2.3.9 Pall

bibliotheek

7 7496 00050877 8

.naturalis
nationaal natuurhistorisch
museum
postbus 9517
2300 RA leiden
nederland

SECOND VOYAGE
DE PALLAS.

TOME III.

THE

WILLIAM T. H. H. H.

OF THE

1852

SECOND VOYAGE DE PALLAS,

OU

VOYAGES

ENTREPRIS DANS LES GOUVERNEMENS MÉRIDIONAUX

DE L'EMPIRE DE RUSSIE,

PENDANT LES ANNÉES 1793 ET 1794;

PAR M. LE PROFESSEUR PALLAS;

Traduit de l'allemand par MM. DE LA BOULAYE, Docteur en Médecine de la Faculté de Gottingue, et TONNELIER, Membre de la Société d'Histoire Naturelle et Philomatique de Paris, Conservateur du Cabinet de Minéralogie de l'École des Mines.

Avec vingt-huit Vignettes et un Atlas in-fol. de cinquante-cinq planches.

TOME III.

A PARIS,

Chez { GUILLAUME, Imprimeur-Libraire, place Saint-Germain-l'Auxerrois, n. 41,
DETERVILLE, Libraire, rue Hautefeuille, n. 8.

1811.

VOYAGES

ENTREPRIS

DANS LES GOUVERNEMENS MÉRIDIONAUX
DE L'EMPIRE DE RUSSIE,

DANS LES ANNÉES 1793 ET 1794.

VOYAGE

EN CRIMÉE.

DEPUIS le Berda jusqu'à Perekop, nous n'avions voyagé que dans la steppe des Nogais ou celle de la Crimée, qui servait, il y a quinze ans, lorsqu'elle n'était point encore sous la domination de la Russie, mais bien sous celle du kan de cette presqu'île, de pâturages aux nombreux troupeaux de la noblesse et des habitans aisés du pays, ainsi que de séjour aux hordes nomades nogaïes soumises au même kan. Si l'on excepte les villages des Kirgis, qui s'occupent à la fois du commerce et de la culture des terres, on n'apercevoit ci-devant aucune habitation

stable sur cette steppe ; mais les Nogais que l'on y a transplantés du Caucase et du Kuban, commencent aujourd'hui à se construire des habitations d'hiver ou villages fixes, et la culture du sol qu'ils occupent fait tous les jours de nouveaux progrès.

Le premier endroit habité de la Crimée proprement dite que les anciens désignaient sous le nom de la *Chersonèse Taurique*, est *Perekop*, en tartare *Or-Kapi*. C'est aussi le passage ordinaire de tous les voyageurs qui vont dans cette presqu'île ; mais un grand nombre de charriots qui transportent à la file des vivres de la petite Russie dans la partie orientale de cette contrée, et qui prennent en retour du poisson ou d'autres marchandises, traversent sur des bacs, près des ruines de la forteresse d'Ienits-che ou *Tonkoi* (en russe), l'étroite embouchure du *Siwasch*, et suivent la langue de terre sablonneuse d'*Ara-bat*, longue de cent dix verstes.

Comme toute la presqu'île de Crimée ne tient au continent que par l'isthme de *Perekop*, il est plus que vraisemblable qu'elle en était autrefois détachée, et qu'elle formait avec sa partie méridionale, plus élevée, une île parfaite, lorsque la mer Noire occupait elle-même une plus grande surface, ainsi que

Pattestent plusieurs anciens passages historiques.¹ Dans l'antiquité, on avait déjà fortifié cet isthme, pour préserver la presqu'île des irruptions des Tauro-Scythes. Ces fortifications consistaient alors en une muraille flanquée de tours, ce qui avait fait donner à ce lieu le nom grec de Neon-Teichos (mur neuf.) Celles qu'on voit encore aujourd'hui sont l'ouvrage des Turcs, et consistent en un rempart qu'ils ont élevé depuis la mer Noire jusqu'au Siwasch, et un fossé profond en assez bon état, revêtu de pierres de taille. Quand on réfléchit que Saribulatskoi Pristan, éloigné de plus de 50 verstes, est le lieu le plus voisin d'où l'on a pu tirer les pierres dont on s'est servi pour construire ces fortifications, on ne saurait s'empêcher d'être étonné de la grandeur de cet ouvrage. Le fossé peut avoir douze toises de large, sur vingt-cinq pieds de

¹ Voici la manière dont s'explique PLINÉ, dans le quatrième livre de son *Histoire Naturelle*, chapitre 26 : *Sed à Carcinite Taurica incipit, quondam mari circumfusa et ipsa, quoquo nunc jacent campi; deinde vastis attollitur jugis.* M. le comte Jean ПОТОЦКЫ a fait imprimer, par mégarde, ce passage remarquable, imparfaitement traduit, comme on peut le voir dans ses *Fragmens historiques et géographiques sur la Scythie, la Sarmatie et les Slaves*, tome 1, p. 37.

profondeur ; mais le rempart a perdu quelque chose de son élévation par le laps du temps. Du passage jusqu'à la mer Noire, la ligne de défense de l'ouest embrasse une étendue de cinq verstes et demie, et présente de ce côté trois batteries, dont la plus considérable est établie sur le rivage. Celle de l'est a trois verstes jusqu'au Siwasch, avec deux batteries, l'une située près du golfe même. Cette étendue de huit verstes et demie s'accorde assez exactement avec celle que Strabon indique (de quarante stades, en comptant à peu près cinq stades par verste) et confirme l'étonnante et scrupuleuse exactitude qu'a mise cet ancien géographe dans la description qu'il nous a laissée de la mer Noire, de celle d'Asoph, et particulièrement de la presque île de Crimée.

De même que le nom russe de la forteresse de Perekop signifie ouverture ou retranchement de l'isthme, celui d'Or-Kapi en tartare désigne aussi la porte de la ligne de fortification ; et l'on arrive effectivement en Crimée par un pont et une porte voûtée qui se trouvent à côté de cette place. C'est à l'est de cette porte, en dedans et tout près du fossé, qu'on voit la forteresse de Perekop proprement dite, modèle de fortification irrégulière, construite absolument en pierres de taille, de

même que le revêtement du fossé profond qui l'entoure. Une des faces du parallélogramme qu'elle représente borde le fossé de la ligne de défense. La fortification extérieure qui manque du côté de cette ligne, mais qui, des trois autres, est défendue par un double fossé, dont le second est à moitié comblé, renferme un espace long de cent cinquante-huit toises, et large de quatre-vingt-cinq, à partir du fossé de la ligne. On voit à l'angle nord-ouest un pentagone, un hexagone au sud-ouest, et un ouvrage à cornes au sud-est; mais l'hexagone construit à la pointe de l'angle nord-est se prolonge davantage dans le fossé, et y dérobe une issue qui conduit à une source très-profonde. Près de la courtine du sud se trouve l'entrée principale de la forteresse, à côté de laquelle on a construit un demi-bastion : l'autre issue regarde l'est. Les fortifications intérieures ont une longueur de cent dix toises sur une largeur de soixante; les angles du nord sont flanqués de deux bastions carrés construits sur le fossé de la ligne, avec un cavalier hexagone, revêtu de bonnes murailles, au milieu de la courtine; la principale porte occupe le centre de celle du sud, dont les deux bastions latéraux sont irréguliers. Je vis

au-dessus de la même porte une chouïette taillée dans la pierre, qu'on peut regarder, avec raison, comme les armoiries véritables de Tschingis, kan,¹ et celles qui, paraissant avoir originairement appartenu aux princes souverains de la Crimée, devraient conséquemment faire partie de celles de la Russie. Dans l'intérieur de la forteresse il existe encore une espèce de donjon bâti en pierres, avec quelques casernes absolument ruinées, et une mosquée ou metschet. Il y a deux citernes, dont l'une est dans le château même.

Le faubourg de Perekop, dont les maisons étaient autrefois irrégulièrement dispersées au sud de la forteresse, est aujourd'hui situé à trois verstes dans l'intérieur des terres; il renferme avec plusieurs rues et beaucoup de boutiques l'Armænskoi Bazar (marché des Arméniens). Près de la porte on ne voit, soit au dedans, soit au dehors de la ligne, que quelques maisons habitées par les personnes attachées à la direction des salines ou de la garnison. Il n'y avait ici qu'un détachement de deux cents hommes sous les ordres d'un capitaine, lorsque j'y passai pour la première fois; mais depuis 1797, on a mis à Perekop un ba-

¹ Gengiskan.

taillon entier, dont le chef exerce en même temps les fonctions de commandant de place.

On a représenté sur la première planche une vue nette et bien distincte de la forteresse de Perekop, ainsi que de la porte et de la ligne de défense, dessinée du côté de la Crimée, avec une esquisse de l'activité du commerce ordinaire et considérable qui s'y fait en été.

Malgré la réunion de la Tauride à la Russie, Perekop n'en sera pas moins constamment un poste de la plus grande importance sous plusieurs rapports, et réciproquement avantageux pour la Russie et pour cette presque île. Pour la première, comme un passage qui, si le commerce considérable de Constantinople et de l'Anatolie venait (comme cela serait très-possible) à répandre la peste, ôterait les craintes qu'on pourrait avoir, soit de ce fléau, soit des mouvemens séditieux des Tartares dont la fidélité est encore équivoque, en fermant au moyen de ce passage toute communication avec l'empire ; et pour la Crimée, comme un poste qui rendrait la désertion en Russie très-difficile. Ce poste offrirait encore un autre avantage, si la cour revenait au projet des ports libres qu'on avait proposé, pour donner plus d'activité au commerce important qui pourrait avoir lieu de la mer

Noire dans la Méditerranée et l'Anatolie, en y plaçant le bureau des douanes et péages. Si, comme on l'a fait en France pour Toulon et Marseille, on réalisait le projet d'établir dans les meilleurs ports de la Crimée la quarantaine de la mer Noire et de celle d'Asoph, de façon que tous les bâtimens destinés pour Taganrog, Cherson et Odessa fussent obligés de la faire à Sewastopol, Kaffa et Kertsch; le passage important de Perekop déroberait alors pour toujours au terrible fléau de la peste les provinces ouvertes et plus peuplées de l'intérieur de l'empire, et cette affreuse maladie ne pourrait pas plus pénétrer par la mer d'Asoph, dont les côtes, exposées d'ailleurs à la contagion, sont si difficiles à garder, que par les ports de Cherson, Nikolaef et Odessa. On pourroit diminuer beaucoup en même temps les frais de quarantaine trop multipliés, et créer des établissemens parfaits en ce genre.

Lorsque le vent d'est souffle, l'odeur du Siwasch ou des marais voisins de la mer se fait violemment sentir à Perekop; mais on prétend que ces vapeurs préservent les habitans des fièvres intermittentes, si communes autrefois dans la Crimée. Ce qu'il y a de certain, c'est que j'ai ouï dire encore

la même chose ailleurs au sujet de ces exhalaisons.

Le 29 octobre nous continuâmes notre route dans la direction de Sympheropol, résidence actuelle du gouverneur de la Tauride.

Les trois quarts de la partie septentrionale de cette presqu'île ne forment qu'une plaine ou steppe ondulée, sur laquelle on ne trouve que quelques bas-fonds épars. En général le sol est sablonneux ou mêlé d'argile, sur-tout dans l'angle qui se termine entre Perekop et Koslof. Les Tartares appellent ce district, Tarchon-Dip, et les Russes Tarchanskoi-Kut. Cette steppe, qui renferme des cantons comme ceux compris entre Perekop et les lacs salés, de nature argileuse, saline, aride, semblable à celle des steppes caspiennes et à la vase de la mer, s'abaisse imperceptiblement dans la direction de ces mêmes lacs. Nous eûmes beaucoup de peine à traverser ce terrain gras et pâteux, après la pluie qui tomba la veille.

On compte quatre verstes jusqu'à Armaenskoï ou Nowoi Basar, mais je ne crois pas qu'il y ait autant de distance. A dix-huit verstes plus loin on arrive à l'extrémité sud-est du Tusla ou du vieux lac salé (Staroe osero); les bords escarpés s'élèvent d'une toise au-dessus du rivage, et la soude à feuilles

de bruyère¹ y pousse des tiges assez considérables. Je réserve la description de ce lac, et de tous les autres que l'on trouve entre celui-ci et le Siwasch, dont le passage de Pline, cité plus haut, n'a fait que confirmer l'existence, parce que je me propose d'embrasser sous un point de vue général tous les lacs salés de la Tauride, qui me paraissent avoir une origine et des qualités communes. Je me bornerai donc à dire, en passant, que ces vastes réservoirs de sel que l'on voit à la proximité de Perekop, sont, par leur abondance et la forte exportation qui s'en fait en Russie, ceux du plus grand rapport de toute la presqu'île. Le sel de ces lacs, que l'on transporte en été sur beaucoup de charriots attelés de bœufs, sert à approvisionner la Russie blanche, la nouvelle et la petite Russie, ainsi que le gouvernement de Charkow. Par cette raison il y avoit toujours un membre de la chambre des finances de Crimée qui faisait sa résidence habituelle à Perekop, où il avoit établi ses bureaux, et se trouvait, dit-on, fort bien de cet emploi. Mais la couronne a plus que doublé ses revenus en prenant le parti d'affermir elle-même la vente du sel.

¹ *Salsola ericoïdes*.

Les vingt-six verstes que l'on compte jusqu'à la station de Tischun, ou Terekly-Zuschun, sont numérotées sur des colonnes élégantes de pierre, qu'on a placées dans toute la Tauride pour marquer les distances, à l'époque du voyage que fit dans cette contrée l'impératrice Catherine II. Sur toutes les principales routes du pays, on leur a donné la forme d'un obélisque triangulaire pour indiquer les verstes, et l'on trouve régulièrement à la dixième une pierre milliaire plus remarquable, ou colonne ronde, bien proportionnée, surmontée d'une espèce de chapiteau octogone, à pointe obtuse. Ces signes impérissables rendaient bien superflus les poteaux de bois qu'on leur a substitués.

On passe de Tischun, sur un beau pont de pierre construit par les Tures, un bras d'eau qui s'étend de la mer Noire dans l'intérieur des terres, et décrit des sinuosités au nord; on traverse ensuite, sur une file de plus petites arches, des fonds imprégnés d'eau saumâtre, qui, de la steppe limoneuse et légèrement ondulée, vont se perdre dans la direction de la mer Noire. La seconde station, que l'on trouve à dix-huit verstes de là, est celle de Dürmeen, où la route ordinaire, qui conduit de Perekop à Koslof,

se bifurque , en tournant au sud-ouest.

La steppe s'élève d'une manière insensible à mi-chemin de la station suivante ; le sol , couvert de gazon , est constitué des premières couches de chaux coquillière , formée de fragmens de coquilles bivalves et d'oolites , dont les grains ne sont que de très-petits œufs d'hélix , qui donnent à ces couches une couleur jaune ou rougeâtre. On voit deux croupes aplaties , de même nature , sur la première desquelles est situé le village tartare de Kara-Kodscha ; on y remarque un ancien cimetière parsemé de pierres sépulcrales taillées en obélisques , et d'une forme différente de toutes celles que j'avais rencontrées jusqu'ici dans la Crimée.

Après avoir dépassé la station suivante d'Aibar , (vingt-six verstes) on voit la steppe s'aplanir et reprendre la teinte d'une argile jaunâtre. Nous atteignîmes , au déclin du jour , le village d'Ablana , (vingt-deux verstes) divisé en trois parties , qui renferme une metschet ou mosquée , et une medress ou école ; l'obscurité de la nuit nous obligea d'y faire halte.

Le 30 octobre nous changeâmes encore une fois de chevaux à Menlertschik , (seize verstes) et nous arrivâmes , vers midi , après avoir fait encore vingt-six verstes , à la ville de Sympheropol , où l'ami dont j'ai sou-

vent fait mention ; me reçut de la manière la plus affable, et m'accompagna dans le logement d'hiver que l'on m'avait préparé.

Je ne connais pas de spectacle plus ravissant que la vue des montagnes, et celle d'un pays parsemé de collines et de bois, entrecoupés de ruisseaux, après un long et ennuyeux voyage à travers les tristes et monotones steppes que je venais de parcourir. Outre ces agrémens, la partie montueuse de la Tauride offre encore dans la saison avancée de l'automne une suite de jouissances variées de plus d'un genre. On peut, d'après cela, se faire aisément une idée de la surprise agréable que j'eus d'atteindre le charmant vallon arrosé par la petite rivière de Salgir, d'où je découvrais déjà, dans le lointain, les hautes montagnes.

Le tems agréable, et souvent très-chaud, qu'il fit pendant tout le mois de novembre, et qui continua le mois suivant, me fournit l'occasion de rassembler, jusque dans la saison avancée, des semences et des restes de plantes rares. Le mauvais état de ma santé put seul mettre des bornes à mon zèle ; mais elle avait tellement souffert du voyage que j'avais fait en automne, que je n'osai point m'exposer à sortir, et que je me vis obligé de passer

les mois de décembre et de janvier dans ma chambre.

La température de la presqu'île de Crimée, très-inégale dans toutes les saisons, et surtout en hiver, varie beaucoup suivant la position des lieux, soit dans les plaines, soit dans les montagnes et les vallons de sa partie montueuse. J'en rendrai compte d'une manière plus détaillée dans le tableau général de ce pays considéré sous le rapport physique, et je me borne en ce moment à ne parler que de celle de l'hiver de 1793 à 1794. — Pendant la première quinzaine du mois de novembre le ciel fut serein, par un vent d'est qui amène toujours ici le beau temps. Ce mois eut des jours si chauds, qu'on ne pouvait gravir les montagnes des environs sans être baigné de sueur. On avait cependant ressenti quelques gelées dès le mois de septembre; mais la neige et le givre, dont les montagnes avaient été couvertes, ne tardèrent pas à disparaître. A la mi-novembre, il survint quelques froids, accompagnés d'un peu de neige, qui durèrent, par un temps nébuleux, jusqu'au 27 sans interruption. Le même jour on ressentit, à sept heures et demie du soir, un léger tremblement de terre à Bachtschisarai, Karassubasar et Perekop; mais on ne peut nullement

le comparer à celui qui bouleversa, en 1790, une partie de la côte méridionale de la péninsule. Le vent tourna le même jour au sud-ouest, et l'on aperçut des troupes de dix à vingt couples d'outardes qui filaient vers les montagnes, parce que la grande quantité de neige, tombée sur la steppe et dans la presqu'île de Kertsch, les en avait probablement chassées. Le dégel commença néanmoins le 28 ; il fut accompagné d'une tempête violente, mêlée de pluie ; les petits torrens, grossis par cette averse, se précipitaient avec fracas des montagnes. — Le mois de décembre eut encore beaucoup de jours sereins ; l'horizon était bordé d'une lisière de nuages au nord, où la vue s'étend sur la steppe de Perekop, comme dans les plus beaux jours de l'automne et de l'hiver.

Le froid reparut aux premiers jours de janvier 1794, et le 5 il tomba tant de neige, qu'elle couvrit la plaine à la hauteur d'un empan ; elle s'y maintint jusqu'à la fin du mois, et les habitans firent beaucoup de courses de traîneaux ; mais ils ont eu le temps de s'en lasser dans les rigoureux hivers de 1798 et de 1800. Le dégel survint tout à coup au mois de février, et le 6 on voyait déjà des étourneaux. Le 8, un vent d'est.

accompagné de gelée, succéda à celui du sud-ouest, qui avait fait fondre les neiges. La lune changea de quartier le 12; le temps redevint serein à la suite d'un peu de pluie; le 13 et le 14, plusieurs variétés de la violette odorante commençaient à fleurir sur le penchant des montagnes exposées au soleil. On y voyait déjà pousser l'adonis printanier,¹ la jacinthe à grappes,² l'ornithogale velu,³ etc. et l'on reprit les travaux de la campagne. Cependant le 16, à midi, un vent du nord-est, qui s'éleva subitement, ramena de la neige et de la gelée. Il survint le 18, avec la nouvelle lune, une violente tempête, qui continua, presque sans relâche, entre le nord-est et le sud-est, jusqu'à la mi-mars, et ne cessa qu'au renouvellement de la lune suivante, circonstance qui retarda tellement la végétation des plantes, soit par le froid, soit par la sécheresse qu'un tel hiver leur fit éprouver, que le cornouiller commençait à peine à fleurir à la fin de mars, tandis que dans les autres années on voit déjà ses boutons éclore au mois de février.

Malgré la rigueur de l'hiver, le froid n'avait

¹ *Adonis verna*. — ² *Hyacinthus racemosus*. —

³ *Ornithogalum pilosum*.

cependant point passé dix degrés du thermomètre de Réaumur, et quoique le Bosphore fût quelquefois pris par les glaces, on l'avait néanmoins vu souvent libre; mais en revanche la débâcle de celles de la mer d'Asoph dura tout l'hiver. Elle se prolonge ordinairement jusqu'au milieu du printemps, ce qui paraît occasionner ici la fraîcheur de l'air dans cette saison. Les glaces des lacs de Ladoga et d'Onega produisent aussi le même effet à Pétersbourg, quoique les fleuves de la Russie méridionale soient débarrassés beaucoup plus tôt des glaces qui les couvrent.

La ville où je passai l'hiver est connue sous deux noms : du temps de la domination tartare elle portait celui d'Akmetschet (mosquée blanche); ses nouveaux maîtres ont donné l'ancien nom grec de Sympheropol à une belle et vaste plaine, située au nord de l'ancienne ville, sur laquelle on a construit les palais du gouvernement et des tribunaux supérieurs de toute la Crimée. On devait y bâtir une ville neuve et régulière avec une cathédrale; mais on n'a élevé jusqu'ici que quelques maisons, et le nom de l'ancienne ville prévalait encore en 1798 sur le nouveau.

Akmetschet est très-agréablement situé, au milieu d'une plaine un peu relevée au

sud-est, coupée à l'est par le rapide Salgir, et entourée de montagnes et de collines argilo-calcaires, plus ou moins distantes les unes des autres, d'où la vue plonge sur la rive opposée du fleuve, couverte de jardins et de prairies. Cette ville est singulièrement exposée à de fréquentes tempêtes, que rien n'arrête à l'est, au nord-est et au nord, et qui pénètrent au sud-est par les vallées adjacentes. Les vents qui soufflent du sud-ouest ou de Sewastopol amènent ordinairement la pluie, tandis que ceux de l'est présagent un temps sec et serein. On voit sur l'emplacement que devait occuper la nouvelle ville de Sympheropol, à la distance d'une demi-verste, la belle maison du gouverneur, convertie en caserne depuis la suppression du gouvernement, quelques édifices destinés aux administrations judiciaires, une école, et des habitations éparses. Entre le palais du gouvernement et l'ancienne ville, on trouve, sur le bord du Salgir, une redoute dégradée par les pluies, et construite par le général Suworof, au milieu de laquelle on devait bâtir la cathédrale. Du côté de la campagne qui regarde l'ouest, en descendant la rivière, on avait commencé d'élever, dans les dernières années de la régence précédente, quelques

quartiers sur un nouveau plan : on distingue aussi dans l'ancienne ville plusieurs belles maisons, près des bords du Salgir. Mais depuis que la Crimée fait partie des provinces russes, Sympheropol a beaucoup perdu de sa prospérité naissante; la plupart des maisons, abandonnées, tombent en ruines, par la décadence du commerce et la dispersion des habitans.

L'ancienne ville d'Akmetschet, bâtie à l'instar de toutes les villes tartares, n'offre comme elles que des rues étroites, tortueuses, non pavées, et très-malpropres. Toutes les cours étant enceintes de hautes murailles, et les maisons construites dans l'intérieur basses ou très-rapprochées du sol, on ne peut presque pas les voir, et l'on eroit errer au milieu de vieilles masures. Les maisons sont construites d'une pierre calcaire marneuse, blanche, très-commune dans toute la contrée, qui se détache par blocs irréguliers, et non par lames, et qui renferme beaucoup de pierres nummulites. ¹ Les habitans ne prennent point la peine de les tailler, execepté celles qui sont destinées aux angles et à l'eneadrement des portes et des fenêtres. On se sert ici, comme dans toutes

¹ Nummulites, LAMARK ; *Camerina*, BRUGNIÈRES ; vulgairement pierres lenticulaires ou numismales.

les villes tartares de la Tauride, de terre glaise mêlée de plus ou moins de chaux, pour remplacer le mortier. On lui donne plus de consistance en y mêlant du sable. Les granges et les écuries sont la plupart construites en clayonnage recrépi d'argile, et les toits couverts de légères tuiles creuses qui reposent sur un treillis; mais ces toits ont souvent besoin d'être réparés, sur-tout après les tempêtes, quand on n'a pas eu soin d'assujettir les tuiles avec du mortier.

Outre la maison du gouverneur, autrefois ornée d'un beau jardin, on ne voit plus ici d'autres édifices publics que trois metschets ou mosquées tartares avec des minarets (misgir), du haut desquels le prêtre (mulla) appelle les fidèles à la prière quatre fois par jour; une église russo-grecque très-ordinaire, servant de cathédrale, et une autre assez considérable, bâtie sur la place par la communauté des Grecs, établis depuis 1797; un oratoire arménien, un bain tartare transformé en prison publique, et un assez grand nombre de casernes, situées au sud-est, dans la partie la plus élevée de la ville. On remarque, à sa proximité, sur la rive gauche du Salgir, quatre moulins que fait mouvoir l'eau d'un canal tiré de cette

rivière, et deux autres construits plus bas : le premier sur le Salgir, et le second près de la ferme de l'ancien gouverneur Shegulin, qui n'est qu'à deux verstes de la ville. Près de tous ces moulins, dont les eaux du petit ruisseau Bala-Salgir, grossies par celles de l'Abdall, encore moins considérable, font tourner le dernier, on a planté de beaux vergers, entre autres celui de M. le conseiller Hochfeld, attenant à sa fabrique d'eau-de-vie.

Akmetschet servait autrefois de résidence au kalga-sultan, personnage le plus distingué de toute la Tauride après le kan. Cette dignité était héréditaire dans la famille de Girei. Son vaste palais, qui domine la ville, était situé sur la rive gauche du Salgir ; il fut détruit bientôt après la prise de possession de la Crimée. Une source abondante, dont les eaux portaient quelques nacelles pour l'amusement des kalga-sultans, indique aujourd'hui la place qu'occupait autrefois leur palais, sur le bord escarpé d'une anse du fleuve, constitué de roche calcaire, où l'on a établi des brasseries.

Le Salgir, guéable en plusieurs endroits, roule des eaux limpides sur un lit large et caillouteux. Lorsque la neige des montagnes vient à fondre, ou qu'il tombe de fortes pluies

dans les contrées supérieures, cette petite rivière augmente, en vingt-quatre, trente-six-heures ou plusieurs jours, au point de couler à plein bord, et de former un torrent impétueux qui entraîne les hommes et les bestiaux, et qu'il serait dangereux de traverser à cette époque. Ses eaux sont alors troubles, et ne deviennent potables qu'après avoir déposé la vase argileuse qu'elles charrient. Pour obvier à cet inconvénient, la ville fit construire des canaux souterrains, qui amenaient les eaux des hauteurs, éloignées de trois verstes; mais ces canaux dégradés, et rétablis en 1795, furent, bientôt après, détruits par d'avidés Bohémiens, qui font ici le métier de porteurs d'eau. Les habitans sont réduits à boire celle du Salgir ou de quelques sources voisines qui s'y rendent, quoiqu'elles soient chargées de sels calcaires.

Le Salgir est peu poissonneux. On n'y pêche que des loches, des vérons et de petits barbeaux. Les truites qu'on voit tout près de sa source ne descendent jamais jusqu'à la ville; mais en revanche on trouve des écrevisses d'un goût très-délicat dans les endroits creux de la rivière, et dans les petits ruisseaux environnans.

Les montagnes calcaires qui sont dans le

voisinage du Salgir, comme toutes celles qui se prolongent jusqu'à la petite rivière d'Alma, d'une part, et au ruisseau de Suja, à l'est, de l'autre, ne présentent qu'une roche calcaire alternativement blanche ou jaunâtre, mélangée d'argile dure et poreuse, qui, tantôt se délite en couches minces, tantôt forme des lits épais, et dans laquelle on apperçoit plus ou moins de pétrifications; les plus nombreuses sont celles que l'on connaît sous le nom de pierre lenticulaire, dont la grandeur varie, depuis le diamètre d'une petite lentille jusqu'à celui d'un pouce ou d'un pouce et demi.¹ En plusieurs endroits, tels que la rive gauche du Salgir, au-dessus de la ville, ainsi que vers l'Alma, on découvre dans la même roche

¹ Voici mon opinion sur ce fossile, dont l'original vivant n'est point encore connu : comme on n'apperçoit aucune ouverture sur les écailles extérieures, qui se séparent aisément l'une de l'autre, et que, dans l'intérieur, le tissu cellulaire, en forme d'anneaux et de bandes transversales, n'offre aucune ressemblance avec la coquille d'un testacé, mais beaucoup plus avec la structure interne de l'os de la sèche (*sepia*), je présume que la pierre lenticulaire pourrait être l'écaille d'une espèce de *doris* ou *sepia*, probablement éteinte, qui vivait au fond de la mer, et dont on retrouve les traces dans la vase calcaire qu'elle a jadis abandonnée.

de grandes coquilles d'huîtres diluviennes, et d'une autre espèce, converties en une substance grise et spathique. On rencontre au pied des rochers ces coquilles éparses qui s'en détachent avec beaucoup de facilité. Au nombre des pétrifications, on compte encore l'huître à crête de coq, des gryphites, quelques bélemnites, et plus rarement des grains de buccin. Les carrières que l'on exploite, situées hors de la ville, près du chemin qui conduit à Bachtschisarai, ainsi que les hauteurs voisines, sont constituées de couches de roche calcaire crétacée, parsemées d'empreintes de coquilles très-minces. On y voit, par intervalles, d'autres lits d'argile et de marne tendre qui la recouvrent. Ces couches calcaires sont quelquefois entrecoupées par un banc pierreux de marne sablonneuse, jaunâtre, et de petits fragmens arrondis de quartz, qui se décompose à la surface. Ces cailloux, dispersés dans la terre végétale et argileuse des environs, pourraient facilement induire en erreur, et faire croire qu'ils ont été roulés par les eaux de la mer, qui recouvrait jadis ces lieux. Toutes ces couches, horizontales, s'inclinent doucement au nord; la majeure partie des montagnes qu'elles forment sont coupées à

pic, du côté du sud ou du sud-est où les couches s'élèvent, et paraissent de loin comme dentelées et déchirées.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans le vallon du Salgir, de même que dans plusieurs autres, formés par la couche calcaire d'alluvion qui traverse la plaine de Tauride, c'est le coup d'œil que présentent les terrasses et les pans de rochers qui les bordent. Toutes ces vallées, évasées jusqu'à une certaine hauteur, paraissent avoir été lavées et rongées par les vagues de la mer; mais je n'oserais pas décider si l'on doit attribuer ces dégradations aux flots de l'ancienne mer Noire ou bien à l'intempérie des saisons. Je crois qu'il serait intéressant de déterminer, par le niveau, la position de ces vallées au-dessus de la mer actuelle, et la hauteur à laquelle on remarque la décomposition des roches.

Ces montagnes calcaires produisent beaucoup de belles plantes, la plupart indigènes, qui s'étendent, à l'ouest, jusqu'au-delà du Karassuk. Les plus remarquables sont la belle sauge hablizienne, ¹ un grand *hedysarum* à fleurs blanches veinées de rouge, ² une gypsophile dont les fleurs sont réunies en boule, ³

¹ *Salvia habliziana*. — ² *Hedysarum*. — ³ *Gypsophila*.

une orcanette à fleurs jaunes, ¹ particulière à la Crimée, et presque semblable à l'orcanette à fleurs pendantes; ² le chardon élégant, ³ la carline laineuse, ⁴ la sarriette de montagnes, ⁵ le liseron à feuilles étroites, ⁶ le petit liseron des champs, ⁷ sans parler de beaucoup d'autres plus communes.

¹ *Onosma*. — ² *Onosma simplex*. — ³ *Carduus elegans*.
— ⁴ *Carlina lanata*. — ⁵ *Satureja montana*. — ⁶ *Con-*
vulvulus cantabrica. — ⁷ *Convolvulus terrestris*.

VOYAGE

DANS LA PARTIE SUD-OUEST DE LA PRESQU'ÎLE DE CRIMÉE.

LA saison fut si belle au mois de mars, que je ne pus résister au désir de connaître les objets intéressans de la Tauride. Je partis le 8 mars d'Akmetschet, et je dirigeai d'abord ma route sur Bachtschisarai, ville éloignée de trente-une verstes.

Avant d'atteindre la rivière d'Alma, le chemin passe sur des plateaux élevés, et dans d'agréables vallons couverts d'une belle verdure, entre des montagnes calcaires taillées à pic du côté du sud, et très-éloignées les unes des autres; cette roche présente des traces de charbon, dont la couleur tranche au milieu des coupures et des terrasses blanches qu'elle forme. Toutes ces montagnes sont constituées comme celles du Salgir, et renferment le même genre de pétrifications. On trouve dans quelques-unes de belles huîtres

à crête de coq, bien conservées ou minéralisées. A trois verstes d'Akmetschet on côtoie une montagne argileuse, au bas de laquelle coule une source dont les eaux approvisionnaient autrefois cette ville, et tombent, par un petit ruisseau bourbeux, dans le Salgir. Le chemin descend dans un vallon arrosé par le Bulganak, (trois verstes) que l'on compte au nombre des rivières de la presqu'île, quoiqu'il soit très-petit à peu de distance de sa source, et sujet à tarir en été, parce qu'il a son embouchure dans la mer. On arrive par une contrée découverte, agréable et fertile, sur les bords de l'Alma, couverts de nombreux villages (seize verstes). C'est ici que l'on rencontre les riches pâturages que les kans de Crimée réservaient pour leurs haras. A droite on voit entre autres villages ceux de Chanéli et d'Hadschirbecke, entourés de beaux peupliers d'Italie. L'Alma prend sa source dans les vallons boisés de la montagne de Tschatyrdagh, (lieu de campement) et du mont très-élevé de Babugan-Jaila qui lui fait face à l'ouest; elle reçoit plusieurs petits ruisseaux, dont les plus considérables sont ceux de Kuisu et Mener, qui sortent au pied du Tschatyrdagh. La fonte des neiges tombées dans les montagnes, ou de fortes

pluies rendent l'Alma pour le moins aussi rapide et dangereux que le Salgir. Il ne se passe presque pas d'année qu'il n'y périsse des voyageurs. Le ruisseau de Badrak n'est pas moins perfide, à cause des creux qu'il forme dans son lit de vase, et des eaux pluviales qui s'y dégorgent par de larges vallées ; on le traverse après l'Alma, non loin de sa jonction avec cette rivière. — On arrive ensuite sur des hauteurs qui s'élèvent en amphithéâtre, et dont les plateaux se prolongent presque sans interruption jusqu'à Bachtschisarai. Leur coupe escarpée du côté du sud borde la gorge étroite, au fond de laquelle est située cette ville. La maison de plaisance du kan, à quatre verstes en deçà de Bachtschisarai, ¹ ainsi qu'un superbe bassin, près de la route, construit en pierres de taille, pour retenir les eaux d'une excellente source, n'ont pu malheureusement échapper aux ravages de la guerre.

On touche presque à la ville, cachée dans le fond d'une gorge, avant de l'apercevoir, et l'on est obligé de rétrograder par un chemin très-rapide pour y descendre. Elle occupe l'évasement d'un étroit vallon qui, bordé par

¹ Le nom de *Bachtschisarai* signifie littéralement *jardin-palais*. Cette ville est la capitale de la Crimée.

de hautes terrasses constituées de couches calcaires et crétaées, suit la direction du sud-sud-est au nord-nord-ouest; on y trouve, surtout au nord, des pans de rocs cariés d'un singulier aspect, qui forment d'énormes blocs arrondis, et renferment plusieurs grottes. Le petit ruisseau de Dschuruk-su (eau fétide) l'arrose, avant de se réunir à la rivière de Katscha, traverse la ville bâtie sur ses bords, et mérite en effet le nom qu'il porte, parce qu'il entraîne avec lui les immondices des rues ou de plusieurs cloaques souterrains, ce qui contribue beaucoup à la fertilité des jardins potagers établis au-dessous du faubourg. Ces jardins sont entrecoupés de canaux ingénieusement distribués le long de la montagne, que des ignorans prennent pour des sources qui paraissent remonter au-dessus de leur niveau. Les rues, bâties des deux côtés du ruisseau, s'élèvent en terrasses les unes au-dessus des autres; elles sont étroites, tortueuses, sales et très-malsaines, entremêlées de jardins fruitiers ornés de peupliers d'Italie. La ville a plus d'une verste de largeur, sur deux et demie de longueur. Les minarets des nombreuses mosquées et les cheminées élégantes de la plupart des maisons, mal construites, présentent au milieu des arbres

un coup d'œil si pittoresque, que j'ai cru devoir en donner le dessin dans la planche 2. Cette vue est prise de la partie supérieure de la ville, où le palais du kan est situé. La rue principale qui mène à ce palais le long de la rive droite du Dschuruk-su, est garnie des deux côtés de misérables boutiques presque toutes construites en bois; mais elle est si étroite, que deux voitures peuvent à peine y passer de front, et d'ailleurs très-mal pavée. Beaucoup d'autres n'ont que la largeur requise pour le passage d'un seul chariot : plusieurs ne servent qu'aux piétons et aux cavaliers, et la boue qui les couvre a même obligé les habitans d'y faire des trottoirs.

Les mosquées (metschets), les écoles publiques (medress), les bains, le palais du kan et les tombeaux qui l'entourent, sont les principaux ornemens de Bachtschisarai. — On y compte trente-une mosquées, la plupart solidement bâties en pierres de taille, et décorées d'élégans minarets; une église grecque, une arménienne, deux synagogues et trois écoles mahométanes. Il y a deux bains construits dans le genre turc, couverts de belles coupoles. Cette ville renferme encore seize *chans*, grandes maisons qui servent d'auberges ou de magasins, dont les six

plus considérables sont bâties en pierre ; vingt-un cabarets , dix-sept cafés tartares , cinq moulins , que le Dschuruksu fait tourner , et cinq cent dix-sept boutiques , sur lesquelles : cent vingt-une de marchands de soieries et de merceries , quarante-une de selliers et de corroyeurs , cent trente-cinq de comestibles , vingt-quatre de cordonniers , vingt-trois de coutellerie tartare (dont les couteaux et les lames sont très-renommés par la bonté de leur trempe) , cinq de chaudronniers , dix de barbiers , dix-neuf de tailleurs , six d'orfèvres , cinq d'armuriers , huit de bottiers , vingt de boulangers ; treize échoppes où l'on vend une boisson forte , que les Tartares appellent *busa* , et qu'ils préparent avec du millet ; neuf magasins de planches et de bois de charpente , huit de tonneaux ; cinq corderies , sept fabriques de manteaux et de bonnets de feutre , quatre de poterie , treize de chandelles , cinq de tuyaux de pipe ; treize tanneries et marroquineries ; six forges de maréchaux et sept ateliers de sculpteurs en bois. — On porte le nombre des maisons de Bachtschisarai à quinze cent soixante-une , et celui des habitans de toutes les classes à trois mille cent soixante-six hommes et deux mille six cent dix femmes , y compris deux cent quatre Grecs des deux

sexes, avec quatorze nobles et quarante-deux négocians ; cinquante-un Arméniens , onze cent soixante-deux Juifs, dont quatre cent vingt sont inscrits sur le rôle des marchands, et près de trois mille Tartares, dans le nombre desquels on distingue vingt nobles, deux cent quatre-vingt-sept commerçans, cent soixante-trois prêtres, et soixante dix-huit clercs ecclésiastiques. L'impératrice Catherine II a spécialement abandonné, par un ukase, le séjour de cette ville, qui n'a point de bourgeois russes, aux Tartares. Ils composent, par cette raison, la majeure partie de la population, et vivent, ainsi que les Juifs, sous les lois de leurs magistrats particuliers.

Le palais du kan, situé à l'ouest de la ville, sur la pente méridionale du vallon, près du ruisseau, mérite une description particulière ; il est composé d'un corps-de-logis et de plusieurs bâtimens placés sans ordre, qui forment des cours irrégulières : la première de ces cours est entourée de maisons ordinaires. On y arrive par une porte et un pont de pierre construit sur le Dschuruksu, ici bordé d'un quai. Sur la gauche, on voit la belle et grande mosquée du kan, ornée de deux minarets ; plus loin les écuries, et sur la droite le palais même, qui n'a qu'un étage. Une longue

muraille sépare la cour du jardin fruitier, qui s'élève en terrasse sur la pente du vallon. On entre dans la cour intérieure par une porte surmontée d'un pavillon, et de là, dans le palais même, par un grand vestibule placé dans l'angle à gauche. Ce vestibule, orné de jets d'eau, conduit aux appartemens supérieurs par un escalier commode, pris sur l'emplacement de plusieurs petites chambres qu'on a démolies. Il ne reste plus au rez-de-chaussée que quelques-uns de ces cabinets avec la grande salle du divan. Les chambres et les galeries de l'étage supérieur sont pourvues de cheminées et décorées, à la manière turque, de superbes tapis, de sofas, de paysages orientaux d'un goût bizarre, peints à fresque, de fleurs artificielles et de vitraux colorés, à l'exception de quelques-unes que l'on a meublées à l'européenne pour la réception de l'impératrice en 1787. Au milieu des bâtimens latéraux, on voit un joli bosquet de rosiers, entouré de berceaux, où coule une source qui tombe en cascade dans des bassins de pierre. Les chambres du palais communiquent aux petits appartemens du sérail, moins ornés et déjà dégradés, au-dessus desquels s'élève un kiosque où le kan nourrissait des faucons. On jouit, de ce petit

pavillon, d'une vue ravissante qui plonge sur la mosquée, et sur les groupes de roches grotesques que l'on aperçoit au nord du vallon, vers l'extrémité supérieure de la ville. On a pratiqué quelques jardins entre les différens corps-de-logis du sérail, avec un petit bain en pierre de taille; mais le grand bain de marbre qui existait autrefois dans l'intérieur du palais est entièrement détruit.

Le grand jardin planté d'arbres fruitiers, situé sur le penchant de la montagne, est partagé en quatre terrasses qui communiquent les unes avec les autres par des escaliers en pierre construits sur les côtés. Celle de bas est couverte de treilles, et les supérieures sont ombragées de toutes sortes d'arbres à fruits, parmi lesquels on distingue des poiriers d'une excellente espèce.

La grande Metschet, un des plus beaux et des plus grands édifices de Bachtschisarai, fait face au palais. Elle est intérieurement décorée d'une tribune garnie de fenêtres, où l'on monte en dehors par un escalier particulier. C'est dans cette tribune, autrefois destinée à la famille du kan, que l'on place, pour ne point troubler la dévotion des Tartares, tous les étrangers, et sur-tout les femmes, qui veulent assister, les jours de fêtes et les

vendredis, aux prières publiques du soir, ou bien aux danses ridicules des derviches.

Derrière cette mosquée se trouve un vaste cimetière entouré de jardins et de maisons, où toutes les personnes de la famille des kans, les nobles et les prêtres, sont enterrés. Ce cimetière en pente paraît de loin comme hérissé de colonnes, et celles qui sont surmontées d'un turban désignent la sépulture des hommes. On y remarque deux caveaux modernes attenans, et un plus ancien bâti près de la Metschet; les premiers renferment les cercueils des kans, placés sur la terre, et revêtus d'étoffes noires et vertes. Hadsehighirei a fait construire une de ces catacombes. En remontant, on trouve un peu plus loin le tombeau de Mengni-ghirei. Ce monument, d'un meilleur style, entouré de portiques en pierre, est isolé, et son intérieur ombragé de vignes ou de feuillages. A l'extrémité supérieure du cimetière qui touche le bord de la plus haute terrasse du jardin on découvre l'élégant mausolée de l'épouse géorgienne du valeureux kan Krym-ghirei, sous une voûte en forme de coupole surmontée d'une boule dorée. Ceux du kan même et de son frère ont la forme d'un grand sarcophage en pierre, surmonté d'une colonne avec un turban; ils

sont situés sous des pruniers et d'autres arbres entre la mosquée et le tombeau de Hadschi-ghirei. — Un ordre émané de la cour enjoint d'entretenir avec le plus grand soin les bâtimens ainsi que les meubles de ce palais, et d'y faire toutes les réparations convenables pour conserver ce modèle de l'architecture bizarre des Orientaux.

Un des établissemens les plus utiles de Bachtschisarai, ainsi que de plusieurs villes tartares, sont les canaux souterrains qui amènent l'eau des hauteurs voisines par des tuyaux de terre cuite dans les maisons des riches particuliers et dans les fontaines publiques. Celle qui découle de ces bassins de pierre sert à arroser les petits jardins de l'intérieur de la ville, et à entretenir la propreté des fosses d'aisance établies près de là pour la commodité du public. Elles transportent aussi toutes les immondices des rues dans le ruisseau Dschuruk-su. La police tartare veille soigneusement à la conservation de ces canaux entretenus à frais communs, tandis que dans les autres villes, comme à Akmetsetch et Kaffa, ils tombent en ruines par la négligence ou la mauvaise volonté des habitans.

La situation de Bachtschisarai, nonobstant la malpropreté de ses rues tortueuses et l'hu-

midité des maisons, n'est point insalubre, ce qui dépend peut-être du courant d'air perpétuel qui règne dans l'étroit vallon qu'occupe cette ville. Comme elle est absolument à l'abri des vents du nord, elle jouit d'une exposition très-chaude. Les pêcheurs, les amandiers et toutes sortes d'arbres à fruit, ainsi que les plantes printanières, y fleurissent beaucoup plus tôt, parce que les hivers y sont plus doux que dans aucune autre partie de la Crimée. Les provisions de bouche, et tous les objets relatifs aux besoins de la vie que l'on tire abondamment des contrées populeuses de l'Alma, de la Katseha et des montagnes, y sont à très-bon compte. Le commerce de cette ville ne laisse pas que d'être considérable; le petit trafic qui se fait dans les villages circonvoisins, et le passage fréquent des nobles (murses) procurent de l'aisance à tous les artisans.

A trois verstes en droite ligne de la partie supérieure de Bachtschisarai, c'est-à-dire; à l'entrée de la gorge où le Dsehuruk-su prend sa source, on arrive à la forteresse des Juifs ou Dshufut-Kalé. Elle est située à la jonction de cette gorge avec un autre vallon au sud-ouest, sur une haute montagne calcaire dont la saillie les sépare au sud; la grande route qui mène à cette place célèbre et fréquentée

de beaucoup d'étrangers, tourne sur des hauteurs calcaires au sud de la ville de Bachtschisarai, et côtoie le vallon du sud-ouest dont nous avons déjà parlé, ainsi qu'une gorge adjacente. Ce chemin, taillé dans les roches calcaires pelées, peut avoir cinq verstes de longueur. La route à cheval, beaucoup plus courte, qui remonte en ligne directe de la capitale des Tartares, vers le vallon, passe près d'un couvent grec. On gravit de là jusqu'à la forteresse, par un sentier où l'on transporte l'eau sur des ânes, dans des petits barils placés aux deux côtés de leur bât, et dont la charge coûte dix copecs. On voit, hors de la ville, à l'entrée du vallon, au sud-ouest, le cimetière des Juifs, ombragé de très-beaux arbres et couvert de rangées de tombes, la plupart taillées sur un modèle en forme de sarcophage, avec des tables de pierre en losange, plus élevées aux deux bouts ; quelques-unes portent des inscriptions hébraïques. Les Juifs ont tant de vénération pour cette petite vallée de Josaphat, qu'autrefois, lorsque les kans voulaient les mettre à contribution, ils étaient sûrs d'obtenir d'eux tout ce qu'ils demandaient, en les menaçant de faire abattre les arbres qui l'entourent, sous prétexte d'en avoir besoin.

La ville des Juifs, située sur la partie la plus étroite de la saillie de montagne, est enceinte de murs ou de maisons; elle a deux portes avancées, que l'on ferme tous les soirs, l'une à la pointe du rocher, l'autre à l'endroit où il s'élargit en plateau. Les rues sont étroites, tortueuses, et très-propres; la roche même leur sert de pavé, et les principales sont revêtues de trottoirs pour la commodité des habitans. Au centre de la ville, on voit une troisième porte qui indique son ancienne enceinte, et qui peut faire juger de combien elle s'est accrue. On remarque, près de là, le mausolée d'une fille de Toktamysch, kan, orné d'un élégant portique, cintré du côté de l'ouest, et qui consiste en deux voûtes placées l'une au-dessus de l'autre. La synagogue, d'une belle architecture, est pourvue d'un petit jardin qui sert à la fête des Tabernacles. Toutes les cours sont entourées, à la manière tartare, de hautes murailles bâties de pierre calcaire brute et d'argile. On y compte environ deux cents maisons attenant les unes aux autres, habitées par douze cents personnes des deux sexes, qui sont toutes karaïtes. Ces Juifs se nomment encore entre eux Karaïmes, et n'en admettent point d'autres, excepté les Karaïtes polonais, qui,

rejettent de même le Talmud. Ils font aussi venir leurs Bibles de Pologne; mais ils ont presque entièrement adopté l'ancien costume et le langage des Tartares, parce qu'ils vivent, depuis un temps immémorial, sous la domination de ce peuple, des produits de leur commerce, de leurs fabriques et de leurs métiers.

La partie saillante de la montagne, sur laquelle est assise cette petite ville, s'élargit au nord, et forme un vaste plateau rocailleux, couvert d'un mince gazon, et, dans le bas, de paliures¹ (épinés du Christ). On a conservé, depuis le règne des kans, un troupeau de cerfs, réduit à quatorze individus, jeunes ou vieux, par la chasse qu'on leur a donnée l'hiver. Ces animaux, qui rappellent le souvenir de l'ancienne puissance des souverains de ce pays, errent en liberté dans cette plaine, que les Juifs n'osent cultiver, par le respect qu'ils ont encore pour ce lieu. La cour nourrit en hiver, à ses dépens, ces bêtes fauves, que l'on a soin de pourvoir d'eau; l'escarpement des roches qui forment le bord de toute la montagne, ne leur permet pas de s'échapper, quoiqu'elles vivent sans être parquées.

¹ *Paliurus*.

On découvre sur cette plaine beaucoup de fondemens d'édifices en pierres qui indiquent une place jadis habitée, et plusieurs cavernes dans le rocher qui borde le vallon au sud-ouest, et sur-tout près du monastère grec. Suivant la relation du baron de Tott, confirmée par quelques habitans de Bachtsehisarai, on voyait autrefois ici de gros anneaux d'airain ou de fer, attachés dans un endroit inaccessible d'un pan de roe, mais dont je ne saurais garantir l'existence comme témoin oculaire. Tout le vallon de Dschuruksu paraît d'ailleurs, comme beaucoup d'autres de cette chaîne de montagnes calcaires, avoir été battu et rongé par les flots de la mer.

On trouve, dans le vallon oriental au-dessous de Dshufut-Kalé et des sources du Dschuruksu, les ruines d'un ancien château de plaisance des kans, appelé Asehlama.¹ Il y avait aussi près du même château de superbes jardins plantés d'arbres greffés d'excellentes espèces, mais il en reste à peine quelques vestiges.

Les habitans juifs de cette forteresse entretiennent un grand nombre d'ânes, pour

¹ *Aschlama* signifie greffé, et greffer des arbres; cette maison de plaisance avait apparemment reçu ce nom du verger voisin.

leurs voyages et le transport des vivres ou de l'eau, parce qu'il leur était défendu de monter à cheval, sous la domination tartare, et que leurs lois ne leur permettent pas d'élever des mulets.

Le village de Dosis, situé près du Dschuruksu, bordé de jardins potagers, est à la distance de deux verstes au-dessous de Bachtschisarai. On aperçoit, entre ce ruisseau et les collines qui s'élèvent au midi, les anciens mausolées des kans, nommés par les Tartares (*eski jurt*) ancienne demeure. Le dessin de ces monumens est pris de la hauteur méridionale (*Voyez la planche 3*). Ces tombeaux ont été dégradés à la suite de la dernière guerre, et quelques-uns ne présentent plus que des ruines. Les corniches des fenêtres et des portes de la plus moderne et de la plus belle de ces sépultures, surmontées d'une coupole, étaient de marbre blanc veiné de gris, dont on voit encore des vestiges ; mais des mains profanes et barbares les ont démolies pour en faire des chambranles de cheminées. Ces vastes tombeaux sont entremêlés d'un grand nombre de colonnes et de pierres sépulcrales, ornés de belles guirlandes et de bas-reliefs, la plupart de marbre. Les Tartares des villages adjacens veillent néanmoins à la conservation de ces

restes précieux pour les dérober le plus qu'il est possible au danger d'une destruction totale. En comparant le style de ce mausolée avec celui des tombes de Madshor, Tatartup et Bolgary,¹ il ne peut plus rester d'incertitude ni sur l'origine de ces derniers, ni sur la nation qui les a construits.

Après avoir traversé plusieurs plateaux élevés entre des montagnes calcaires et marneuses, on atteint, à six verstes de Bachtschisarai, la petite rivière de Katscha, qui coule dans un riant vallon tapissé d'une belle verdure, près d'Egis-Oba; ce village, dont le sol humide rend le séjour mal-sain, tire son nom de deux anciennes éminences sépulcrales, ou collines de limites, situées sur une hauteur en-deçà de la Katscha. M. l'amiral Nicolas Semenovitch Mordwinof, homme aussi distingué par sa naissance et ses services militaires que par l'honorable emploi qu'il fait de sa fortune, dans sa retraite, pour le bien de son pays, vient de donner une nouvelle preuve de désintéressement et de l'esprit philanthropique qui l'anime, par les établissemens qu'il a créés près de ce village. Un atelier de serrurerie avec une forge, une belle tannerie, dirigée par un Alle-

¹ Voyez, planches 6 et 7 de mes premiers voyages.

mand, et une pépinière d'arbres à fruits, tant exotiques qu'indigènes, rappelleront toujours la mémoire de ses bienfaits. Les arbres des anciens jardins tartares que l'on voit près de ce village, peuplé de colons russes, et plus loin, en remontant la Katscha, produisent une grande quantité de fruits de toute espèce et de la meilleure qualité. C'est de là que l'on transporte, par le roulage, jusqu'à Pétersbourg et Moscou, les excellentes pommes de sinapis. On trouve encore le long de la Katscha, jusqu'à la mer, beaucoup de vergers, et surtout de vignobles, d'où l'on retire un vin capiteux et sucré, mais qui ne se conserve pas long-temps. Ce vin, blanc, coûte, à l'époque de la vendange, un rouble l'eimer; on en fait peu de rouge. Celui que l'on recueille dans les contrées plus basses de l'Alma, trop aqueux, faible et sujet à s'aigrir, ne se vend que soixante-dix à quatre-vingts copecks. La culture des vignes et les espèces de raisins des bords de l'Alma et de la Katscha sont presque les mêmes; mais la différence d'exposition et la nature du sol de ces derniers vignobles influe beaucoup sur la qualité de leurs vins. On suit ici la méthode hongroise, qui consiste, au lieu de les tailler en espalier, à étêter les ceps très-près de terre, pour que le

sarment croisse en touffes et que les jets qui poussent au-dessus du pied rapportent l'année suivante. Cette manière de cultiver la vigne est si productive, que l'on estime le prix des vignobles à un rouble par cep. A l'entrée de l'hiver on est dans l'usage d'enterrer les ceps jusqu'au troisième nœud, et de ne les découvrir qu'au mois d'avril, pour donner à la vigne la première façon, lorsque le jeune bourgeon commence à paraître ; par ce procédé sa floraison est plus précoce, et le raisin mûrit un mois plus tôt que dans les vallées méridionales où les ceps ne sont jamais enfouis. Les nombreuses façons qu'on lui donne contribuent aussi beaucoup à sa fertilité ; mais il arrive quelquefois que des gelées tardives détruisent l'espoir du vigneron. J'ai même observé que les ceps non recouverts, dans ce district, n'ont point éprouvé les atteintes du froid rigoureux des hivers de 1798 et 1799.

La Katscha, qui descend des hautes montagnes plus à l'ouest que l'Alma, est formé de la réunion de plusieurs ruisseaux qui coulent des gorges et des vallées comprises entre le Babugan-Jaila et la haute montagne de *Potamis* ; cette rivière n'est cependant pas aussi considérable que l'Alma et le Belbek,

qui suivent une direction parallèle pour se rendre à la mer. Son cours est très-rétréci dans les étés secs, quoique la neige et les eaux de pluie la changent quelquefois en torrent ; mais comme son lit est large et pierreux, le passage n'offre jamais autant de dangers que celui des deux premières. Elle serpente au milieu d'une contrée fertile et découverte, et ses bords sont parsemés de beaucoup de villages tartares ornés de beaux jardins.

Les montagnes calcaires situées entre la Katscha et le Belbek deviennent plus escarpées, plus hautes et plus rapprochées les unes des autres ; elles présentent aussi des tranches plus déchirées. La chaîne encore plus élevée de montagnes calcaires, qui se prolonge au-delà de ce dernier fleuve, à partir de la mer et de l'ouest à l'est, n'est coupée que par la vallée transversale dont nous parlerons plus bas, qui se dirige vers Mankup en longeant la rive méridionale du Belbek. Un chemin très-difficile, pratiqué pour le voyage de Catherine II, et qui conduit à Balaklaw et Sewastopol, traverse ces montagnes. La descente en est très-pénible, vu l'escarpement de leur pente au sud. Indépendamment de cette route, il y en a une autre pour la poste, qui tourne à droite vers le village de Duwankoi

(village de prière), à seize verstes de Bachtschisarai, traverse le Belbek, dans un vallon étroit, escarpé et très-chaud, et atteint une plaine découverte du côté de la mer. Le fond de la vallée est couvert de jardins et de quelques vignobles dont le sol, marneux, fait contracter au vin qu'on y recueille un goût douceâtre et agréable, analogue à celui du vin de Champagne mousseux. Les meilleures vignes ont été plantées près de Duwankoi, par l'ancien colonel Totowitsch. Les montagnes marno-calcaires qui bordent le vallon, paraissent comme déchirées et minées par des eaux de sources et de pluies, et leur base est entourée de quartiers de roches qui s'en sont détachés. Un nuage qui creva, dans l'été de 1796, au-dessus de Duwankoi, causa une inondation considérable, et fit rouler du haut des montagnes beaucoup de pierres dans le vallon ; ce qui rendit très-long-temps la route impraticable. La roche calcaire est ici très-décomposée et rongée par le salpêtre, comme celle qui entoure le port de Sewastopol. Dans d'autres endroits, elle est compacte et parsemée de peu de pétrifications apparentes ; mais plusieurs des quartiers détachés de la roche étaient remplis de petites hélicites.

Le Belbek, la Katscha, l'Alma et le Salgir,

qui, dans d'autres pays de montagnes, ne passeraient que pour de gros ruisseaux, doivent être comptés parmi les principales rivières de la Crimée : les eaux de pluies qui, des vallées supérieures et escarpées, se rassemblent dans ces ruisseaux, en ont creusé et élargi le lit, et leur donnent quelquefois, pendant plusieurs jours, l'apparence de larges torrens, sur-tout en automne et en hiver ; mais les sécheresses de l'été les font beaucoup diminuer. Le Belbek prend sa source dans la haute montagne occidentale nommée la grande Jaila, reçoit beaucoup de sources et de ruisseaux, qui tombent de la montagne d'Usenbasch, et forme, dans les contrées supérieures, de petites cascades au milieu des vallées garnies de bois ; mais, dans les montagnes calcaires, à partir d'Albat, où il commence à prendre le nom de Belbek, il coule entre des roches grotesquement brisées, dentelées et calcaires, qui offrent le paysage le plus agreste. Cette rivière porte le nom de Kabarda dans le haut pays, et, suivant quelques traditions, ses bords étaient jadis habités par les Tscherkesses ou Kabardins, comme semble l'indiquer la dénomination de Tscherkess-tuss, que l'on donne encore aujourd'hui à la contrée com-

prise entre le Belbek supérieur et la Katscha.

Un pont traverse le Belbek, qui coule ici sur un lit de vase, entre la maison de campagne du capitaine de vaisseau Alexiana et un moulin que le vice-amiral Uschakof a fait construire près de la ferme du comte Tsehernisehef. La chaîne des montagnes calcaires se termine à son embouchure par des collines brisées, qui font saillie dans la mer, et dont les flancs jaunes sont colorés par de l'ocre. Ces hauteurs paraissent constituées de marne sablonneuse entremêlée de petits cailloux, dont les couches percent ici sous le calcaire qui les recouvre; car le plateau argileux qui sépare l'embouchure du Belbek du port de Sewastopol, est parsemé de petits fragmens de quartz, comme on le remarque dans plusieurs districts situés entre le Salgir et le Karassu; ce gravier paraît provenir de la décomposition des couches marneuses exposées à l'action de l'air.

On atteint le port à la pointe septentrionale (Sewernaja Kossa), qui fait le prolongement de ce plateau caillouteux, dont l'élévation perpendiculaire, au-dessus de la mer Noire, est de soixante à cent-trente pieds. La partie la plus haute de cette roche borde la côte à l'ouest. On trouve ici de grandes auberges

établies par quelques négocians qui se proposaient d'en faire une espèce de faubourg ou d'entrepôt, pour faciliter le transport des denrées des villages voisins du Belbek et de la Katseha, dans la ville située de l'autre côté du port. Les voyageurs qui s'y rendent traversent la rade sur des chaloupes, tandis que les voitures s'arrêtent communément ici près de la poste.

La ville maritime de Sewastopol, ou d'Achtiar, nom qu'elle a reçu plus récemment d'un village tartare situé jadis au nord de la baie, à trois verstes d'Inkerman, a été fondée immédiatement après l'occupation de la Tauride, à cause de la bonté de son port, et s'est rapidement accrue. Elle s'élève, ainsi que le représente la planche 4^e, en amphithéâtre, au sud du port, sur la pente d'une langue de terre qui sépare la petite baie appelée Juschnaja (baie du Sud), de celle encore plus petite de l'Artillerie. Ce plateau, de couches calcaires, s'exhausse, à partir de la terre ferme où il n'a guère plus de trente pieds, jusqu'à cent quatre-vingt-dix au-dessus du niveau de la mer, près de la partie supérieure de la ville. Cette élévation garantit, avec le bord escarpé de la côte qui lui fait face, et qui

est également constitué de roche calcaire, la baie du Sud, que l'on appelle aussi le petit port ; de manière que, de la hauteur, la vue plonge comme dans une gorge, et qu'à quelque distance du rivage, on ne peut plus apercevoir la mâture des vaisseaux. Les quartiers de la ville, bâtie sur des rues parallèles qui vont en montant, sont divisés par d'autres rues transversales. On voit sur la langue de terre qu'elle occupe, le Dvoretz, logement préparé pour la réception de sa majesté l'impératrice, en 1787 ; ensuite l'Amirauté, l'Arsenal, et les maisons des officiers de la marine ; plus haut les habitations des bourgeois, le marché, et l'église grecque, nouvellement bâtie, ainsi qu'une autre pour le service de la flotte. Les hôpitaux et les casernes des matelots, avec les magasins, sont, la plupart, établis de l'autre côté du petit port, et forment une espèce de faubourg avec les casernes de la garnison, bâties, à quelque distance, dans la partie supérieure. Hors de la ville, on découvre, près de la baie de l'Artillerie, les casernes de ce corps, la douane et quelques autres maisons ; près de la baie suivante, l'hospice ou quarantaine, et le long du rivage de la grande rade, des maisons de campagne

ou métairies appartenant à des officiers de marine. La ville même de Sewastopol n'a pas tout-à-fait une verste et demie de longueur, sur une largeur de tout au plus deux cents toises; mais ni les casernes de la garnison, construites à plus de quatre cents toises de la partie supérieure de la ville, ni celles des matelots, vis-à-vis de la ville même, ni les hôpitaux près de la petite rade, en face des premières casernes, ne sont compris dans cette étendue.

Le port, que les officiers de la marine anglaise ne peuvent comparer qu'à celui de Malte ou de Mahon, mérite sur-tout une description particulière, comme l'objet le plus important de Sewastopol. La baie principale, que les Tartares appelaient Kadi-Liman, et dont la partie supérieure portoit le nom d'Awlita ou Awlinta, s'enfonce presque directement, au sud-est, dans l'intérieur des terres; elle a, depuis la Sewernaja Kossa, près de son embouchure, jusqu'à celle du ruisseau Bijuk-Useen, qui tombe à l'autre extrémité, six verstes de longueur, sur une largeur de six cents toises, qui va jusqu'à huit cents, et se rétrécit ensuite jusqu'à trois cent-cinquante et trois cents toises. Du reste, cette baie n'a jamais plus de dix à onze brasses de

profondeur moyenne depuis son embouchure, et jamais moins de neuf jusqu'à l'ancien village d'Achtiar, où sont établis les magasins de la marine, et cette profondeur diminue jusqu'à trois, vers les deux rives. Il n'y a pas un écueil dans tout le port; mais les vaisseaux doivent éviter, à l'entrée, près de la Sewernaja-Kossa, un petit banc de sable où les matelots trouvent la pêche la plus abondante. L'eau devient toujours plus basse à l'extrémité du port dans la direction d'Inkerman, et n'a guère vers l'embouchure de la petite rivière, qu'une denie et même un quart de brasse de profondeur, de sorte qu'on est obligé de marcher dans la vase pour remettre les chaloupes à flot. L'entrée du port est défendue par de fortes batteries, placées sur les deux langues de terre opposées. Outre ces batteries, il y en a encore une vis-à-vis de la ville, et deux sur la double pointe de terre où elle est assise avec une redoute plus élevée. Une de ces batteries, en fer à cheval, défend en même temps l'entrée de la baie de l'Artillerie, sans quoi la ville pourrait courir de grands dangers. Les couches calcaires, qui vont en s'exhaussant dans l'intérieur des terres, mettent le grand et le petit port parfaitement à l'abri de tous les vents. On a seulement vu quelques

tempêtes de l'ouest y causer du désordre, en faisant chasser les bâtimens sur leurs ancres, lorsque ces vents pouvaient y pénétrer par l'embouchure de la rade.

A sept cent cinquante toises environ de l'entrée du goulet, le grand port destiné aux vaisseaux de guerre forme, pour ainsi dire, un plus petit bras, qui suit la direction du sud à l'ouest. Ce bras, que les Tartares appelaient autrefois Kartaly-Koseh (baie des Vautours), porte aujourd'hui le nom de Jusehnaja-Buehta, ou petit port. Il s'enfonce à plus de deux verstes et demie dans le haut pays, et n'a qu'une largeur de deux cents toises à son embouchure, à l'est de laquelle il décrit vers le sud une petite anse étroite, entourée d'habitations pour les matelots, longue de trois cents toises, sur une largeur et une profondeur de six à neuf, et terminée par une pointe tortueuse. Quand la flotte désarme, elle entre dans le petit port, où elle est en pleine sûreté; et quand elle arme, elle passe de celui-là dans la rade, où elle se met en ligne et jette l'ancre. La petite baie de l'Artillerie, qui n'a tout au plus que trois cents toises de longueur, a reçu ce nom des casernes que l'on a construites auprès pour les canonniers. Un peu plus rapprochée de l'em-

bouchure du grand port, elle n'est séparée du petit, dont nous avons déjà fait mention, que par la pointe de terre large de deux à trois cents toises, sur laquelle la ville est située.

Du même côté l'on voit aussi, à neuf cents toises du petit port, une anse étroite, de deux cent-cinquante toises de longueur, que les Tartares appelaient Awlita, dans laquelle on peut coucher commodément les vaisseaux de guerre sur le flanc, pour les calfentrer et les radoubler. Les vers de mer, qui percent le bois des vaisseaux, pullulent dans la mer Noire, sur toute la côte de la presqu'île de Crimée, depuis ici jusqu'à Kaffa et Kertsch, et même dans le port d'Achtiar. En moins de deux années, ces vers viennent à bout de ronger entièrement la couverture d'un navire. On n'a point trouvé jusqu'ici de meilleur moyen pour y remédier, que de faire passer les vaisseaux au moins une fois tous les deux ans dans cette petite anse, de les coucher sur le ventre et de les exposer à la flamme du bois de genièvre et du goudron, opération aussi dangereuse pour le corps du bâtiment, par la nécessité de le mettre sur le côté que par la crainte du feu. Ces vers ne sont point en aussi grand

nombre dans la mer moins salée d'Asoph, non plus que dans le Liman, près d'Otschakof; on a même observé que les vaisseaux qu'ils ont rongés y deviennent plus spongieux, et que leur bois se resserre derechef lorsqu'ils rentrent dans la mer Noire. J'assistai à l'opération dont je viens de parler, en présence de mon ami, le contre-amiral actuel Priestmann; j'examinai les productions marines qui s'étaient attachées au fond du vaisseau; je parcourus ensuite les bords de la petite baie, dans la pointe de laquelle se décharge un ruisseau qui fertilise un bas-fond assez herbageux, mais dont l'humidité doit être nuisible à la santé des matelots quand ils y travaillent. Les productions marines n'étaient ici ni très-variées, ni très-nombreuses; j'y remarquai l'alcyon Schlosseri, ¹ si bien décrit par Gærtner, et parsemé d'étoiles blanches ou jaunâtres; dont les couleurs tiraient sur l'olive, le jaune et le jaune orangé, une ascidie membraneuse, ² des tulipes de mer, une couple de sertulaires; l'escare pierreuse, ³ la tubulaire ovifère, ⁴ appartenant à la mer Baltique, dont

¹ *Alcyonium Schlosseri*. V. PALLAS, *Spicilegia Zoologica*, fasc. X, p. 37, tab. IV, fig. 1—5. *Botryllus stellatus*. — ² *Ascidia*. — ³ *Eschara lapidea*. — ⁴ *Tu-*

j'ai donné la description, et l'huître rameneuse. Le rivage de la baie est entièrement composé de lits calcaires, couverts d'une efflorescence farineuse, et rongés par le salpêtre. Dans la continuité du vallon qui touche à cette baie, on apperçoit quelques pieds de vigne dégénérée, et du houblon sauvage, qui sont des restes d'ancienne culture.

La position avantageuse et bien découverte de Sewastopol, sur un terrain sec, dans le voisinage de la mer, procure à cette ville un air sain, tempéré en été par les vents, et plus doux en hiver qu'en beaucoup d'autres lieux de la Tauride, par l'abri des montagnes qui l'entourent au nord et à l'est. La plus grande chaleur, en été, n'y passe point le 26^e degré et demi du thermomètre de Réaumur (91 degrés de Fahrenheit). Des vents de terre et de mer, qui soufflent alternativement le matin et le soir, dans la direction du port, rafraîchissent l'atmosphère, et favorisent en même-temps l'entrée et la sortie des navires, tandis qu'en pleine mer ce sont les vents du nord-ouest et du nord-est qui règnent le plus.

bularia ovifera. V. PALLAS, *Spicilegia Zoologica*, fasc. X, tab. IV, fig. 9.

La crainte que les matelots inspirent aux Tartares occasionne ici la cherté des vivres, par la difficulté de les tirer des villages voisins. Quelques marchands russes y font entrer du bétail de la steppe; mais comme les marins avaient autrefois plus de licence, ils se permettaient souvent des moyens illicites pour s'en procurer, et les revendre ensuite à vil prix.

Ils établissaient leur tuerie dans les taillis des montagnes d'Iukerman, d'où ils faisaient entrer la viande à Sewastopol par contrebande. Les grands vautours bruns indiquaient la place de cette tuerie par les cercles qu'on leur voyait décrire à l'entour. La farine de seigle et le poisson forment ici les seuls articles qui soient plus abondans et moins chers que dans aucune autre ville de la Crimée; la première, parce que les matelots et les soldats vendent celle qu'ils ne consomment point; et le second, parce que les ramcurs de toutes les chaloupes des vaisseaux de guerre s'occupent de la pêche, et portent au marché le poisson qu'ils prennent, entr'autres le kephal (muge ordinaire),¹ de petits maquereaux ou pélamides, et le rouget de la petite espèce,² qui viennent par troupe

¹ *Mugil cephalus*. — ² *Mullus barbatus*.

dans les eaux de la rade. On a trouvé, depuis quelques années, des huîtres dans le port même. La volaille et les cochons, que l'on élève dans les métairies des officiers, forment aussi des objets de consommation pour cette ville. Le peu de foin que l'on récolte sur quelques fonds, et celui que les Tartares amènent des montagnes, sont si loin de suffire à la nourriture des chevaux et des vaches, qu'on paye souvent quatre-vingts copecs et jusqu'à un rouble, le pud de ce fourrage, dans les longs hivers. Le bois de charpente et de chauffage n'est pas moins cher, et l'on en manquerait absolument, si la fraude ne venait quelquefois au secours des habitans. La rareté de cet article est telle, qu'on a déjà détruit les genevriers, assez nombreux jadis sur le sol de la Chersonèse, et qu'on est obligé d'aller chercher au-delà d'Inkerman ceux dont on a besoin pour brûler la cale des vaisseaux. On n'a laissé sur pied que l'épine du Christ, à laquelle on n'ose point encore toucher. Les pierres qui servent à la bâtisse se trouvent en quantité dans le voisinage, et depuis que l'on a employé toutes celles de l'ancienne forteresse de Korssun pour la construction de beaucoup de maisons d'Achtiar, on commence à scier la roche calcaire tendre d'Inkerman, que l'on

embarque sur le port, pour la transporter à la ville. Les nouvelles batteries du port sont aussi construites de la même pierre.

Nous venons de voir que l'approvisionnement de Sewastopol était sujet à beaucoup d'entraves; mais on peut, en revanche, s'y procurer très-facilement les marchandises étrangères, sur-tout de la Grèce et de la Turquie, ainsi que des vins et des fruits, par les vaisseaux qui font ici la quarantaine, ou qui viennent relâcher dans ce port. Malgré les avantages dont jouit cette ville, et tous ceux dont elle est susceptible pour l'importation, il n'en est pas moins vrai que son commerce d'exportation est presque nul. En effet, on a rendu trop difficile, d'après le nouvel ordre établi, la contrebande que l'on y faisait autrefois de plusieurs articles, tels que le fer, les cordages et autres produits de l'empire, ainsi que la construction des petits bâtimens. Nonobstant cela beaucoup de navires, attirés par l'admirable situation de ce port, et par la sûreté qu'il leur offre, le choisissent de préférence, sur-tout au printemps, soit pour y faire quarantaine, soit pour y décharger leur cargaison ou se radoubier; et il serait souvent dangereux pour la navigation de la mer Noire de défendre à tous les

bâtimens marchands de s'y retirer, comme on l'a fait pour le port de Balaklawa.

Je dois encore parler du besoin d'eau douce qu'éprouve la ville d'Achtiar. Les habitans riches peuvent, il est vrai, s'en procurer d'une bonne source, profonde de quatre toises, qui coule à cinq verstes de la ville, sur le chemin de Balaklawa; mais l'homme peu fortuné n'en a pas les moyens, et la nécessité dans laquelle il se trouve de s'abreuver de l'eau saumâtre, que lui fournissent quelques sources du rivage, contribue probablement, avec les comestibles salés qui font sa nourriture habituelle, aux maladies scorbutiques qu'on voit régner ici l'hiver. Les troupes de terre se sont approprié la seule bonne fontaine qui se trouve à l'entrée du petit port, près de leurs casernes. Il serait cependant bien nécessaire qu'on s'occupât de la santé de tant de milliers d'hommes par la construction d'un aqueduc. Les anciens habitans de la Chersonèse devaient certainement en avoir, sans quoi la population nombreuse qui foulait jadis le sol de cette contrée, si l'on en juge par les vestiges qui restent, aurait dû périr de soif. Il faudrait donc chercher à rétablir l'ancien aqueduc, parce que la source voisine de la maison dite du Traiteur, et distante de six à sept verstes,

qu'on a essayé de conduire à la ville, il y a quelques années, suffirait à peine aux besoins de ses habitants.

Un abus d'un genre plus oppressif que celui dont nous venons de parler, et auquel il serait bien utile de remédier, est celui de l'agiotage non moins arbitraire qu'illicite des petits marchands domiciliés à Achtiar, la plupart grecs, qui, loin de se contenter comme les autres d'un bénéfice honnête, vexent de la manière la plus barbare les employés subalternes de la marine et les matelots, pour le change des billets de banque et de l'argent blanc de Turquie. On a vu des temps où, lorsqu'on payait les matelots en billets de banque, ils portèrent à dix et douze pour cent l'escompte qu'ils prenaient pour les échanger contre de la monnaie de cuivre. Ils firent non-seulement perdre quinze pour cent au-dessous de sa valeur habituelle à l'argent de Turquie, qui était autrefois si commun en Crimée, mais ils augmentèrent encore, malgré ces énormes gains, le prix de toutes les marchandises. Cette conduite, plus usurière que celle des Juifs mêmes, a souvent été poussée jusqu'au point d'exciter les matelots à la révolte.

*Observations sur les environs de Sewastopol
ou d'Achtiar, et sur les antiquités grecques
que l'on y rencontre.*

Les environs de Sewastopol ou d'Achtiar sont intéressans par les antiquités grecques que l'on y découvre à chaque pas; il paraît qu'il y en avait jadis un bien plus grand nombre avant que l'on vît sortir cette ville des ruines de l'antique Cherronèse. Je vais réunir toutes les observations que j'ai faites sur cette contrée dans mes différens voyages, et je m'en rapporterai, pour ce qui concerne son état primitif, au septième livre de Strabon, auteur tellement exact et si scrupuleux dans les descriptions qu'il nous a laissées des rivages de la mer Noire et de celle d'Asoph, que je crois devoir présenter d'abord le tableau physique et topographique de cette pointe sud-ouest de la presqu'île de Crimée, avant d'indiquer les restes d'antiquités épars qu'elle renferme.

Toute cette partie de la contrée, qui paraît, pour ainsi dire, coupée d'un côté par le port d'Achtiar, et de l'autre par celui de Balaklawa, s'appelait autrefois *Chersonèse héracléotique*, nom qu'elle reçut des colons grecs transplantés de la ville d'Héraclée, dans l'Asie mineure, qui

la peuplèrent; elle représente, effectivement, suivant l'expression de cet auteur,¹ un grand cap, qui fait partie de la presqu'île. La couche calcaire s'exhausse par degrés jusqu'au Belbek, s'élève rapidement au sud de ce fleuve, et se termine par une terrasse escarpée qui s'adosse aux montagnes secondaires. Elle constitue tout le plateau incliné et peu montueux de la Chersonèse héracléotique, plus ou moins recouvert d'argile jaune, rougeâtre, mêlée de gravier et de gazon sec, tandis que sur les hauteurs on ne voit souvent qu'une roche pelée. Ces couches secondaires ne deviennent montagneuses que dans la direction d'Inkerman, autour du port d'Achtiar, depuis Balaklawa, jusqu'au monastère de Saint-Georges. Plus loin,

¹ *In littore, præter quod navigatur, meridiem versus expositum est magnum promontorium, continenter porrectum, portio totius peninsulæ : inque eo sita est urbs Heracleotarum, colonia eorum qui sunt in Ponto, nomine Cherronesus. STRABO e versione Xylandri. — Et, plus loin : Is (portus Symbolon le port de Balaklawa), cum alio portu, Ctenuntem appellant (qui ne peut être que celui d'Achtiar) isthmum constituit, stadiorum quadraginta; is est isthmus, qui parvam peninsulam claudit, quam magnæ peninsulæ partem esse diximus et in se habere cognominem sibi urbem Cherronesum.*

et le long de la côte, elles offrent, il est vrai, des bords escarpés, de nature pierreuse, dont la plus grande élévation est comprise entre l'angle de Georgiefskoi et la pointe la plus avancée de Fanary ; mais elles s'abaissent vers le rivage septentrional de la mer, et ne forment que des plateaux d'une hauteur médiocre, entrecoupés de vallons. Cette bande n'a que dix-huit verstes de largeur depuis le port de Balaklawa jusqu'à la pointe de Fanary, et dix entre le port d'Achtiar et la côte méridionale. Toutes ces différentes chaînes de plateaux se réunissent autour des baies de la côte septentrionale, ainsi que du grand et petit port d'Achtiar.

Depuis Achtiar jusqu'au cap Fanary on compte quatre baies, qui pourraient former autant de ports. ¹ La plus petite ou la plus voisine de celui d'Achtiar, sur la rive orientale de laquelle est située la ville de Cherson, Korssun ou Cherronèse, est encore appelée, de nos jours, par les Tartares Tschortschun, et Karantinnaja-Buchta par les Russes, à cause de la quarantaine établie dans ce lieu. Quoi-

¹ *Inter urbem (Cherronesum), dit Strabon, et promontorium (Parthenium) portus sunt tres* ; il paraît que cet auteur ne fait point mention dans ce passage de la baie ronde, où le mouillage est moins bon.

qu'elle n'ait qu'une verste de profondeur, et que son entrée soit très-étroite et tortueuse, elle offre cependant un abri sûr aux vaisseaux qui viennent y relâcher. Les bâtimens destinés à la quarantaine ne sont construits que depuis quelques années ; avant cette époque, les officiers étaient obligés de camper, et les soldats de rester dans les vaisseaux ou de se retirer dans les grottes de la roche calcaire, près du rivage. — La seconde de ces baies s'enfonce à plus de deux verstes dans l'intérieur des terres, et porte le nom de Strelezkaja. Sa profondeur, qui diminue de six à deux brasses vers la pointe, est de dix à douze à l'entrée. Le nom de Krug-Laja-Buchta (baie ronde), convient parfaitement à la troisième, qui n'a pas une verste d'étendue en tous sens, ni plus de six brasses de profondeur ; elle renferme une petite île et deux lacs salés, dont l'un, que l'on apperçoit à son extrémité ronde, n'est séparé de la baie même que par une digue étroite, et l'autre, qui se trouve à l'ouest, par une langue de terre un peu plus large. Cette baie n'est guère éloignée que d'une verste de la Strelezkaja-Buchta, tandis qu'elle l'est un peu plus de la Kasazkaja-Buchta, voisine, et les langues de terre qui les séparent s'élèvent

en pente douce. — La Kasazkaja-Buchta forme une baie commune du côté de la mer, avec la quatrième, que l'on appelle Fanary, dont elle n'est séparée que par une langue de terre large au plus de trois cent cinquante toises. Sa profondeur va toujours en diminuant vers l'intérieur des terres, où cette baie se divise en deux pointes, dont la plus orientale se termine par un angle droit. — Enfin la dernière (Fanary) forme encore deux grandes anses profondes et d'inégale longueur, dont la plus occidentale ou la plus courte, sur un fond crayeux et blanc de neige, se termine au sud-ouest par une langue de terre étroite et basse, qui la sépare d'un lac salé. Il paraît que ce lac, dont le fond n'est pas moins blanc que celui de l'anse, faisait autrefois partie de la baie même, et qu'une tempête du nord a formé le banc qui les sépare aujourd'hui. En été, lorsque je le vis, et qu'il déposait du sel, il répandait une odeur assez fétide, et son niveau me parut beaucoup plus bas que celui des eaux de la baie. Il peut avoir cent trente toises de longueur, et la digue plate qui le sépare est de soixante toises de long sur vingt-trois de large, dont quatorze présentent un rivage blanc et bas, que les eaux du lac couvrent en certaines saisons. On trouve un

autre lac salé, semblable au premier, de soixante toises de longueur, sur le bord uni de la langue de terre, en queue de morue, par laquelle la Crimée se termine au nord-ouest. Celui-ci paraît avoir fait partie d'une petite anse, et ne doit la barre ¹ qui lui sert de digue qu'à la vase et au gravier amoncelés par la violence des flots. Ce banc l'enveloppe, du côté de la baie, comme un petit rempart; de manière que ses eaux, n'ayant plus de communication avec la mer, peuvent déposer une croûte de sel dans les étés chauds. Les Tartares des villages des montagnes voisines viennent chercher ce sel impur et mêlé de beaucoup de sulfate de magnésie, sous la redevance de livrer gratis la dixième voiture aux propriétaires de ce lac et de la baie ronde, qui résident à Achtiar. Quelques fonds salins, presque secs, que l'on voit à une distance de soixante toises du fanal de Fanary, paraissent avoir la même origine, et ne sont séparés de la mer que par la digue pierreuse du rivage.

¹ Entre les pierres de cette digue j'ai trouvé, au mois d'août, beaucoup de bascille maritime (*chritmum maritimum*), très-aromatique, plante d'ailleurs assez rare sur la côte méridionale de la Crimée.

Je dois faire ici mention d'une singularité remarquable qu'offre la nature de cette langue de terre; son bord sud-ouest offre, en plusieurs endroits, à une verste et demie de sa pointe, des rocs escarpés de trente à quarante pieds de hauteur, qui ne sont point constitués de la même couche calcaire d'alluvion dont nous avons souvent parlé, ni de la marne crétacée des montagnes d'Inkerman, mais uniquement d'un tuf calcaire ou de concrétions aiguillées, spongieuses et mamelonnées, que plusieurs savans ont pris à tort pour une pierre-ponce. Je conviens qu'il n'est pas facile d'expliquer comment une masse aussi considérable de concrétions calcaires cristallisées, peut avoir été déposée sur un sol où l'on n'aperçoit point de sources. Cette couche singulière commence à l'endroit où le pays s'aplatit considérablement, vers la baie de Fanary, et borde sans interruption le rivage pendant plus de deux verstes et demie, jusqu'à ce que la terre se perde sous les eaux, dont la profondeur n'est que d'une à trois brasses autour de la pointe médiocrement élevée de Fanary.

Jc passe maintenant à la description des restes de l'antiquité qui recouvrent tout le sol de la Chersonèse héracléotique. Avant

d'arriver, le long de la côte méridionale, au monastère de Saint-Georges, on ne découvre aucune trace de bâtimens, ni rien qui puisse indiquer d'anciennes demeures, à l'exception d'une bande de terre qui se prolonge en ligne droite, au nord, de Balaklawà jusqu'à Inkerman. Cette ligne est indiquée par une longue côte qui traverse le pays, et sur laquelle on trouve, dans la seule direction du nord, quelques vestiges d'une muraille et de plusieurs tours, les unes rondes, et les autres carrées dont la plupart des pierres de taille ont été enlevées pour servir à la construction de Balaklawà et du village voisin de Kadikoi. Ces ruines indiquent vraisemblablement la place de l'ancienne muraille qui, suivant Strabon, ¹ entourait la Chersonèse depuis le port de Balaklawà jusqu'à celui d'Achtiar, sur une étendue de quarante stades. C'est à commencer de cette ligne que toute la Chersonèse est

¹ *Cum autem hi (Scythæ) et murum, quo interclusus erat isthmus ad Ctenuntem aggredierentur, ingestisque calamis fossam impleverint; regii, quantum ab his interdiu, quasi ponte facto stratum fuerat, noctu incenderunt.* STRABO, lib. VII. On ne trouve plus aucun vestige de fossé, à moins qu'il ne soit question d'un fort particulier qui aurait été construit près de ce mur.

couverte de vestiges de murs qui paraissent avoir servi d'enclos et de fondemens à d'antiques édifices dont les ruines attestent encore l'architecture primitive des Grecs. On y remarque d'énormes quartiers de pierres ajustées ensemble et assujetties par des pièces de bois posées dans des trous creusés entre ces pierres; mais le ciment qui servait à lier le tout a été détaché par les pluies. Quand on regarde de la hauteur où sont les restes de cette ancienne muraille, on apperçoit très-distinctement le port de Balaklawâ et celui d'Achtîar, ainsi que les montagnes calcaires qui l'entourent, et l'on a peine à croire que la distance entre ces deux points puisse être plus considérable que celle de quarante stades, ou de huit verstes, indiquée par Strabon, distance que les nouvelles cartes ont beaucoup trop exagérée.

Je vais maintenant décrire quelques-uns des édifices les plus remarquables, que j'ai eu l'occasion de voir, sur le sol resserré de la presqu'île, entre ces deux ports.

Deux des principaux sont situés sur la côte méridionale. On trouve, en deçà du monastère de Saint-Georges, et à l'ouest, près du

cap d'Aja Burun,¹ (promontoire sacré) très-escarpé du côté de la mer, constitué d'un calcaire tenant du marbre, et qui borne à l'ouest le vallon du village grec Karani, on trouve, dis-je, un angle de la côte bordé d'une muraille de rochers, le long de la mer, et coupé par deux gorges profondes, dont l'une, d'un aspect sauvage, sépare cet angle du cap Aja Burun. Le plateau de cette saillie du rivage, qui n'a guère au-delà de onze toises de largeur sur quinze de longueur, est entouré d'un mur épais de six pieds, qui se dirige d'abord en droite ligne, vers le sud-sud-est, l'espace de sept toises, puis au sud-est, en décrivant un angle obtus, et se termine au bout de quatre toises, à la grande gorge, sur le bord de laquelle il paraît avoir existé jadis une tour carrée de quatre arschines. Du côté de l'ouest, on n'apperçoit plus que les fondemens d'un mur, de cinq toises, qui faisait un angle droit avec la grande muraille, vers la petite gorge, le long d'un talus; et quant aux autres murs, il ne reste plus que quelques gros quartiers de pierre de leurs fondations. Mais on voit dans l'angle des deux murailles qui

¹ Le moderne adjectif grec *Aja* a été réuni à l'adjectif turc *Burun* (promontoire).

font face au nord et à l'est, les ruines d'un édifice de treize arschines en carré, dont deux côtés ont encore quelques assises en pierre de taille, tandis que les deux autres n'offrent que les pierres brutes de leurs fondemens. A cela près, on ne découvre dans l'intérieur de l'enceinte qu'une marche de larges pierres adossées le long du mur septentrional. Le fond de la petite gorge est couvert de grandes masses qui se sont récemment détachées du pan du roc voisin. Il serait difficile de décider dans quel but on a construit cet édifice. Le manque d'eau me porte à croire qu'il ne servait pas de forteresse; mais le nom qui lui reste encore du promontoire sacré, près duquel il est situé, et sa distance des murs de la ville de Cherronèse, pourroient faire présumer que c'était le *Fanum dæmonis virginis*, de même que Aja Burun le *promontorium parthenium*, dont parle Strabon, ¹ et que d'autres ont placé sur l'angle de la roche escarpée de Saint-Georges, à l'ouest de ce monastère; ce lieu ne présente

¹ *In ea urbe (Cherroneso) est templum dæmonis virginis, a qua nomēn habet etiam promontorium, quod ante urbem est ad C. stadia et Parthenium dicitur, fanum ejus genii habens ac simulacrum.* STRABO, l. c.

cependant aucune trace d'édifices, et depuis le couvent jusqu'à la pointe de rocher, d'où s'avance dans la mer un écueil constitué de schiste brun noirâtre, on n'apperçoit aucun vestige du travail de la main des hommes; mais lorsqu'on suit la côte élevée, qui se dirige au nord-ouest, on voit une crête de rochers schisteux, de la même couleur, et très-escarpés. Cette crête, couverte, du côté le plus voisin de la terre, de couches calcaires blanches, qui s'inclinent avec le schiste au nord-ouest, est percée dans son centre comme une voûte, sous laquelle on peut passer en bateau; et le schiste, qui s'abaisse toujours de plus en plus, finit par se perdre sous les eaux de la mer. La côte, composée de couches calcaires d'alluvion, s'élève au-dessus de cet écueil, et laisse appercevoir les fondemens d'un autre édifice plus considérable, auquel on pourrait encore mieux appliquer le passage de Strabon. Ces ruines consistent en deux carrés situés près de l'escarpement du rivage, mais non pas sur la même ligne, et dont les murs regardent les quatre points cardinaux. Le plus septentrional a trente-trois picds sur chaque face; il occupe le sommet d'une colline, et paraît n'avoir eu qu'une issue vers la mer, à son

angle sud-ouest. On voit à l'entour une rangée d'énormes quartiers de pierres oblongues, grossièrement taillées. Au milieu de ce carré, mais plus près de la muraille du nord, j'aperçus une grande pierre cubique, au niveau du sol, que je fis soulever, et sous laquelle je trouvai de la terre très-légère. Cette pierre était entourée d'autres pierres plates, de médiocre grandeur, qui formaient un plus petit carré, ouvert du côté du nord, et qui, placés par gradins, devaient servir de supports à celle du centre et de base à un autel, ou de piédestal à la statue de quelque idole. Le carré méridional, moins régulier, plus près du bord de la mer, et voisin du premier, a quarante-sept pieds à l'est, sur trente-cinq à l'ouest. Le sol de cette enceinte est visiblement concave, en comparaison de celui de la précédente. Cet édifice paraît avoir eu deux issues vers la mer, l'une à l'angle sud-est et l'autre à l'angle nord-ouest; il était aussi construit de grandes pierres de taille oblongues, et celles de la première rangée, que l'on remarque au-dessus du sol, sont quelquefois placées de biais, suivant la direction du mur. Ces pierres, mal jointes, comme la maçonnerie de tous les bâtimens les plus antiques, laissent beaucoup de jour entre elles. On n'y découvre

aucune trace d'argile ou de mortier; mais bien quelques petits fragmens de pierres qui remplissent les vides; elles ont été tirées de la roche calcaire voisine, mêlée d'oolites et de débris de coquilles, qui se détache en grandes masses. J'ai cru devoir entrer dans tous ces détails, parce que j'aurai souvent occasion de décrire d'autres bâtimens d'une construction semblable et tout aussi grossière. — Près de la muraille de ce parallélogramme qui fait face à la mer, on voit une file de pierres de taille unies qui forment un trottoir en ligne droite, à quelque distance de l'autre carré. Un autre fondement, qui commence à dix-neuf pieds de l'angle sud-est du petit carré, continue en ligne directe vers le sud-est, fait ensuite un angle presque droit, et retourne au sud-ouest pour se réunir à l'angle sud-est du parallélogramme dont il paraît former l'avant-cour. — Au bas de la côte, on reconnaît encore des vestiges d'enclos, construits, comme ailleurs, de gros quartiers de pierre. On en rencontre depuis cet endroit jusqu'à Achtiar, et sur le sol de presque toute la Chersonèse, dans une étendue de dix verstes : on les a pris pour des enceintes de métairies, parce qu'ils forment quelquefois des rues régulières.

A partir de ce lieu remarquable, si peu connu

de la plupart des voyageurs, on trouve, près du rivage, à cent cinquante toises au nord-ouest de la côte élevée, d'autres fondations construites sur un plan si singulier, que l'on aurait encore plus de peine à désigner quelle pouvait être leur destination : ce sont deux rangées de gros quartiers de pierres dans une direction parallèle du sud-est au nord-ouest, dont l'une a treize et l'autre onze arschines de longueur. La pierre que l'on voit à l'extrémité la plus avancée de ces deux files, vers le sud-est, a dans sa partie supérieure une excavation ronde, comme si d'épais cylindres ou de gros gonds de portes eussent tourné dessus; l'on y remarque encore deux gros quartiers de pierre oblongue, placés entre les deux murailles, et sans communication avec elles. A l'extrémité nord-ouest de la longue rangée de pierres, plus voisine de la côte, on en voit une autre semblable, longue de dix arschines, qui forme avec la première un angle droit. Un trou, creusé près de là, dans la terre végétale et les couches pierreuses, conduit à une vaste caverne, d'où l'on entre, par un passage souterrain et bas, long de six toises, dans une grotte, à l'est, ouverte sur la pente escarpée du rivage.

Non loin du bord escarpé de la côte, on voit, à cent trente-trois toises, un carré de trente-sept pieds sur trente-deux, construit de grandes pierres, dont il subsiste encore trois assises, qui s'élèvent au-dessus du sol, du côté de la mer. Deux fondemens de murailles séparées se terminent par un angle obtus, à la distance de cinq à huit toises du carré, dans une direction parallèle au mur sud-ouest, et, plus loin on n'en découvre plus aucune trace. Il y a près du mur nord-ouest de la même enceinte, deux fosses entourées d'un revêtement de pierre, qui ressemblent à des tombes anciennement fouillées.

La côte forme, à soixante-sept toises de cet endroit, un promontoire de rochers, que l'on atteint en longeant une espèce de vallon sur une pente roide et boisée, dont on n'aperçoit l'escarpement que près du bord. Les plateaux pierreux de la couche calcaire, terminent l'extrémité de cette pointe, d'où la vue ne saurait plonger sans effroi sur la mer. La pente nord-ouest ne présente ici qu'une roche pelée; on y distingue, en quelques endroits, comme en plusieurs autres de la Chersonèse, des encadremens de pierre de quatre à cinq arschines de diamètre, distribués sans ordre au niveau du sol, et de

forme circulaire, que j'ai pris pour les tombeaux d'anciens Chersonites; on en trouve encore de pareils sur d'autres collines de la Chersonèse. J'en ai vu beaucoup de forme ovale, et parfois un rond avec un ovale, ou bien deux ronds accolés. Les pierres qui forment ces enceintes sont grossièrement taillées, et dénotent la plus haute antiquité.

En suivant la côte méridionale escarpée, qui s'abaisse insensiblement, et la route qui conduit, par la ferme de l'ancien contre-amiral Alexiano, éloignée de dix verstes du monastère de Saint-Georges, aux fonds salins de la baie de Fanary, on laisse, sur la droite dans l'intérieur des terres, des districts entiers parsemés de débris d'enceintes de murailles qui paraissent avoir été construites en pierres sèches et sans aucun mortier, comme c'est encore aujourd'hui l'usage en Tauride. On passe sur beaucoup de ruines de ce genre quand on descend des hauteurs vers la baie.

Mais le district le plus remarquable de la Chersonèse, sous le rapport des antiquités qu'il renferme, est compris entre la pointe de cette baie, la ferme d'Alexiano et l'extrémité de la langue de terre de Fanary,¹

¹ On a désigné mal-à-propos dans quelques cartes cette langue de terre sous le nom de cap Famar.

basse et longue de deux verstes et demie. Les deux anses de cette baie coupent si obliquement le sol, vers la côte élevée du sud, qu'elles forment en se rapprochant une petite presqu'île dont l'isthme n'a pas une largeur de plus de trois cents toises ; mais qui s'agrandit en forme d'éventail, et de manière qu'elle a plus d'une verste et demie de largeur à son extrémité. Cette péninsule est, suivant toutes les apparences, l'emplacement de l'ancienne ville de Cherronèse, dont parle Strabon.¹

La première chose que l'on remarque à l'entrée de cette petite presqu'île, est un îlot qui tient au continent par une gorge marécageuse, à la pointe de la plus longue anse de la baie, vis-à-vis la ferme d'Alexiano. J'ai

¹ On ne saurait indiquer la situation de l'ancienne ville d'une manière plus précise que ne l'a fait Strabon, en ces termes : *Inter urbem (c'est-à-dire la nouvelle Cherronesus) et promontorium (Parthenium) portus sunt tres ; sequitur vetusta Cherronesus, nunc diruta, et post hanc portus angusto introitu ; - Symbolon dicitur.* On voit clairement, par ce passage, qu'elle doit avoir été située entre la dernière baie et Balaklawka, dont le port était celui de *Symbolon*, que les Génois ont appelé par la suite *Cembalo* ; et que c'est à cette distance, et sur la même côte, dont l'aspect est très-monotone, qu'il faut chercher le *promontorium Parthenium*.

représenté, sur la seconde vignette, le plan de ce fort ou retranchement, construit en grandes pierres de taille, dont il ne reste plus que celles des fondemens, raison pour laquelle je ne saurais en donner les dimensions. Je laisse à décider si cette ligne de défense avait été bâtie dans la vue de protéger l'ancienne ville de Cherronèse, ou si c'était une des places fortes que le général scythe *Scylurus* avait fait élever contre les capitaines de Mithridate.¹ Le sol de l'île, proprement dite, *A*, est sec, exhaussé au-dessus du niveau de la mer, tandis que la gorge *B*, qui tient au continent, est basse, humide, et submergée en partie par les flots lorsque le vent souffle dans la baie. Cette digue, qui est peut-être un ouvrage de l'art, semble avoir été enceinte et défendue par des murailles, dont l'une subsiste encore, et touche à la terre ferme par une tour carrée, *C*. Les ouvrages les plus con-

¹ *Præter enarrata Cherronesi loca, alia etiam castella sunt, quæ Scylurus et filii ejus exstruxerant, iisque adversus Mithridati legatos belli arcibus usi sunt: Pallakium, Chavum, Neapolis; fuit et Eupatorium a Diophanto conditum.* — STRABO, *l. cit.* Je crois que Balaklawwa doit plutôt dériver de *Pallakium*, que du mot tartare *Balyk* (poisson).

Fig. 16.

B. Vign. 2.

sidérables se trouvaient néanmoins dans l'île même, défendue non seulement par d'épaisses murailles en pierres de taille, mais aussi par des tours, dont on voit encore les ruines. Une de ces tours, qui toutes étaient carrées, s'élève près de la porte; trois sont placées à l'est, et les vestiges d'une quatrième, à l'angle sud-est *D*, semblent indiquer qu'elle était ronde. De l'angle *D* jusqu'à la côte, il est probable qu'il existait un mur vis-à-vis duquel un autre se prolongeait depuis les bords de l'anse jusqu'à la hauteur sur laquelle était située la ville. Près de ces retranchemens, il y avait deux tombes accolées et larges de quelques archines, au milieu d'une enceinte de pierres: ces tombes ont été fouillées.

Les ruines de ces fortifications, ainsi que celles des murailles, des tours carrées et d'autres bâtimens plus considérables, épars en différens lieux, couvrent près de la moitié de la presqu'île. Le mur que l'on apperçoit sur le point le plus éloigné, commence à l'extrémité de la baie, derrière l'île fortifiée, traverse la hauteur en ligne directe, du nord au sud, se prolonge environ deux cent quarante toises, jusqu'à la côte méridionale, où il se termine au bord escarpé du rivage, et coupe par conséquent toute la péninsule

Cette muraille devait avoir une porte défendue par un ouvrage avancé près de l'île, et une tour à quarante toises de la côte; comme tous les autres murs intérieurs, qui forment des compartimens carrés de différentes dimensions et plus ou moins réguliers, celui-ci paraît avoir été construit en pierres sèches, de manière que les plus gros quartiers occupent les deux faces, et le moellon le centre; il est épais de plus de deux arschines, et si toutes ces murailles avaient été assujetties et liées par du mortier, elles eussent résisté sans doute aux efforts du temps, comme le prouvent quelques-unes de leurs parties encore saillantes à la hauteur de deux arschines. Plusieurs des carrés divisés par de semblables murailles, et surtout des carrés extérieurs, ne paraissent pas avoir renfermé d'habitations, ou du moins on ne peut en appercevoir aucune trace. D'autres n'offrent que des amas de décombres de murs parallèles, alignés à égale distance, éloignés de trois à quatre arschines, et bâtis en pierres calcaires, sur une épaisseur de deux arschines à leur base. Ce genre de construction porte à croire que l'espace compris jadis entre les deux murs les plus voisins, était encore divisé par des talus, et que les grands intervalles formaient la largeur

des rues, ou *vice versâ*. Cette hypothèse acquiert encore plus de vraisemblance si l'on visite une grande place carrée, dans la partie méridionale de la ville, où aboutissent de tous côtés les murs parallèles, et par conséquent les anciennes rues, qui se terminent à quelque distance des murailles extérieures, carrées, par une grande pierre plate aussi large que l'épaisseur du mur. Les carrés vides dont nous avons parlé, étaient probablement des jardins, ou servaient à parquer les bestiaux de la commune; et l'angle méridional le plus avancé, que l'on rencontre à la dernière rue, devait être un cimetière, si l'on en juge par dix tas de pierres disposés avec ordre. Dans l'intérieur de la ville, et vers la mer, on voit les fondations de plus grands édifices construits en pierres de taille, dont on a enlevé la majeure partie. Le fond qui s'étend depuis la seconde anse ne laisse appercevoir aucune trace de murailles; et sur l'extrémité du plateau, vers la pointe du fanal, on ne découvre que des espaces carrés vides, divisés par des murs. Pour lever le plan de la totalité de ces ruines, qui ne paraissaient pas m'offrir un grand intérêt, il m'eût fallu perdre un temps trop précieux. — Le phare, construit sur l'angle le plus avancé de la pointe occidentale,

doit être un ouvrage moderne, et date des nouveaux habitans de la Chersonèse ou bien des Génois. Il est bâti en pierres de taille unies et liées avec de la chaux; du côté nord-ouest, où le mur s'élève encore à quelques toises au-dessus du sol, on voit une belle porte cintrée, de deux toises et deux arschines de largeur en œuvre. Le mur est détruit du côté de la mer, probablement par les vagues qui, se brisant contre le rivage, y forment des banes de pierres. Pour remplacer ce fanal, et pour avertir les navigateurs de l'approche de ce promontoire dangereux, on a élevé sur les ruines de cette tour, située près du bord de la mer, de grands amas de pierres calcaires blanches qui présentent de loin l'aspect d'un écueil. Rien n'indique plus évidemment l'usage que l'on a fait de cette tour, pour l'établissement d'un phare, que le nom de Fanary (lanterne), que portent aussi le cap et la baie même. L'ancienne utilité de cet établissement, prouve qu'il serait avantageux aujourd'hui, vu les progrès toujours croissant de la navigation dans la mer Noire, de rétablir et d'entretenir un fanal sur un endroit encore plus élevé, pour préserver, la nuit, du naufrage, les vaisseaux qui naviguent dans cette mer.

Fig. 17.

РАМНОЕ ВОЗДУШНО-ТИЩЕРОВНІЕ

В. Ігн. 8.

On compte de la ferme d'Alexiano, que l'on appelle aussi Nowaja Semla, douze verstes, en droite ligne, au-delà des baies jusqu'à Sewastopol; huit à peu près jusqu'à celle de l'amiral Uschakof, qui se trouve au milieu de la Chersonèse, dans un charmant vallon arrosé de beaucoup de sources; et dix jusqu'au monastère de Saint-Georges. J'ai mesuré la ligne diagonale qui part de la seconde anse de la baie et du lac salé jusqu'au phare, et je l'ai trouvée d'une longueur de deux verstes ou de mille toises.

Je passe maintenant à la description des vestiges de l'antiquité que l'on découvre à la proximité d'Achtiar, et sur le chemin qui mène de cette ville au monastère de Saint-Georges et à Balaklaw. Je me réserve de parler une autre fois plus à loisir du petit nombre de ces débris qu'on trouve encore disséminés au milieu de la Chersonèse, et de ce qu'il y a de plus remarquable autour de la Kasazkaja, Kruglaja et Strelezkaja Buchta.

On voit à deux petites verstes d'Achtiar, et à l'ouest de la baie où l'on fait quarantaine, les ruines éparses de la nouvelle ville de Cherronèse (*Cherronesus*), qui florissait du temps de Strabon. La plus grande partie des murs, construits en belles pierres

carrées, subsistait encore à l'époque de l'occupation de la Tauride, avec la belle porte de la ville, et de deux grosses tours, dont l'une, qui touchait à la baie, me parut en assez bon état en 1794; mais la construction d'Achtiar a achevé la ruine de cette ancienne capitale. On s'est servi des belles pierres de taille, que l'on a prises jusque dans les fondemens, pour la bâtisse des maisons, sans avoir eu le soin de lever une seule fois le plan de cette ville, ou d'en tracer la plus légère esquisse. Je n'ai trouvé qu'une belle inscription en marbre blanc, chez mon ami Hablizl, que j'ai fait graver dans la cinquième planche; elle est relative aux réparations que l'on fit à la forteresse sous le règne de l'empereur Zénon, et paraît avoir été gravée sur une des tours. La troisième vignette en représente une seconde, avec des monogrammes trouvés dans le même lieu. J'ai reçu quelques autres inscriptions insignifiantes à Achtiar, où l'on conserve encore, dans l'église, un mauvais bas-relief qui représente un homme habillé, tenant un rouleau dans la main, avec une épitaphe. Une inscription imparfaite, en langue latine, dont on n'a trouvé qu'une partie, semble indiquer que les Génois ont aussi jadis occupé ce lieu.

Un beau chapiteau d'ordre corinthien, de marbre gris-blanc, et de quatre emfans de hauteur sur trois de diamètre, que j'ai vu chez le vice-amiral Pustoschkin, prouve qu'il a régné plus de luxe dans cette ville, d'où l'on a transporté ce fragment de colonne, que dans l'ancienne. Il y avait aussi parmi ces ruines beaucoup de marbres sculptés, qui paraissent venir des bords de la mer Blanche. Il n'est point rare de trouver ici des monnaies de cuivre et d'argent, frappées sous les règnes de Gordien, d'Aurélien, d'Aurèle, de Constance, et même sous celui d'Auguste; mais celles d'or sont moins communes. On en déterre beaucoup de cuivre, qui portent l'empreinte d'une ancre. On voit ici des morceaux de verre et d'émail blanc, azur et bleu foncé; mais ces débris se sont tellement décomposés, qu'ils n'offrent plus que des facettes réfléchissant toutes les couleurs de l'arc en ciel. Je suis bien persuadé qu'on trouverait encore beaucoup de choses remarquables, si l'on fouillait avec soin l'intérieur de l'enceinte de cette ville, et surtout le grand amas de décombres qui forme une espèce de colline; mais il faudrait prendre garde qu'on ne dérobat rien de ces fouilles, et que le fruit de ces recherches ne tombât point entre des mains profanes. On a représenté.

dans la cinquième planche, une belle médaille d'argent, déterrée sous ces ruines et bien conservée; mais comme je ne suis point connaisseur en cette partie, et que j'écris loin de toutes les autorités qui pourraient me servir de guide, je n'ose point en apprécier le mérite, et je la crois d'une belle exécution.

Si l'on en juge par l'espace compris entre l'enceinte de Cherronèse, qui forme plusieurs angles de défense et la côte escarpée de roche calcaire, toute la ville pouvait avoir soixantedix à quatre-vingt mille toises carrées de surface; mais il n'est plus possible de reconnaître le plan des rues ou des maisons, parce qu'on a tout bouleversé pour en retirer les pierres ou pour y faire des fouilles. Il paraît que l'enceinte de cette ville était trop petite pour contenir sa nombreuse population; une grande partie des habitans devait donc demeurer à la campagne où ils vivaient de leur commerce, et l'on voit encore plusieurs cavernes taillées dans la roche calcaire, où logeaient probablement les équipages des vaisseaux qui venaient relâcher ici.

Les décombres d'un bâtiment octogone, que l'on rencontre à la distance d'une verste, prouvent évidemment que l'eau était conduite

à la ville par des aqueducs. Dans un des angles de cet édifice on peut descendre, par une ouverture, jusqu'à la profondeur de cinq *arschines*; là, on trouve un passage très-étroit long de quinze toises, qui se dirige à l'orient, et à l'extrémité duquel sort une source claire et limpide qui tombe d'abord dans une espèce de fontaine, et finit par se perdre. Derrière cette source on découvre encore deux autres souterrains, dont l'un est entièrement comblé, tandis que l'autre s'étend plus loin. Tous ces débris présentent les traces d'anciens tuyaux de conduite.

Les murs nombreux, tombés en ruines, qui renferment des places carrées ou parallélogrammes, occupent la plus grande partie de la Chersonèse, forment, ou des rues ou plusieurs files de petits carrés de la même dimension que ceux de l'antique Cherson, et semblent faire présumer que ce territoire était couvert de villages peuplés de colons; on trouve, en outre, sur toute l'étendue de cette contrée, des vestiges de tours isolées construites en grandes pierres de taille, qui servaient probablement d'asile et de défense aux habitans contre les irruptions des Tauro-Scythes; elles sont très-nombreuses au bas de la ville, entre le chemin qui conduit à

Balaklawâ et les belles vallées arrosées par des sources, près des fermes des amiraux Pustoschkin et Uschakof. Entre la maison dite du Traiteur, et non loin de la route de Balaklawâ et de la ferme d'Uschakof, j'en ai compté au moins treize sur une étendue de quatre verstes au nord et au sud, et de deux de l'est à l'ouest; on en découvre encore plusieurs autres très-rapprochées, sur un espace d'une verste et demie carrée autour de la fontaine située au sud, près de la même route; la plupart carrées, et quelquefois parallélogrammes, ont douze à quinze arschines sur chaque face, et presque toutes une porte d'entrée. On distingue encore dans la majeure partie de ces édifices une rangée des grosses pierres de taille, épaisses et larges de deux arschines, qui servaient à leur construction; et, dans quelques-uns, jusqu'à deux ou trois assises de ces pierres, élevées au-dessus du sol. Beaucoup aboutissent aux carrés des enclos dont nous avons parlé, ou bien ces décombres de murs se prolongent dans l'intérieur des terres. Après avoir passé la ferme de Pustoschkin, j'ai remarqué, sur une colline, des fondemens carrés et réguliers, de douze arschines d'étendue, construits de grosses pierres de taille, et

dont l'entrée regarde l'ouest. Ils sont entourés de ceux d'un autre mur placé plus bas, qui forme un parallélogramme de trente arschines sur trente-deux; le petit carré n'occupait pas tout à fait le centre du grand. — Près de là, sur le bord de la gorge où se trouve la ferme, on rencontre les débris de deux édifices carrés oblongs, et contigus, dont une des faces offre encore quatre rangées de pierres au-dessus du niveau du sol, et à quelque distance, un parallélogramme de dix à treize arschines, construit en pierres énormes, avec une issue du côté du sud où l'on apperçoit également des enclos. — Entre la ferme de Pustoschin, aujourd'hui nommée Zucharin, et celle d'Uschakof, j'ai trouvé, sur une éminence, une ancienne carrière d'où l'on tirait les pierres à chaux qui ont servi à élever ces fortifications. Quelques-unes étaient en place, et d'autres blocs tenaient encore à la roche calcaire. — On apperçoit sur les bords du vallon, arrosé par plusieurs sources, dans lequel est situé la belle ferme d'Uschakof, à neuf verstes d'Achtiar, et à une verste et demie du monastère de Saint-Georges, beaucoup de fondations carrées de grosses pierres de taille; et l'on voit aussi, sur la hauteur, vis-à-vis la ferme au sud du vallon, près du chemin

qui conduit d'Achtiar au monastère-ei-dessus, les fondemens d'un édifice bien plus considérable. Il y en a beaucoup d'autres, dans le nombre desquels on doit distinguer le plus méridional, de quarante arschines sur chaque face, avec un plus petit dans le centre, et deux fosses remplies de pierres, qui ressemblent à des puits comblés; un mur carré plus petit, de quinze arschines de surface, aboutit au grand, vers le nord-est, où il forme un parallélogramme, ouvert au nord-ouest et large de six pas. Ces deux bâtimens étaient construits de grandes pierres de taille, dont il subsiste encore trois rangées les unes sur les autres en quelques endroits. Un mur, qui se prolonge à quatre-vingts pas, de l'angle sud-ouest au nord-ouest, fait un coude au nord, près d'un petit carré de quatorze arschines, bâti en pierre de taille de quatorze emfans sur sept, auquel il communique par un mur transversal, et se termine enfin au bout de deux cents pas vers le vallon, après avoir traversé un sol couvert d'autres vestiges de bâtimens. Comme ce vallon est un des plus fertiles et des plus beaux de toute la Chersonèse, il n'est pas surprenant qu'on l'ait défendu par plusieurs fortifications de ce genre.

On remarque, à trois verstes ou trois verstes et demie de la nouvelle ville de Korssun, plusieurs collines parsemées de monumens circulaires placés les uns à côté des autres, et semblables à ceux que j'ai déjà désignés comme des tombeaux d'anciens Chersonites; ils sont en bien plus grand nombre autour de la vallée qui se dirige vers la baie de Strelezkaja. Ces tombes vaudraient bien la peine que l'on y fit des fouilles pour observer ce qu'elles renferment; mais je n'ai pu me procurer jusqu'ici ni les ouvriers ni les instrumens nécessaires.

Il me reste encore à parler des plantes que je regarde comme indigènes, et que j'ai recueillies dans la Chersonèse à différentes époques de l'année. Parmi les arbres et les arbustes, j'indiquerai le charme nain, l'orme nain, le chêne laineux, ¹ le genévrier de Phénicie, ² le poirier des neiges, ³ le prunier épineux, ⁴ le paliure, ⁵ le rosier très-épineux, ⁶ le rosier nain, ⁷ le jasmin cytise, ⁸ l'harmale, ⁹ le fabago ou fabagelle commun, ¹⁰ la rhue

¹ *Cerris*. — ² *Juniperus phænicea*. — ³ *Pyrus nivalis*.
— ⁴ *Prunus spinosa*. — ⁵ *Paliurus*. — ⁶ *Rosa spinosissima*. — ⁷ *Rosa pumila*. — ⁸ *Jasminum fruticosans*. — ⁹ *Peganum harmala*. — ¹⁰ *Zygophyllum fabago*.

officinale ¹ et la rhue à feuilles de lin, ² le petit euphorbe myrsinite, ³ la statice trigone, ⁴ le lychnide dioïque, ⁵ le lychnide conoïde, ⁶ le lin de Narbonne, ⁷ le lin velu, ⁸ le lin fasciculé, ⁹ le lin jaune, ¹⁰ le lin tardif, ¹¹ le serpollet à odeur de citron, ¹² la crapaudine de Syrie, ¹³ la crapaudine de montagne, ¹⁴ l'iris naine, ¹⁵ l'asphodèle jaune, ¹⁶ l'ornithogale, ¹⁷ l'ail des sables, ¹⁸ et la scille d'automne. ¹⁹

Observations sur la forteresse d'Inkerman.

On doit encore distinguer parmi les monumens de l'antiquité, mais d'un âge moins reculé, l'ancienne forteresse d'Inkerman, située tout-à-fait à l'extrémité de la baie d'Achtiar, avec les grottes qui l'avoisinent, et dont je vais donner la description. Je ne chercherai point à décider si cette ville servait déjà de

¹ *Ruta officinalis*. — ² *Ruta linifolia*. — ³ *Euphorbia myrsinites minor*. — ⁴ *Statice trigona*. — ⁵ *Lychnis dioica*. — ⁶ *Lychnis conoidea*. — ⁷ *Linum narbonense*. — ⁸ *Linum hirsutum*. — ⁹ *Linum strictissimum*. — ¹⁰ *Linum flavum*. — ¹¹ *Linum serotinum*. — ¹² *Serpyllum citri odore*. — ¹³ *Syderitis Syriaca*. — ¹⁴ *Syderitis montana*. — ¹⁵ *Iris pumila*. — ¹⁶ *Asphodelus luteus*. — ¹⁷ *Ornithogalum monile*. — ¹⁸ *Allium arenarium*. — ¹⁹ *Scilla autumnalis*.

place forte à l'époque des Grecs Chersonites, et si l'on doit la regarder, avec Formaleoni,¹ comme le *Ctenus* des anciens, ou si les Gênois en sont les fondateurs, comme cela me paraît plus vraisemblable. Les cavernes, quoi qu'il en soit, paraissent avoir une plus haute antiquité, et je crois qu'elles sont l'ouvrage des moines, sous les empereurs du moyen âge, ou d'un temps plus moderne. Comme l'on sait, par les historiens de Byzance, que les Chersonites étaient de la secte des ariens, et que cette secte, si nombreuse en Orient, éprouva par la suite beaucoup de persécutions dans le bas empire, il est très-probable qu'un grand nombre de moines et de leurs prosélytes se retirèrent à Korssun, où, n'ayant pu trouver d'asile, ils commencèrent à se pratiquer des cellules et se bâtir des chapelles dans la roche calcaire de plusieurs parties de la Tauride, et qu'ils y continuèrent les exercices de leur vie religieuse, peut-être avec l'espoir de convertir les habitans sauvages du pays. On trouve encore, indépendamment des cellules voi-

¹ FORMALEONI, Histoire philosophique et politique du Commerce, de la Navigation et des Colonies des Anciens dans la mer Noire. Venise, 1789, in-8°, tome 2, p. 263.

sines d'Inkerman, plusieurs de ces demeures souterraines, creusées dans une terrasse de la montagne calcaire au nord-nord-ouest du village de Karani, près de Balaklawâ; plus loin, dans les rochers du district de Karakoba, qui m'appartient, et au-dessous de Mankup, au-delà du village Schulü, dont je suis aussi propriétaire; enfin à Tepe-Kermen et Kis-Kermen ¹ près du village de Schürü, vers la Katscha, à peu de distance de la forteresse des Juifs, ainsi qu'en plusieurs autres lieux où la roche calcaire, tendre et crétacée, semblait se prêter à leurs travaux. Le riche couvent de Swætogorskoï, au-delà du Donez, et non loin de Tor et d'Isium, offre, en Russie, le pendant d'un pareil ouvrage des moines grecs. Il est creusé sur une longueur de cinquante toises dans le flanc d'une haute montagne crayeuse et bien boisée, près du Donez; on y voit quelque pointes naturelles et saillantes, au-dessus de l'église, entre autres, deux que l'on prendrait pour des tours, mais qui ne sont composées que

¹ Kis-Kermen signifie Fort des Pucelles, et la tradition rapporte que ce lieu servait jadis d'asile à de jeunes filles (peut-être des religieuses) qui ont fini par se précipiter du haut d'un rocher.

d'une craie tendre et facile à travailler.

Inkerman (ville des cavernes, d'après la traduction littérale) a reçu son nom des cellules pratiquées dans le roc. La croupe calcaire dont j'ai parlé ci-dessus, et qui s'étend jusqu'au port d'Achtiar, se rapproche à la distance d'une verste et demie de l'embouchure du ruisseau Bijuk-Useen, qui tombe dans ce port, d'une autre montagne calcaire située vis-à-vis : elle rétrécit le charmant vallon tapissé de verdure, présente une file de rocs escarpés, et se termine vers la droite de la petite rivière, par deux angles saillans ; le premier de ces deux pans, presque perpendiculaire, laisse appercevoir des couches assez distinctes, et l'on découvre, dans la direction de l'angle le plus éloigné, une quantité considérable de cellules rangées par files, les unes au-dessus des autres, comme on le voit clairement par la perspective de la partie du sud, que présente la sixième planche. Une masse de rocher, pour le moins aussi grosse que celle dont on s'est servi pour faire le piédestal de la statue de Pierre le Grand, à Saint-Petersbourg, et dans laquelle on avoit aussi pratiqué quelques cellules, endommagées par le temps, avoit roulé, dans l'hiver de 1793 à 1794, sur le chemin, qui passait au bas,

lorsque je visitai ce lieu pour la première fois ; mais, depuis cette époque, les matelots ont scié par quartiers cet énorme bloc ; et l'ont enlevé pour l'employer à des constructions. C'est sur le second angle saillant que se trouve la citadelle. Ce rocher est si rempli de grottes ouvertes, rangées par étages les unes au-dessus des autres, dans la partie du sud, qu'elles ressemblent de loin à des ruches entassées, et l'on a si bien ménagé la place, que les murs ou les intervalles qui séparent les cellules ont souvent moins d'un empan d'épaisseur. Au sud-ouest, on voit encore quelques grottes et deux escaliers qui conduisent à l'église. Le rocher, dont la base est minée par de grandes cavernes, s'élève perpendiculairement, comme une muraille, et paraît suspendu, d'une manière effrayante, à l'angle de la montagne, dont il se détache sous la forme d'un segment de voûte gothique. La masse entière de cette roche, percée de quelques cavités, et remplie de fragmens de coquilles et de petites dentalites, n'offre aucune apparence de couches distinctes. L'église, dont la quatrième vignette présente la perspective intérieure, est taillée dans le roc. Aux deux côtés de la niche, où l'on a placé l'autel, au fond du chœur, on voit

deux sarcophages, qui renfermaient autrefois des reliques de religieux, réputés morts en odeur de sainteté, mais dont il ne reste plus de vestiges. Cette chapelle peut avoir une longueur de vingt-un pieds sur dix de hauteur. On trouve souvent d'autres sarcophages, d'un travail grossier, adossés contre un des murs des cellules qui communiquent par des escaliers avec les étages supérieurs; mais on observe par-tout une décomposition complète, occasionnée par l'infiltration du salpêtre, qui a déjà dégradé les escaliers et les cellules, dont beaucoup sont inabordables aujourd'hui par l'éroulement des quartiers de roc. Un autre escalier conduit de l'église, en montant, sur le plateau de la forteresse, dont il existe encore une épaisse muraille, flanquée de tours, qui aboutit transversalement à l'angle inaccessible du rocher, avec un fossé profond; mais la carie n'a pas plus respecté ces ouvrages de maçonnerie, qui tombent en ruine, que les cavernes pratiquées dans la roche même.

Une ancienne route, dont le pavé se dégrade, passe sur un pont de pierre de trois arches, qui tombe en ruine, et traverse obliquement le vallon, large de trente toises, arrosé par un ruisseau. La route, le pont, et les piles d'une autre arche, près de son embouchure, attestent

une haute antiquité. La montagne qui borde sa rive gauche, à l'ouest, forme une saillie de rochers, coupés à pic, dont les pans se prolongent et s'inclinent insensiblement vers la baie. On remarque, au-dessous de cette pointe, quelques grottes pratiquées dans la roche, avec un escalier souterrain qui conduit obliquement au sommet, et quelques autres, dont trois sont ouvertes à l'extérieur, taillées dans la montagne sur la gauche. Ce passage aboutit à une chapelle; mais l'éroulement du rocher a fait tomber une partie de la façade. Non loin de cette chapelle, située précisément à l'angle, commence un autre passage commode, taillé dans le roc, qui n'a que deux ouvertures en dehors, par où vient le jour, et qui se prolonge l'espace de plus de cent pas vers la baie. Il n'est plus possible d'indiquer où conduit ce souterrain, ni quelles sont les cavernes qui l'avoisinent, depuis qu'elles servent de magasins à poudre. La poudre, en effet, s'y conserve parfaitement bien, et n'y contracte aucune humidité, nonobstant la proximité des marais de la mer. On prétend même qu'elle y acquiert encore plus de force par un long séjour. — A cinq cents pas environ de cet angle, en remontant le ruisseau, on découvre, au bas de la muraille de ro-

chers, d'autres belles grottes, sur une longueur de cent pas, dont quelques-unes servent au même objet; et, deux cents pas plus loin, à partir de la montagne escarpée jusqu'au ruisseau (profond de neuf à dix pieds en cet endroit), les vestiges d'un mur qui se prolonge sur la rive opposée jusqu'aux montagnes, et qui, de ce côté-ci, paraît avoir eu jadis une porte.

Quand on passe, en chaloupe, de l'embouchure du ruisseau de Bijuk-Uscen à Achtiar, on voit les montagnes calcaires d'Inkerman, sur-tout celles à droite du port, diminuer insensiblement et s'aplanir tout-à-fait dans la direction de la Sewernaja-Kossa (pointe septentrionale de l'entrée du port). On aperçoit encore sur la gauche, à quelque distance de l'embouchure du ruisseau, plusieurs cavernes dans le rocher qui borde le rivage, et sur une hauteur presque inaccessible de cette côte, une chapelle considérable, autant qu'on peut le préjuger, avec des grottes contiguës, et, plus loin, du côté de la mer, presque au niveau de l'eau, un roc qui paraît taillé carrément, creusé dans son intérieur, décoré d'un beau portail, et percé de quelques fenêtres, qui sert aussi de magasin à poudre.

On a de la peine à concevoir comment un aussi grand nombre de moines pouvaient vivre dans le vallon insalubre d'Inkerman, quand on réfléchit que les gens envoyés ici l'été pour la récolte des foin ou la garde des bestiaux, ne peuvent se soustraire à la contagion de la fièvre intermittente; et si des personnes qui viennent en ce lieu tombent malades pour y respirer une seule fois l'air du matin ou du soir, que devaient donc éprouver jadis celles qui vivaient continuellement exposées à la malignité de son influence, lorsque le vent qui soufflait de la baie occasionnait des maladies à Achtiar même. Les causes naturelles qui les développent proviennent des exhalaisons des marais considérables et souvent inondés par la mer qui sont autour de l'embouchure du ruisseau de la pointe du golfe. Il croît, au reste, au printemps et en été, sur ce bas-fond beaucoup de salicorne ¹, de statice à larges feuilles ou maritime ², de soude usuelle ³, de soude cultivée ⁴, de soude très-élevée, ⁵ d'anserine maritime, ⁶ et d'autres plantes qui se plaisent sur des fonds de na-

¹ *Salicornia*. — ² *Statice limonium*. — ³ *Salsola soda*. — ⁴ *Soda sativa*. — ⁵ *Soda altissima*. — ⁶ *Chenopodium maritimum*.

ture saline. Le petit céleris, le perce-neige printanier ou la nivéole uniflore, ¹ (communément à quatre fleurs) l'élatère ² et le bu-grane sans épine ³ abondent sur un sol un peu plus élevé. Toutes ces plantes, qu'on ne trouve presque nulle part, sont indigènes en Tauride, et l'on voit, près des montagnes calcaires, des espèces très-rares qui n'appartiennent qu'à cette presque-île. Ce bas-fonds est couvert, entr'autres arbustes, de prunier épineux ⁴, de buisson ardent ⁵, de poirier d'Orient, ⁶ de ronce dite sainte, ⁷ de clématite viorne, ⁸ de vigne et de rosiers sauvages.

Description du monastère grec de Saint-Georges.

La dernière chose digne de remarque dont il me reste à rendre compte, dans mon voyage de la Chersonèse Héracléotique, est le monastère grec de Saint-Georges (Georgiefskoi monastyr). A l'époque de mon premier passage par Achtiar, je traversai diagonalement la Chersonèse, près de la ferme d'Uschakof, pour

¹ *Leucojum vernum*. — ² *Elaterium*. — ³ *Ononis inermis*. — ⁴ *Prunus spinosa*. — ⁵ *Pyracantha*. — ⁶ *Pyrus orientalis*. — ⁷ *Rubus sanctus*. — ⁸ *Clematis vitalba*.

merendre directement à ce monastère. Les premières fleurs du printemps commençaient alors à s'épanouir, entr'autres un petit ornithogale¹ fort semblable à l'ornithogale jaune,² dont la tige est couverte de tubercules imbriqués et placés à la file les uns des autres. Le dernier de ces tubercules qui porte la fleur, en produit un nouveau pour l'année suivante, et ceux qui venaient à la suite ne présentaient que des gousses vides.

Le monastère de Saint-Georges est situé sur une terrasse escarpée de la côte méridionale de la Chersonèse, entre le redoutable promontoire d'Aja-Burun, dont j'ai déjà fait mention, et l'angle saillant du rocher que l'on appelle Georgiefskoi Muis, ou le cap Georges. Du plateau supérieur et pierreux, voisin de cette anse, le rivage s'abaisse ici comme par escaliers jusqu'au niveau de la mer, de sorte qu'on a pu former des habitations sur les terrasses étroites du haut, et planter des vignobles sur celles du bas; il y croît quelques arbres disséminés entre les rochers, tels que le genevrier noir qui ressemble au cyprès.³ La septième planche représente distincte-

¹ *Ornithogalum*. — ² *Ornithogalum luteum*. — ³ *Juniperus lycia*.

ment la situation et la vue du monastère, ainsi que des jardins et de toute la côte, prise de la hauteur de l'angle saillant, près duquel se trouve l'écueil noirâtre qu'on aperçoit dans la mer. Il est difficile de rendre avec exactitude sur le papier de semblables vues prises de la hauteur; mais on pourra du moins se faire une idée plus nette de la situation de ce monastère dans la cinquième vignette. Près de la coupe du rivage, par laquelle on y descend à travers la roche calcaire, composée de grains que l'on prendrait pour des oolites, mais qui ne sont toutefois que de petites coquilles d'hélix agglomérées, de la grosseur de grains de millet, on voit des places d'où l'on a tiré de grosses pierres de taille, semblables à celles des ruines des anciens bâtimens de la Chersonèse, et de ceux que l'on remarque près de la ferme d'Uschakof. C'est au-delà du couvent même, qu'on doit avoir trouvé par un écroulement du rivage, la colonne antique de pierre calcaire que l'on y fait voir. Cette colonne, sans chapiteau, mais taillée dans les plus justes proportions, a trois arschines et demie de hauteur, sur treize pouces dans son plus grand diamètre, et paraît être de la plus haute antiquité. Quelques personnes en ont voulu conclure que le

Fanum daemonis virginis était situé dans le même endroit au-dessus du couvent, quoiqu'à partir de l'édifice près d'Aja-Burun, dont j'ai donné la description, jusqu'à l'angle de l'écueil noir, on n'en découvre aucun vestige. La place peut toutefois être devenue méconnaissable par les écroulements successifs des rochers, puisque, aujourd'hui même, ceux de la terrasse supérieure sont si fort suspendus au-dessus de l'église et du couvent, que le plus léger tremblement de terre suffirait pour accélérer leur chute. On trouve encore ici diverses grottes, dont quelques-unes servent de cellules à des moines, et de poulaillers. Je remarquai près de là plusieurs beaux figuiers qui n'avaient point souffert des rigoureux hivers de 1798 et 1799, quoique le froid eût fait périr ces arbres dans quelques vallons jusqu'à la racine. Ce monastère jouit d'une exposition très-chaude au midi; mais abrité de tous les vents froids, il est en but aux ouragans du sud et du sud-ouest. Il consiste en une petite église, qui communique avec un grand réfectoire par des galeries couvertes, et en quelques logemens de moyenne grandeur habités par les moines et par un évêque suffragant du rite grec. Les parties de plaisir et les nombreux pèlerinages qu'y font les fa-

milles grecques de toute la Crimée, le jour de la saint Georges, ont rendu ce lieu très-célèbre, et les femmes sur-tout paraissent y prendre beaucoup de part. Une source dont les eaux fraîches et limpides sont recueillies dans un bassin, sort de la roche au pied du couvent, et sert à l'arrosement des vignobles. Beaucoup d'élatères ¹ et d'autres plantes qui se plaisent dans les positions chaudes, croissent sur la pente rocailleuse de la montagne; mais il est bien pénible d'herboriser sur le rivage; car il faut souvent se reposer, soit en descendant par un sentier tortueux jusqu'à la mer, soit en remontant jusqu'à Georgiefskoi.

De ce monastère on peut distinguer sur la côte même trois ordres de montagnes, et se faire une idée de l'orographie de la Tauride. Au-dessus on voit la couche calcaire horizontale d'alluvion composée de fragments de coquilles et d'oolites qui couvre le sol; au-dessous on trouve l'ancienne roche calcaire, tenant du marbre qui forme de grandes masses compactes, dont les fêlures renferment des pyrites éflorescentes. Le promontoire sacré (Aja-Burun) et les montagnes beaucoup plus éloignées qui suivent la direction de Ba-

¹ *Elaterium*.

laklawá, sont constitués de la même espèce de roche; tandis que la couche calcaire, plus moderne, finit à Saint-Georges. Près de la mer enfin, et particulièrement vers l'angle du rocher qui termine à l'est l'amphithéâtre de la baie du couvent, on voit succéder à la roche calcaire, un schiste argileux, grossièrement feuilleté, d'une couleur grise plus ou moins foncée, et tirant sur le brun, dans lequel on aperçoit par intervalles quelques pyrites, dont plusieurs cristallisées en octaèdres. Le jaspe rouge, un peu veiné, de Calcédoine, et fendillé, que l'on trouve en blocs sur la pente, paraît provenir d'une ancienne gorge. Quelques-unes sont remplies de bol rouge et de terre vitriolique (alumine). Dans le nombre des sources qui sortent du rivage escarpé, l'on en distingue une d'eau martiale.

La première fois que je visitai ce monastère, on ne découvrait de loin qu'une croix de bois sur le haut du rivage, et le voyageur était agréablement surpris de la perspective inattendue qui s'offrait à ses regards en arrivant à la galerie qui mène au couvent. Mais on y a depuis élevé une chapelle en mémoire d'un Grec enterré dans ce lieu. M. le comte de Kachowski, avait aussi fait transporter à Saint-Georges, une grande quantité d'énormes

pierres de tailles, tirées des anciens monumens de la Chersonèse, pour y faire construire une chapelle semblable en mémoire de son épouse; mais ce général paraît avoir abandonné ce projet.

VOYAGE

A TSCHORGUNA, BALAKLAWA ET DANS LES MONTAGNES DE LA CÔTE MÉRIDIONALE DE LA CRIMÉE.

MA première excursion à Achtiar et dans la Chersonèse ne fit qu'exciter plus vivement la curiosité que j'avais de connaître la Crimée. Après mon retour, je m'empressai de profiter de la belle saison, pour accompagner mon ami Hablizl à sa terre de Tschorguna, et de là je poursuivis seul ma route dans les montagnes, en longeant la côte méridionale de la Tauride.

Je partis le premier jour des fêtes de Pâques, accompagné de ma famille, qui désirait beaucoup voir quelques beaux paysages de la Crimée. J'ai déjà donné la description de mon voyage jusqu'au Belbek; mais on quitte ici le chemin de poste d'Achtiar qui court à l'ouest, et on poursuit au sud-ouest la nouvelle route que suivit Catherine II, en 1787, lorsqu'elle visita cette ville, Balaklawâ,

et le célèbre vallon de Baidari. Après avoir passé le Belbek, à douze verstes de Bachtschisarai, on commença à gravir insensiblement la montagne calcaire qui finit par devenir très-escarpée : je donnerai plus bas la description complète de cette croupe dont j'ai déjà parlé. Le sol est ici couvert de bois assez épais, de petits charmes ¹ très-communs dans la presqu'île, entremêlés de paliures, ² de prunelliers, de cornouillers mâles, ³ de viornes cotonneux, ⁴ dont les jets servent à faire des tuyaux de pipe très-recherchés, de genévriers cades, ⁵ de troènes, ⁶ et de quelques sureaux. On voyait fleurir dans la partie du nord, la primevère uniflore, ⁷ de trois couleurs, l'une blanche, l'autre jonquille, plus rare, et la dernière lilas, encore moins commune, la dentaire ⁸ à cinq feuilles, la véronique ⁹ à feuilles de germandrée, et l'euphorbe sauvage. ¹⁰ La scylle à feuilles de jacinthe ¹¹ était déjà passée ; mais la belle pivoine ¹² des bois de la Tauride, ou la pivoine triternée, était en pleine

¹ *Carpinus minor*. — ² *Paliurus*. — ³ *Cornus mas*.
 — ⁴ *Viburnum lantana*. — ⁵ *Oxycedrus*. — ⁶ *Ligustrum*.
 — ⁷ *Primula uniflora*. — ⁸ *Dentaria pentaphyllos*. —
 — ⁹ *Veronica teucrium*. — ¹⁰ *Euphorbia sylvestris*. —
¹¹ *Scylla hyacinthoides*. — ¹² *Paeonia triternata*.

végétation. Il croît beaucoup de sauge et de seseli dichotome, ¹ sur le revers aride et créta-
cisé de la montagne. On voit à gauche avant
d'atteindre la hauteur, à trois quarts de werste
de la route, la tour d'un vieux fort que les
Tartares appellent Tscherkess-Kermen (for-
teresse Tschcrkesse), nom que porte égale-
ment le village autrefois habité par des Grecs,
et maintenant par des Tartares. Ce qu'il y a
de plus remarquable près de cette ancienne for-
teresse, dont il ne subsiste plus qu'une tour et
quelques ouvrages de maçonnerie, c'est un puits
très-profond, creusé dans le roc, à quelques
centaines de toises des murs, où l'on des-
cend avec peine par des marches taillées dans
le même roc.

L'amiral Makenzie, ancien commandant
de la flotte d'Achtiar, avait fait bâtir une
ferme sur la hauteur de la montagne. La
couronne a depuis racheté, pour les besoins
de la marine, les bois de haute futaie qu'elle
lui avait concédés à cette occasion; mais les
Russes n'ont pas moins conservé jusqu'à ce jour
à cette croupe calcaire le nom de Makenzie. Les
Tartares lui donnent celui de Kok-agatsch, à
cause des charmes nombreux dont elle est

¹ *Seseli dichotomum.*

couverte. Le chemin qui descend de cette hauteur est si roide, que, malgré les détours que l'on a ménagés, il faut encore enrayer toutes les voitures.

Au bas de cette croupe inégale et dentelée, la route traverse une vaste plaine parsemée de douces collines, et dont la largeur, de huit verstes jusqu'aux montagnes de Balaklawa, augmente encore dans la direction de la baie d'Achtiar et de la Chersonèse. On y trouve, à gauche du chemin, les fosses creusées sur un plateau, d'où l'on retire l'excellente terre à foulon, grise, appelée keffe-kil. Cette hauteur, où les Tartares ont creusé beaucoup de fossés, n'a guère plus de quinze à dix-huit toises au-dessus de la vallée; elle est garnie de chênes, de charmes, de cornouillers et d'épines de Christ. C'est dans ces puits, évasés par le haut en forme d'entonnoir, qu'il faut creuser à la profondeur de huit à douze toises, avant de pénétrer à travers la marne crétacée friable qui compose les lits supérieurs de la surface du sol, jusqu'à la couche argileuse au-dessus de laquelle on trouve communément de l'eau. La bonne couche de terre à foulon, épaisse d'une archine, recouvre une croûte de terre glaise, tenace et de la même couleur, qui la sépare d'une nouvelle marne crétacée blanche:

elle doit probablement percer quelque part dans la vallée, près des anciennes fosses que l'on aperçoit sur le bord de la hauteur, attendu que la découverte de cette terre, fort utile aux manufactures, eût été impossible sans un hasard extraordinaire. Les Tartares qu'on loue habituellement en hiver pour cette exploitation, travaillent sans aucun échafaudage, mais non sans courir beaucoup de risque; ils font d'abord un trou perpendiculaire, et puis une galerie horizontale, longue de plusieurs toises, qu'ils poussent aussi loin que le sol le permet; ils se couchent sur le côté pour détacher l'argile, et ne connaissent d'autres moyens de se préserver de l'éboulement des lits supérieurs que par des étais. Celui qui tient la montagne à ferme donne à ses ouvriers les deux cinquièmes du produit pour leur salaire. On abandonne ces puits lorsqu'il n'est plus possible de prolonger les galeries, et la marne qui se détache ne tarde pas à les combler. Cette argile, connue sous le nom de keffe-kil (terre de Kaffa), se transportait autrefois en grande quantité à Constantinople, où les femmes en faisaient usage dans le bain pour laver leurs cheveux. On l'exploite ici et près du ruisseau Sabla, à seize verstes d'Akmetschet; on vient d'en découvrir une nouvelle couche

non loin de Karrassubasar, dans le vallon, au pied de la montagne erayense et escarpée d'Akkaja; mais on n'en exporte plus annuellement que cent pouds, parce que les communications interrompues dans la dernière guerre avec les Turcs, les ont obligés de chercher à s'en pourvoir ailleurs, et qu'ils en ont trouvé de pareilles dans l'Anatolie. Cette terre n'est pas d'un grand usage en Crimée, quoique le poud ne coûte que vingt copecs dans tous les marchés. La manufacture de draps, de la ville de Noworossiisk (autrefois Ekaterinoslaw), pourrait tirer un grand parti de cette terre, qui ne le cède en rien à celle des Anglais, pour la couleur et la bonté, sinon qu'elle contient quelques parties calcaires entremêlées parfois de petites pyrites.

A six verstes de Muilnaja Gora (montagne de savon), on arrive, à gauche du chemin de Balaklaw, au village de Tschorguna ou de Karloska, que les Russes appellent Tschernaja-Derewna, par un vallon contigu qui se termine en pointe, et d'où sort le ruisseau Bijuk-Useen ou Kasikly-Useen, qui coule dans les eaux du port d'Achtiar. Nous y célébrâmes les fêtes de Pâques, au sein de l'amitié, chez M. le conseiller Hablizl, propriétaire de ce village. Ce riant vallon est digne de

fixer l'attention du voyageur, non seulement par son aspect pittoresque, malgré les roches pe-lées qui le bordent, mais encore par une vieille tour qui embellit tout le paysage, et qu'on aperçoit du chemin de Balaklawâ. La vue que j'en ai donnée sur la planche 8, est prise de la saillie de rocs qui le couronne au nord-ouest. Il présente un nouvel intérêt, lorsqu'on le considère sous le rapport orographique, parce qu'on y remarque la séparation distincte des ordres de montagnes de la Tauride. Ce lieu, dont le tableau restera éternellement gravé dans ma mémoire par le souvenir des jours agréables que j'y ai passés, m'a souvent servi d'asile à la fin de mes voyages dans les montagnes occidentales de la Crimée, ou de point de réunion avec ma famille.

Dans le village même, divisé en deux parties, le ruisseau Kasikly ou Bijuk - Useen (grand ruisseau) qui sort de la vallée de Baidari, se réunit à celui d'Ai-Thodor,¹ qui descend du vallon, coule sur la droite, et se

¹ La syllabe *Ai* ou *Aja*, que l'on trouve, en Crimée, dans plusieurs noms de lieux qui doivent leur origine aux Grecs, est le *Hagios* de l'ancien grec. *Ai-Thodor* signifie donc *Saint-Théodore*,

prolonge à l'est au-dessous de la croupe calcaire dont nous avons souvent parlé; le Bargana s'y jette, à gauche, quelques verstes plus haut. Comme tous les ruisseaux ou les rivières de la Crimée, le Bijuk-Useen est tantôt un torrent rapide, tantôt presque à sec, c'est-à-dire, que ses eaux ne sont pas toujours en état de faire tourner les moulins construits sur ses bords. J'ai même vu le petit ruisseau d'Ai-Thodor, qui traverse, à quelques verstes au-dessus de Tschorguna, le vallon et les vergers qui m'appartiennent, éprouver une crue si subite, et devenir tellement rapide, après une pluie d'orage, que personne n'osait le passer. On ne doit cependant compter le Bijuk-Useen qu'au nombre des ruisseaux de la seconde classe en Crimée.

La tour élevée, de forme octogone et solidement bâtie en pierres de taille, que l'on voit à Tschorguna, doit, suivant une tradition, avoir été construite par les ordres d'un pacha turc, qui faisait autrefois près de là sa résidence, pour préserver des incursions les villages d'alentour. Mais je serais tenté de croire qu'elle est plutôt l'ouvrage des Grecs modernes de Korsun ou des Génois, et qu'elle servoit jadis de point de communication en-

tre Balaklawâ, qui n'est qu'à la distance de six verstes, et le fort de Mankup, éloigné de dix, en remontant le ruisseau d'Ai-Thodor. Cette tour est au reste si solidement bâtie, que le feu des petits canons qu'elle porte sur sa plate-forme, ne l'a point du tout ébranlée.

La maison du pacha subsiste encore auprès de cette tour; elle est construite en bois, dans le genre turc, et très-solide, malgré le peu d'épaisseur de sa charpente. Une galerie, près de laquelle le propriétaire a planté un verger et un parterre dans le goût européen, lui sert d'enceinte; et le bas du vallon est occupé par un beau vignoble. On voit, à quelque distance, une petite maison très-élégante, bâtie de briques en 1796, mais qui n'est point meublée, par l'absence du maître.

Je crois devoir entrer ici dans quelques détails relativement à la grande variété que présentent les différens ordres de montagnes, et que j'ai retrouvés par l'inspection de toutes celles de la Tauride; je dois d'autant moins omettre d'en rendre compte, qu'ils serviront à l'intelligence de la description suivante de la chaîne qui borde la mer à l'ouest.

J'ai déjà eu plusieurs fois occasion de parler (p. 12, 22, 47, 109, ci-dessus) de la couche calcaire

horizontale d'alluvion, qui couvre une partie de la plaine, ainsi qu'une étendue considérable de la contrée montueuse de la presqu'île; elle a, dans une largeur de quarante à cinquante vers-tes et plus, la forme d'un segment de cercle, depuis Inkerman jusqu'aux environs de Kaffa. Cette couche ou bande calcaire s'élève, à partir de la plaine septentrionale de la Tauride, d'abord comme un plateau très-un, puis ondulé, jusqu'au pied des montagnes déchirées et sillonnées de beaucoup de vallons. Presque toutes ces montagnes s'abaissent doucement au nord, tandis qu'elles vont toujours en s'escarpant au sud; elles dérivent des terrasses dentelées, et dont les couches, quand elles sont apparentes, paraissent s'élever en pente douce au-dessus de l'horizon, et se perdent d'une manière insensible. Les substances qui constituent ces couches sont, tantôt une roche calcaire plus ou moins dure, le plus souvent sans mélange de pétrification, du moins visibles, en grandes masses, et sur une vaste étendue; tantôt un calcaire moins compacte, presque toujours marneux, rempli de numismales ou d'innombrables petites hélices, qui ressemblent à des oolites, et quelquefois parsemé de grandes huîtres, d'huîtres à crête de coq, ou composé de

débris de coquilles ; tantôt une marne plus tendre, enfin, mais plus rarement, une craie friable. Ce calcaire compacte est souvent entremêlé, soit de gravier seul, soit de coquilles et de débris de coquilles, soit de sable et de gravier. On y distingue, par intervalles, des couches de marne siliceuse, jaunâtre, ocreuse et remplie de cailloux, qui se décomposent facilement à l'air ; les bandes sablonneuses qu'elles laissent appercevoir en beaucoup d'endroits pourraient induire en erreur, et faire croire que les eaux auroient charié ce petit gravier sur les hauteurs. On trouve de pareilles places près du Salgir, de Fondukly et du chemin de Karassubasar.

Les montagnes calcaires, isolées jusqu'au Belbek, et séparées par de grandes plaines, des vallons entrecoupées de gorges plus étroites, se réunissent et forment, entre le Belbek et le Kasikly-Useen, une croupe élevée, qu'on regarde comme la plus haute partie de la couche calcaire d'alluvion de toute la Crimée. Ces montagnes sont composées, soit de petits fragmens anguleux, soit de marne crétacée, parsemée de coquilles ; on n'y remarque aucune trace de pétrifications, mais beaucoup de débris de cailloux, et la terre vé-

gétale qui les recouvre n'a pas une grande épaisseur : elles s'abaissent insensiblement vers le nord, mais, très-escarpées au sud, où elles sont coupées en terrasses, elles présentent un aspect sauvage. Elles bornent au nord le large vallon de Kasikly-Useen, et communiquent aux montagnes d'Inkerman, qui règnent le long de la baie d'Achtiar, jusqu'à la mer, et qui sont constituées, à l'endroit où les moines ont creusé des cellules, d'une roche calcaire plus compacte. Cette chaîne s'étend d'abord à l'est, puis au sud-est, sous le nom de Kookagatsch et de Tschertellkaja, l'espace de plus de dix verstes, et décrit, près du village de Marmora, jadis habité par des Grecs et maintenant abandonné, de hautes terrasses de rocs, connues sous le nom de Tschaplak-Kaja, au-dessous desquelles on trouve des grottes, taillées dans la roche, semblables à celles d'Inkerman, et qu'on appelle Karakoba; elle se prolonge ensuite le long du ruisseau d'Ai-Thodor, sous le nom de Schuldan ou Schuludan-Kaja; mais elle est coupée, près du village de Schulü, par une gorge étroite et profonde qui s'étend jusqu'au Belbek, et, près de cette rivière, les roches, brisées en quartiers épars, semblent indiquer que cette rupture a été occasionnée par

quelque commotion violente. La couche se relève, comme je le dirai plus bas, à l'est du vallon. Cette gorge étroite, où prend sa source le petit ruisseau Souk - Tschesme, qui tombe dans le Belbek, est si resserrée entre le Schuldankaja, dont la saillie porte le nom d'Elli-Buruu (cap des Tempêtes), que je n'ai pu rendre praticable, par la suite, le chemin de voiture qui le traverse pour aller à Schulü, qu'avec beaucoup de peine et de dépense. Elle est bordée de deux murailles de roches pelées, dont il se détache souvent d'énormes blocs en hiver. Des quartiers de rocs roulèrent du haut du Mankup, il y a quelques années, avec une telle violence, qu'ils franchirent le ruisseau, et vinrent frapper contre le bord opposé du vallon. — Le Mankup est séparé des montagnes calcaires, au nord-est, par une gorge semblable, aussi étroite, et d'où sort un ruisseau. Tous les rochers, qui bordent ces vallons, semblent avoir été déchirés par un violent effort de la nature; ce qui me porte à croire que ceux qui se dirigent vers le Belbek ont éprouvé la même catastrophe; car les ruisseaux qui coulent et forment des cascades entre ces rochers, n'ont pas pu creuser les cavernes qu'on y rencontre. Le plateau élevé de ces mon-

tagnes, ainsi que le sommet du Mankup, sont couverts de forêts de pins maritimes, arbres qui ne se trouvent dans aucun autre endroit de la Crimée, à une si grande distance de la mer, excepté sur les montagnes circonvoisines du village d'Ai-Thodor.

Au-delà du vallon, près de Schulü, dont le rocher de Maukup occupe le centre, la croupe calcaire, escarpée au midi, reparait et s'élève encore davantage; elle tourne, au nord-est, vers le village d'Albat et du Belbek, où elle s'abaisse; on l'aperçoit de l'autre côté du ruisseau, mais moins élevée; elle est interrompue par la Katscha et quelques autres vallons, suit la direction du nord-nord-est, et se réunit aux montagnes calcaires brisées qu'on remarque autour de Bachtshisarai, Dschufut-Kale, et du village de Mangusch, habité par des colons Moldovanes. On voit que j'ai rassemblé jusqu'ici toutes les observations que j'ai pu faire, dans plusieurs voyages entrepris à différentes époques, pour donner une description de cette croupe marno-calcaire, dont l'étendue est de plus de vingt-huit verstes, et qu'on retrouve dans la partie orientale de la Crimée, quoique souvent interrompée de montagnes.

Les couches de ces montagnes sont com-

posées de calcaire compacte, mélangé de débris de coquilles. Cette couche calcaire perce de nouveau dans le vallon de Kasikly-Useen, et couvre, comme je l'ai dit plus haut, la surface de toute la Chersonèse, où elle paroît souvent à découvert sur les sommets; elle s'aplatit visiblement dans la direction du nord-ouest; mais toutefois avec des gradations peu sensibles; tandis qu'elle forme des pentes escarpées, dans sa partie plus élevée, du côté des anciennes couches calcaires. — On aperçoit au-delà du vallon de Balaklaw et de Karani, dans un de ces rochers à pic, composé de schiste calcaire, compacte et ordinairement entremêlé de pétrifications, trois grottes contiguës, situées au-dessus de Karani. On entre dans celle du milieu par une porte étroite, bien taillée, près de laquelle on a pratiqué une lucarne qui répand le jour au fond de la grotte. Une belle galerie en pente douce, avec un escalier long de quelques toises, forme un passage, voûté, qui reçoit le jour de la grotte voisine, située sur la droite; elle décrit plusieurs sinuosités dans l'intérieur de la montagne, et se termine par une excavation étroite, à demi comblée. Les deux grottes, rondes, adjacentes, qui paraissent être naturelles,

ont une large entrée ; celle à droite n'est séparée de la grotte mitoyenne que par un pilier carré fait de main d'homme. Il est probable que ces cavernes sont en partie l'ouvrage de quelques hermites qui ont profité de celui de la nature, pour se fixer en ce lieu. Au pied de la hauteur, on trouve des vestiges d'enclos de pierre, qui renfermoient probablement des champs ou des jardins, et les Grecs de Karani y cultivent aujourd'hui le même sol. Le chemin qui mène d'ici au monastère de Saint-Georges, traverse un plateau d'ancien calcaire, espèce de marbre. On y voyait fleurir, au mois d'avril, l'asphodèle jaune ¹ et l'iris naine, ² de couleur jaune pâle, qui croissent sur tous les rochers de la Chersonèse et sur les montagnes de Balaklawâ.

Le ruisseau Bijuk, ou Kasikly-Useen, forme la limite entre la couche marneuse crétacée, ci-dessus, et la couche calcaire compacte ; mais, à partir du pont de pierre sur lequel passe la route qui conduit à Balaklawâ, le chemin de traverse qui se dirige vers Achtiar, marque cette séparation ; celle, au contraire, qui côtoie

¹ *Asphodelus luteus*. — ² *Iris pumila*.

le vallon et conduit de Tschorguna à Balaklawâ, sépare la couche horizontale coquillière, à droite, de la montagne schisto-calcaire que l'on voit à gauche.

A peu de distance de l'habitation seigneuriale du village de Tschorguna, en remontant le ruisseau d'Ai-Thodor, la couche marneuse crétacée, qui forme d'assez hautes montagnes, a pour base l'ancienne roche calcaire, qui ressemble au marbre; elle s'étend et s'élève beaucoup en remontant le Bijuk-Useen, couronnée de rochers à pic, et parsemée de deux espèces de genevriers ainsi que d'épines de Christ. Elle constitue toutes les montagnes boisées qu'on apperçoit au-delà du ruisseau qui descend du vallon méridional de Baidari, dont elle borde le lit, resserré dans une gorge profonde et rocailleuse. La base de cette couche, en forme de terrasse, près du village, est composée d'ancien calcaire, ou marbre, sans presque aucun vestige de pétrifications, tandis qu'en d'autres endroits de la Tauride, elle renferme quelques légères traces de corallites, disséminées et très-décomposées, qui se trouvent le plus communément dans cette roche compacte. Celle-ci est ordinairement très-dure, d'un gris nuancé de jaune et de rouge, quelque-

fois tachetée comme de la brèche, et quelquefois entremêlée de petits cailloux; son grain est si fin, qu'il n'est presque pas visible, ce qui lui donne beaucoup de ressemblance avec la roche cornée. On la voit ici former distinctement d'épaisses couches presque horizontales sur le flanc de la montagne. A mi-hauteur, on découvre au-dessus de cette roche calcaire, vers la croupe de marne crétacée dont j'ai donné plus haut la description, une autre marne crétacée pareille, qui constitue des montagnes considérables, dont les couches sont entremêlées de lits entiers de feuerstein (silex, blanc et gris). On apperçoit dans quelques crevasses, immédiatement au-dessus de la roche calcaire, compacte, une couche moins épaisse, mais d'une tout autre texture, formée, tantôt d'un schiste sablonneux, et tantôt d'un gros sable parsemé de pierres et de cailloux roulés, sur lequel s'amoncèle la marne crétacée.

Comme les montagnes tenant du marbre, dont je viens de faire mention, composent la plus grande partie des anciennes couches horizontales de la Crimée, je vais donner une idée générale de leur nature, qui pourra servir d'introduction à mes voyages dans les montagnes de la même roche qui bordent

la côte méridionale, escarpée, de cette belle presqu'île.

Ces montagnes, les plus élevées et les plus anciennes de la Tauride, sont coupées à pic du côté de la mer et du sud-est ; elles s'étendent depuis Balaklawâ jusqu'à la proximité de Théodosie ou Kaffa, sur une longueur d'environ cent cinquante verstes et une largeur inégale, mais plus considérable, au centre de cette distance ; elles présentent généralement la forme de eroupes ou de crêtes élevées, qui se prolongent presque toujours suivant la direction des couches horizontales. Ces croupes, hérissées de rochers et sillonnées de vallons plus ou moins larges, sont coupées par escalier, au sud-est, où elles forment une suite de terrasses ; mais leur pente est plus douce au nord, comme celles des couches calcaires d'alluvion. Toutes ces montagnes s'élèvent rapidement au sud, et forment, le long des côtes de la mer, une chaîne presque continue de rochers, en terrasses, d'une élévation prodigieuse. Les plateaux de ces Alpes, appelés Jaila par les Tartares, à cause des excellens pâturages qu'ils y trouvent en été pour leurs troupeaux, sont couverts de neige jusqu'à la fin du mois de mai. Toutes ces montagnes, escarpées au sud, s'abaissent du côté

du nord, vers les terrasses escarpées de la roche calcaire plus moderne. Les ruisseaux qui descendent de cette haute chaîne se dirigent, soit au nord, au nord-ouest et au nord-est, soit au sud, sans cependant se confondre, quoiqu'ils soient souvent très-rapprochés dans les points les plus élevés. Les ravins que forment ces ruisseaux, sont généralement étroits et courts, mais d'un escarpement et d'une profondeur considérables, en raison de la hauteur des montagnes et de la proximité de la mer; ils ont rarement des communications entre eux, et tous les ruisseaux qui sortent de ces Alpes tombent en petites cascades immédiatement dans la mer; ce qui fait qu'on en voit peu de considérables dans cette partie : mais on y trouve en revanche beaucoup de torrens impétueux et rapides. Les vallons en pente douce et les ruisseaux qui coulent au nord, se réunissent, au contraire, en divers endroits. Ils se dirigent à travers la roche calcaire d'alluvion, jusque dans la plaine, et forment, par la jonction de plusieurs sources, les rivières les plus considérables de la Crimée, qui ont leur embouchure, soit à l'est, dans la mer Noire, comme le Kasikly-Useen, le Belbek ou Kabarda, la Katscha et l'Alma, soit, au nord-est, dans le

Siwasch et la mer d'Asoph, comme le Salgir et ses nombreux ruisseaux, le Korassu et le Jendol. La plupart de ces petites rivières ne ressemblent, comme je l'ai déjà dit, qu'à de gros ruisseaux de montagnes, dont le lit est large et pierreux, mais qui débordent souvent, par la réunion des eaux de neiges et de pluie. Ces torrens impétueux, qui se précipitent alors avec violence, entraînent tout ce qui se trouve sur leur passage.

A l'égard de la nature de ces hautes montagnes calcaires d'ancienne formation, je suis fâché de ne pouvoir pas adopter la division tracée par mon digne ami, M. Hablizl, dans sa description de la Tauride. D'après l'idée orographique qu'on peut s'en former, ce n'est qu'une chaîne de plateaux élevés, constitués de couches horizontales, à laquelle il ne manque que le vrai noyau ou la haute montagne, et qui ne contiennent que des variétés peu nombreuses de roches, dont les lits alternans se répètent une infinité de fois. Leur hauteur et leur masse varient selon les différentes espèces de couches qui les composent, et le plus ou moins de résistance que ces dernières ont été dans le cas d'opposer aux efforts combinés de l'air et des eaux. La partie la plus épaisse de ces montagnes, d'une élé-

vation presque toujours égale, est celle que l'on voit le long du rivage de la mer, depuis Balaklava jusqu'à Alushta. Elles y forment, en s'inclinant vers le nord, la Jaila de Baidari et d'Ussundschi, ensuite celle de Kokos, et enfin, dans la direction d'Alushta, la Babugan Jaila, sur les plateaux élevés de laquelle on découvre encore quelques montagnes isolées. Cette chaîne est interrompue, près d'Alushta, par un large vallon d'où sortent les sources de l'Alma et du Salgir, à l'endroit où s'élève le Tschatyrdagh (montagne de la Tente), très-escarpée, et la plus haute de toute la Tauride. A l'est de celle-ci, la Jaila de Temirdschi, qui est aussi escarpée, quoiqu'un peu plus basse, communique par une chaîne continue avec la Karabé-Jaila et les hautes montagnes au-delà d'Ushüt, qui règnent, quoique avec quelques interruptions, jusque vers Sudagh et Karadagh. J'ai remarqué chacune des divisions de ces montagnes, dans les voyages particuliers que j'ai faits, et j'ai observé en même temps leurs différentes coupes dans les chemins de traverse.

La base des hautes montagnes de la Tauride qui se terminent brusquement près du rivage, où elles sont tellement escarpées qu'elles s'élèvent quelquefois à plus de mille pieds au-dessus du niveau de la mer, à la distance

de quelques verstes, est souvent si roide, au-dessous des eaux, que, d'après les observations des navigateurs, on ne peut déjà plus trouver de fond à une verste de la côte, ni jeter l'ancre que près des promontoires; mais les anses et les baies sont hérissées d'écueils qui coupent les câbles. Le rivage des baies est cependant garni d'une bande étroite de sable et de gravier, tandis que les promontoires sont immédiatement baignés par la mer. Le pied de la montagne, couvert d'éboulis et de mottes de terre, s'élève d'une manière si rapides, qu'un cheval ne saurait le gravir que par des sentiers obliques. La partie supérieure ressemble communément à une couronne de hauts amas de rochers, tantôt séparés et tantôt réunis en groupe; ce n'est que par le petit nombre de gorges que l'on apperçoit entre cette crête de rocs, et sur-tout dans la chaîne occidentale, qu'il est possible de descendre du haut des montagnes au bord de la mer, par des chemins presque impraticables pour les chevaux.

Les principales routes de cette espèce, que l'on trouve dans les montagnes situées entre Balaklawa et Alushta, sont :

- 1^o Celle qui conduit du vallon de Baidari à Foros et Pschatka;

- 2° De ce même vallon, en traversant Skelæ et descendant le merduen, ou escalier, jusqu'à Muchalatka. Cet escalier est le passage le plus difficile pour les chevaux, qui sont obligés de sauter d'un rocher à l'autre ; mais il leur serait impossible de le remonter.
- 3° La route de Skelæ, par Ussundschi et la Baidar-Jaila, le long de la montagne qui fait une saillie au-dessus de Limena, se divise en deux sentiers, dont l'un conduit à Simæus et l'autre à Alupka.
- 4° De Kokos, en remontant le vallon escarpé, le long du Kabarda à la Jaila, pour se rendre à Gaspra ou à Alupka.
- 5° De Mangusch, par Stilæ et Usenbasch, droit à Alupka.
- 6° En remontant l'Alma à Awutka et Jalta.

On trouve, en côtoyant le Salgir, un autre chemin de voiture qui conduit à Aluschta, ou l'on pourrait encore arriver en chariot (arbe) par celui de l'Alma. Aucunes voitures, excepté la dernière, ne peuvent servir dans les chemins de la partie occidentale de la côte, parce qu'il est impossible de les rendre

praticables ; mais on a percé plusieurs routes de voitures , qui se dirigent vers le rivage , dans la partie de l'est d'Alushta , où les montagnes les plus escarpées s'éloignent de plus en plus de la mer , comme celles de Karassubasar à Kapsochor , à Sudagh , à Koos , pour le voyage de l'impératrice , et de Kaffa à Otus.

Donnons maintenant une idée générale des différentes espèces de couches qui constituent ces anciennes montagnes calcaires ; on y trouve :

- 1^o Celles d'ancienne roche calcaire dont j'ai déjà parlé.
- 2^o De schiste sablonneux ou de grès.
- 3^o D'argile , alternant avec les deux premières.
- 4^o De brèche , formée de cailloux agglomérés.
- 5^o De plusieurs variétés de wakke.
- 6^o Enfin , de serpentine , la plus rare de toutes.

La roche calcaire compacte , grise , qui paraît quelquefois en blocs énormes et en couches très-épaisses , irrégulièrement disposées , tantôt sous la forme de bancs de pierres obliques , et tantôt partagées en lits réguliers et parallèles de diverse épaisseur , compose en général ,

parce qu'elle a pu mieux résister aux efforts des eaux et du temps, les montagnes les plus hautes et les plus escarpées, sur-tout de la partie occidentale, ainsi que les pics on les crêtes de rochers qui les couronnent, et le Tschatyrdagh. Cette roche est tantôt grise, d'un grain très-fin, parsemée de fêlures ocreuses, rougeâtres, et souvent coupée par des veines spathiques; on peut l'employer et la travailler comme du marbre; tantôt elle ressemble à la pierre puante, et renferme des veines tenant du marbre, et en partie noirâtres, dont la cassure est plus ou moins terreuse ou écailleuse. On n'y remarque presque point de trace de pétrifications, et celles qu'on y trouve sont, pour la plupart, des corallites décomposées. Cette roche calcaire est, en général, très-dure, mais elle se fendille aisément, et là, où elle paraît à découvert, elle se décompose insensiblement, par le temps et la gelée, en un sable grossier ou une marne jaune très-propre à la végétation des plantes de montagne. Là, où la roche s'aplatit, ses couches sont un peu inclinées à l'horizon; mais quelquefois, comme près de Tchorguna, et en plusieurs autres lieux, elles ne conservent plus la ligne droite, et dessinent des courbes ou des ondulations diverses, sui-

vant la forme des montagnes et des hauteurs qu'elles constituent. Un œil exercé reconnoîtra de loin, assez distinctement, cet ordre de montagnes que les Tartares appellent Künk-Tasch (la Roche - Bleue). (*Voyez* la sixième vignette et la seizième planche). On ne trouve presque jamais de couches minces de cette espèce de roche compacte, entre les lits de schiste; elle forme, au contraire, par l'épaisseur considérable de ses couches, de grandes montagnes et des rocs pelés, représentés, planche 16^e, et surtout dans la 6^e vignette. On pourra se convaincre, en jetant un coup d'œil sur ces planches, que ces montagnes sont presque toujours plus hautes et plus escarpées au sud, et que leurs couches s'aplatissent vers le nord ou le nord-ouest, en s'inclinant de quarante-cinq degrés. J'ai déjà mentionné, ci-dessus, que la couche calcaire d'alluvion, entremêlée de lits de grès, recouvre cette roche, comme on la remarque sur les autres couches anciennes.

Les couches de roche calcaire compacte qui constituent la plus grande partie des montagnes les plus élevées de la Tauride, et qui présentent aussi quelquefois l'apparence de la wakke, provenant des débris d'une décomposition postérieure, alternent avec celles de schiste

argileux, qui composent une partie de ces anciennes montagnes. Comme leurs couches horizontales se dirigent entre l'est et le sud-est, ou le nord-ouest et l'ouest, et qu'elles forment des angles saillans vers la mer, elles paraissent coupées verticalement au-dessus du rivage. Les couches argileuses qui manifestent un principe salin, ou plutôt qui contiennent du sel d'epsom, dans les parties orientales des montagnes et plus rarement dans celles de l'ouest, sont constituées de schiste argileux maigre, de couleur grise ou noirâtre, lamelleux, et qui ne fait point d'effervescence avec les acides; mais si peu solide, qu'il se délite en écailles ou petits feuillet angulaires, par l'humidité. Ses couches, d'une épaisseur plus ou moins considérable, varient depuis quelques pouces jusqu'à plusieurs pieds et même plusieurs toises; elles sont ordinairement entrecoupées de lits d'un schiste sablonneux de nature calcaire, gris, jaunâtre, ferrugineux ou bien noirâtre, qui paraissent comme alignés au cordeau, et qui s'étendent parallèlement très-loin; elles ressemblent d'ailleurs aux couches calcaires par leur disposition ou leur inclinaison presque horizontale, et ne sont presque jamais perpendiculaires. A ces couches de schiste dur, souvent intercalées à celles

d'argile, d'une texture friable, succède une ardoise noire, quelquefois mêlée de sable, qui ne fait point ou presque point d'effervescence avec les acides, qui se délite en feuillettes minces, et qu'on trouve aussi divisée en grandes dalles, dont les Tartares couvrent leurs cabanes. Vers la partie la plus orientale des montagnes, le schiste sablonneux se transforme en grès dont le grain est si fin, qu'on l'apperçoit à peine. Il est généralement dur, cassant au feu, coloré par de l'ocre, et parsemé de petites paillettes de mica; il forme aussi quelquefois des blocs énormes et des colonnes carrées et brisées, lorsque ses lits se rapprochent de la position verticale. Les couches de ce schiste sablonneux, alternant avec celles d'argile, plus molles, ont, en quelques endroits, assez d'épaisseur pour qu'on puisse en tirer de bonnes pierres de taille. La partie dure de ce grès est couverte de petits cristaux de quartz transparent, et parfois de cristal de roche pur. On peut aussi mettre au nombre de ces couches de grès, celles de pierre meulière d'une texture sablonneuse, mélangée de cailloux et de grains de quartz, que l'on a trouvées près de Stilæ et de Sudagh, et qui forment des montagnes entières. Les couches de schiste argileux sont

souvent marneuses, et font effervescence avec les acides; elles sont parsemées de nombreuses veines de spath calcaire, mais plus rarement de filons cristallisés. Dans quelques endroits; elles ont la dureté du schiste argileux des mines; ailleurs, elles paraissent très-colorées d'ocre martial, et contiennent des rognons de mines de fer, mêlés d'argile, tantôt creux et feuilletés, tantôt lourds et compactes, d'un rouge brun ou gris, et même en assez grande quantité pour être susceptibles d'exploitation; mais on n'a point trouvé jusqu'ici de traces d'aucun autre métal en Crimée. Les montagnes uniquement constituées d'argile, très-reconnaissables, de loin, par leurs formes extérieures, s'aplatissent à leurs bases, et sont sillonnées par de nombreux ravins. Toutes les gorges de la côte méridionale sont aussi creusées dans de semblables couches. Je ferai voir, à l'article de la description particulière que je vais donner de quelques districts, quel rôle jouent ces lits d'argile, qui occupent un si grand espace parmi les couches horizontales compactes entre lesquelles ils se trouvent intercalés, et que les eaux ne cessent de miner, pour prouver combien ils doivent concourir à la décomposition et aux éboulemens des montagnes de la Tauride. Les plus fortes couches de grès de ces

montagnes, en grande partie constituées d'argile molle, se sont conservées sous la forme de crêtes ou de pans de rocs, de sorte que l'on voit les montagnes de pierre calcaire compacte et des autres variétés de roche à grain dur, s'avancer en masse au-dessus des premières.

Un nouvel ordre de couches aussi communes que celles de grès dans les montagnes primitives de la Crimée, sont les brèches, qui forment tantôt des couches épaisses, et tantôt des montagnes entières. Lorsqu'elles sont de nature compacte, elles dominent les autres montagnes, et présentent à l'œil, de hautes crêtes de rochers, ou des pics escarpés; on pourra s'en former une idée plus précise en examinant la planche 15^e. La dureté de la matière qui sert à lier cette brèche, varie en plusieurs endroits et quelquefois dans la même couche. Souvent elle est formée de petits cailloux roulés, de diverses épaisseurs, enveloppés, tantôt par une argile grise, pétrifiée, tantôt par une marne ou chaux fine, ou par une argile entremêlée de quartz ou de sable fin; la pâte de ce ciment est quelquefois composée d'une argile martiale, dure, ou d'un brun rouge si friable, qu'on peut la réduire en poudre avec la main; elle s'effleurit

à l'air, et couvre les montagnes, ainsi que les vallons de ces contrées, d'un terreau mêlé de petits cailloux. Les galets de ce ciment sont, pour la plupart, petits, de la grosseur d'une noix, ou tout au plus de celle d'un œuf, agglomérés et recouverts d'un peu de gravier ; mais il y a d'autres lits de cette même brèche, où l'on voit de ces cailloux roulés, de la grosseur d'un boulet de canon, et même de celle d'une bombe, pesant plusieurs quintaux, et d'une texture plus grossière. Les parties constituantes de ces noyaux sont de la même nature que celles de toutes les montagnes à couches compactes de la Tauride ; c'est-à-dire, composées de roche calcaire, de grès, de schiste argileux, et enfin de quartz ; mais rarement de wakke parsemée de schorl ; je n'ai pu découvrir aucune trace de granit dans ces couches de brèche, et l'on n'en trouve jamais parmi les galets du rivage de cette presqu'île.

Il existe un autre ordre de roches encore plus rares, sur-tout vers le centre de la chaîne des montagnes qui bordent la côte ; telles sont la wakke, parsemée de schorl, une roche granitoïde, composée de spath calcaire et de paillettes de hornblende, la serpentine, etc.,

sur lesquelles je n'entrerais point ici dans de plus grands détails, parce que je compte parler de chacune en particulier. Elles appartiennent au même système de montagnes que les précédentes, dont les couchés sont horizontales par la direction de celles qui les composent.

Description de la ville de Mankup.

Après avoir donné un aperçu général des montagnes de la Crimée, je vais rendre compte de mes voyages dans celles qui sont les plus élevées de cette presqu'île; mais, pour ne point interrompre la marche que je me suis proposé de suivre, je donnerai d'abord la description de l'ancienne ville de Mankup, qui appartenait autrefois aux Génois, et qui paraît avoir été leur dernier asile lorsqu'ils furent chassés du pays; je profiterai de cette occasion, pour parler des autres objets du voisinage qui ont excité ma curiosité.

On ne peut parvenir au rocher sur lequel est située la citadelle de Mankup, que par deux sentiers; le premier, qui passe dans le vallon où coule le ruisseau d'Ai-Thodor, le long duquel on fait cinq ou six verstes, jusqu'à Schulü, en traversant une large prairie

appelée Philegus par les Tartares, et Pelagos par les Grecs. Il est probable que cette vallée renfermait autrefois un lac, car elle est entourée de hautes montagnes de marne crétacée et de pierre calcaire, qui, réunies par des masses de rocher, forment, à l'entrée du ruisseau d'Ai-Thodor, dans la prairie, ainsi qu'à l'endroit où il s'en éloigne, une espèce de pas creusé par les eaux. Le vallon d'Ai-Thodor, qui conduit au village de Schulu, sépare la couche horizontale d'Alluvion et les montagnes de marne crétacée, des anciennes couches qu'on apperçoit à sa gauche; il n'y a que quelques parties des premières, en deçà du ruisseau, vers le midi, qui paraissent avoir recouvert les anciennes couches.

Le chemin qui conduit du vallon d'Ai-Thodor à Mankup, est praticable pour les arbes ou charrettes tartares. J'ai suivi moi-même cette route, ainsi qu'une autre qui longe le vallon à l'ouest du rocher, et qui passe auprès du village de Kara-Ilas; mais on ne peut y voyager qu'à pied ou à cheval, en côtoyant les vergers des villages Juchare (le haut) Kara-Ilas et Bugas-Sala : ce dernier occupe une situation assez élevée, au pied de la montagne sur laquelle est assis le rocher de Mankup, à huit verstes du bas Kara-Ilas. On

gravit à cheval, après avoir traversé un petit vallon pierreux et boisé, une montagne saillante ou promontoire escarpé, par un sentier roide et taillé dans le roc. Lorsqu'on a atteint les deux tiers de la hauteur, on apperçoit les restes antiques d'un mur épais et très-élevé, construit en pierres de taille et en moellons, liés avec de la chaux, qui traverse la partie praticable du vallon, et se prolonge jusqu'à sa pente la plus escarpée. Ce mur avait probablement, près du sentier, une porte qui n'existe plus. A quelque distance, on remarque, sur la même pente du vallon, un cimetière juif de la plus haute antiquité, jonché de pierres sépulcrales bicornes, qui prouve que cette nation habitait jadis la ville de Mankup. Les Juifs, qui s'y rendent de Schufut-Kale, et qui font le commerce des cuirs, en trouvent les eaux excellentes pour leur tannage avec de l'écorce de fustet ¹ et de sumac des corroyeurs, ² arbres très-communs dans ces montagnes. — On atteint le premier mur de la ville dans la partie supérieure et marécageuse du vallon, d'où jaillit une source qui occasionne l'humidité du terrain. On apperçoit d'ici sur la gauche une grotte spacieuse, avec une

¹ *Rhus cotinus*. — ² *Rhus coriaria*.

porte régulière et quelques trous de citernes creusées dans la pierre calcaire, dont le mur, pourvu dans cet endroit d'une tour ronde, servoit à défendre l'entrée. Ce rempart se prolonge avec la source au-delà du vallon, et présente des angles de défense: il a plus d'une arschine d'épaisseur, sur près de 2 toises d'élévation; il en reste encore des pans considérables, parce que les pierres dont il est construit sont cimentées avec de la chaux. A quelques centaines de pas à l'orient, on rencontre une porte à laquelle on arrive par la profonde vallée d'Ai-Thodor, en suivant la route pénible, mais praticable pour les bœufs, que j'ai décrite plus haut. Près de cette porte on trouve une fontaine jaillissante avec un réservoir en pierre, et, sous un rocher plat, dans le voisinage, une grotte qui sert de refuge au bétail. On remarque au-delà de cette source une pierre avec une inscription tartare qui date de l'année 953 de l'hégire. Le plateau supérieur du rocher, défendu du côté le moins escarpé par le mur ci-dessus, et de l'autre par des pans de roc coupés à pic, est tapissé d'une belle verdure; il y croît aussi des broussailles, des arbustes et des arbres à fruits dégénérés: mais, excepté une petite synagogue et quelques maisons habitées par les tanneurs juifs, on n'y voit plus

que des décombres d'habitations, et les vestiges de deux petites églises chrétiennes, dans le fond desquelles on reconnaît encore les images de plusieurs saints, peintes à fresque au fond du chœur, qui regarde l'orient, et celle de la vierge dans une autre niche. La Metschet, construite près de l'intérieur de la forteresse, est un peu mieux conservée que ces églises. Cette citadelle consiste en une forte muraille, qui coupe transversalement l'étroit promontoire formé par la montagne du côté de l'est, au-delà du vallon d'Ai-Thodor, et en un château carré défendu par cette muraille. On a percé des meurtrières pour les carabines au premier étage; mais la partie supérieure du château, qui tombe en ruine, paraît avoir eu des embrasures pratiquées pour de la grosse artillerie. Ce promontoire, couvert de quelques poiriers, et du haut duquel on jouit de la perspective magnifique des villes voisines, de la Chersonèse, jusqu'à la mer, et des montagnes terminées par la Jaila d'Ussundschi, renferme plusieurs grottes taillées sur la pente des rochers, principalement au sud du vallon d'Ai-Thodor. Mais les plus remarquables sont celles que l'on a pratiquées dans l'angle qui fait face à l'est. On a creusé sur le plateau du

roc, plusieurs bassins et rigoles pour recevoir les eaux de pluie; on descend par un escalier très-dangereux, taillé vers le nord, dans une salle spacieuse et carrée, longue de trois toises sur sept arschines de largeur, dont la voûte n'est soutenue que par un pilier carré. Cette salle a deux cabinets à l'orient et trois au sud, avec des entrées régulières : deux issues mènent, du côté de l'ouest, dans une chambre qui n'est séparée de la première que par un mur naturel, au fond de laquelle on apperçoit un large banc de pierre en forme de canapé : cette voûte a trois toises de long sur à peu près deux de large. De cette chambre on peut, en passant par une autre porte au nord, parvenir sur la pente du rocher, d'où la vue plonge au-delà de la profonde vallée de Kara-Ilas. Un autre escalier, taillé dans le roc, qui conduit par dehors à cette terrasse, est dépourvu de ballustrade, ce qui le rend très-dangereux. Vers la partie méridionale on voit une autre terrasse à laquelle on arrive en descendant le plateau de quelques marches, où se trouvent une citerne, abritée par le rocher même, une grotte spacieuse, aussi taillée dans le roc, et un autre petit escalier qui reconduit de celle-ci sur le plateau de la montagne.

On voit par cette description que l'origine de Mankup ne remonte pas à une très-haute antiquité. L'ignorance où nous sommes sur l'histoire de cette ville est une des choses qui doit le plus exciter notre étonnement; il paraît que, peu de temps avant l'occupation de la Crimée par les Russes, la population de cette ville était composée de Tartares et de Juifs; mais les derniers ayant quitté cette place en 1800, elle est devenue presque déserte.

Remarques sur Kara-Ilas et ses environs.

Puisque j'ai fait mention du village de Kara-Ilas, je vais dire un mot de son site et du beau paysage qui l'entoure, pour ne passer sous silence aucun des objets remarquables de ses environs.

Ce charmant village, très-populeux, appartenait autrefois à Mehmét, trésorier du dernier kan de Crimée, et depuis mort conseiller d'état de Russie. On le divise en haut et bas. Le Kara-Ilas supérieur s'étend jusqu'au vallon escarpé qui conduit à Mankup et aux villages d'Ai-Thodor, et le village inférieur se prolonge assez loin sous un pan de roc; cette muraille naturelle communique avec la haute couche de marne calcaire du même

vallon, qui paraît comme coupée, et qui continue très-loin de l'autre côté du Belbek, le long du ruisseau Souk-Tschesme.¹ La crête est couronnée de rochers à pic qu'on prendrait de loin pour un vieux fort flanqué de dix tours rondes. Vers le Belbek, à l'est, le pays, plus découvert, n'est parsemé que de quelques rochers isolés d'un aspect bizarre. De cette longue terrasse, élevée de 2 à 300 picds au-dessus du lit du ruisseau, quatre masses de roches énormes qui paraissent s'en être détachées, ont roulé dans le fond près du château. Deux de ces blocs, les plus voisins de la maison, qui paraissent n'en avoir fait qu'un autrefois, et qui sont aujourd'hui séparés par une large crevasse, ont plus de 9 toises de long sur 3 à 4 d'épaisseur. La marne crétacée perce partout, parsemée de pierres lenticulaires. L'état de dégradation que l'on apperçoit dans la couche calcaire, les rocs déchirés qui font saillie, et la disposition générale des montagnes, tendent à faire croire que le fleuve du Belbek, dont le cours est très-impétueux, et qui coule à une certaine distance, traversait jadis la vallée de Kara-Ilas, où le petit ruis-

¹ *Souk - Tschesme*, signifie littéralement source froide.

seau de Souk le remplace aujourd'hui, et que les eaux du premier peuvent avoir rongé et miné ces montagnes calcaires. Qui pourrait même déterminer quels changemens dans les vallons et quelles altérations dans les montagnes l'inconstance du cours de ce fleuve a pu d'ailleurs produire sur toute la surface de la contrée montagneuse et déchirée où ses eaux se réunissent? Comme il arrive souvent en Tauride que des masses de montagnes, dont les sources ont miné la base, s'écroulent, on peut admettre aussi que de pareilles masses ont obstrué le cours d'un fleuve dans une gorge étroite, et l'ont forcé d'en prendre un autre. Il paraît en effet que le vallon du ruisseau d'Ai-Thodor, qui se prolonge jusqu'au Belbck dans les environs de Fortusala, formait autrefois le lit d'un courant plus considérable, et que plusieurs vallons, évasés comme des bassins, peuvent avoir contenu des lacs jusqu'à ce que la pression des eaux se fît jour à travers ces digues naturelles. Mais cessons de parler de ces conjectures qui ne laissent pas que d'avoir quelque degré de vraisemblance. — Le château de Kara-Ilas est au reste un des plus beaux de toute la presqu'île, non seulement sous le rapport de sa situation pittoresque, mais encore sous celui de la fertilité du sol et des jar-

dins qui l'environnent. Il est composé d'un harem entouré de hautes murailles, près duquel on voit un joli parterre et une salle de bain, au bas d'une belle mosquée qui renferme des tombeaux de famille. Deux auberges, dont une est très-ancienne, sont comprises dans les dépendances du même château, sans parler d'un moulin que font tourner les eaux d'un canal, encaissé par des digues de pierres; ce canal coule sur le penchant de la montagne, et passe près de la maison. Les jardins qui descendent en terrasse, et les peupliers d'Italie qui bordent le ruisseau, concourent beaucoup à la beauté du paysage, ainsi qu'une file de jardins et de prairies dispersés le long du village, sur une surface de plus d'une verste et demie. On ne compte guère plus de quinze verstes de Tschorguna à Kara-Ilas, en passant par les gorges d'Ai-Thodor et de Mankup.

Observations sur les montagnes calcaires d'ancienne formation, situées à l'ouest de la Tauride.

Je vais maintenant communiquer au lecteur les observations que j'ai faites sur les montagnes calcaires d'ancienne formation, et commencer par celles qui entourent le port de Balaklawa, comme étant situées à l'extré-

mité occidentale de la presqu'île. On compte six verstes de Tschorguna à Balaklawà en ligne directe. La vallée qui sépare les couches compactes horizontales d'avec celles d'alluvion, se prolonge jusqu'au village grec de Kadi-Koi, dans le voisinage du port, et à deux verstes en deçà de Balaklawà. Les montagnes pelées et escarpées qui resserrent l'entrée de ce port, et qui l'entourent, ressemblent à celles qu'on remarque à l'ouest, près du village grec de Karani, dans une gorge profonde; elles sont constituées d'une roche calcaire tenant du marbre, pareille à celle de Tschorguna, qui ne présente point de couches régulières ou distinctes, mais des veines colorées par une argile rougeâtre. Cette roche calcaire, semblable, en quelques endroits, à de la brèche de marbre rouge et blanche, dont les noyaux sont blancs et le ciment rouge, est susceptible de recevoir un aussi beau poli que le marbre. Elle est quelquefois disposée par couches épaisses et tortueuses, ainsi que près de Tschorguna, où l'on aperçoit, quoique rarement, des entroques et des traces presque effacées de millepores. La roche calcaire dont on peut tirer de la chaux, infiniment supérieure à celle que fournissent les couches d'alluvion, règne jusqu'au rivage de la

mer, où elle forme deux promontoires arrondis et très-escarpés, qui s'élèvent à l'entrée du port, et celui d'Aja-Burun, ou de la pointe la plus occidentale de cette côte, dont j'ai déjà fait mention à l'article du couvent de Saint-Georges. Dans le voisinage de ce couvent, et près d'une langue de terre, les anciennes couches de roche calcaire tenant du marbre, s'abaissent tout à coup, et sont recouvertes par celles d'alluvion, de couleur blanche, alternant avec des lits épais d'oolites, et parsemées de coquilles fossiles. Sous ces couches, on trouve près du sol, le schiste brun qui s'enfonce à l'ouest, et disparaît dans la mer, non loin de la langue de terre percée par un bras de mer souterrain, à laquelle je serais presque tenté de donner le nom de cap d'Iphigénie. On voit encore en plusieurs endroits, sur-tout à l'est de ce promontoire, au-dessous des couches calcaires d'alluvion, un lit de grès, parsemé de cailloux quartzeux, semblables à des perles, disposé selon les inégalités du schiste, et, près de la pointe même, des restes de couches calcaires qui reposent immédiatement sur le schiste, et s'inclinent comme lui vers le nord-ouest.

La montagne à l'est du port, couronné par la citadelle de Balaklaw, construite, selon

toutes les apparences , par les Grecs, réparée par les Génois, et qui tombe maintenant en ruines, est constituée, vers le vallon qui la borde à l'orient, d'une brèche friable, en tremêlée de galets calcaires, de cailloux quartzeux et de gravier. Mais on n'y remarque aucun fragment de ces blocs de basalte roulés et parsemés de schorl, qu'on voit sur le rivage de la mer, et que je n'ai jamais pu trouver ici dans leur position naturelle, quoiqu'on en ait ramassé, près du port, des quartiers dont la cassure était récente. Mais, si l'on parvenait à découvrir en effet cette espèce de roche sur la partie la plus avancée du promontoire, on ne devrait la regarder que comme de la wake-basaltique, dont nous aurons occasion d'examiner plusieurs couches près du rivage, loin de la prendre pour de la lave, ou pour un indice de volcans, puisqu'il n'en existe pas la moindre trace dans toutes les montagnes de la Tauride. La croupe de la montagne s'étend, le long de la mer, depuis la citadelle et le vallon, qui la sépare, à l'est, d'une autre plus élevée; elle est composée de la même brèche grossière dont je viens de parler, ainsi que la gorge arrosée de sources, entre la citadelle et la ville grecque, nouvellement bâtie près du port; ses cou-

ches épaisses vers le nord, qui suivent la direction de l'est à l'ouest, s'adossent aux montagnes calcaires tenant du marbre, près desquelles sa masse devient terreuse et friable; mais sur la montagne élevée de l'est, entièrement constituée de cette espèce de roche, elle prend la consistance du pouding, et contient des cailloux roulés moins polis, d'un quartz blanc et ferrugineux, qui sont rarement de la grosseur du poignet, des fragmens de schiste argileux noir et rouge, tantôt compacte et tantôt friable, et de la pierre calcaire tenant du marbre. — Sur la pente pierreuse de la montagne située au couchant du port, on remarque, dans les anciennes couches calcaires compactes, des veines de spath calcaire, tantôt rhomboïdal, tantôt composé de prismes réunis; et du côté de la terre ferme, elles sont recouvertes par la couche d'alluvion de marne crétacée.

*Description de la ville et du port de
Balaklava.*

La ville de Balaklava, dont le nom dérive probablement de celui du fort grec de *Pallakium*, était jadis habitée par des Tartares. Mais l'occupation de la Crimée en ayant fait émigrer un grand nombre, on désigna cette

ville et sa banlieue jusqu'à Bijuk-Useen , qui comprend les villages Kadi-Koi , Karani , Kamara et Alssu , où l'on transplanta le reste des Tartares , pour servir de garnison au régiment albanois , aujourd'hui composé d'un seul bataillon. Balaklawa est devenue en conséquence une ville entièrement grecque , dont la 9^e planche représente une vue très-exacte , prise de la côte à l'ouest de l'entrée du port ; la 10^e offre le modèle du costume ordinaire des hommes et des femmes arnautes ou albanaises qui l'habitent. Ce régiment , qui n'est point compris au nombre des troupes de ligne , fut formé de Grecs au service de la Russie dans l'Archipel ; on leur accorda , par une faveur spéciale , des terres , une paie et des vivres , et l'on avait consacré pour cet objet la somme de soixante-douze mille roubles. Leur service , peu pénible en temps de paix , se borne à monter la garde , et faire des patrouilles destinées à maintenir la police dans l'intérieur , et la sûreté de la côte méridionale. Il y en a fort peu qui s'occupent de la culture des terres , ou de la vigne , et moins encore de la pêche , qui leur offre de grands avantages , et la plupart vivent de leurs petits trafics dans toutes les villes de la Tauride où ils ont obtenu la permission de séjourner.

La ville située près du port, s'étend au pied des montagnes, et manque de bonne eau. Le port est profond, mais comme il est abrité par de hautes montagnes, et très-resserré du côté de la mer, ses eaux sont aussi tranquilles que celles d'un lac, de manière qu'on peut y pêcher en tout temps. Les poissons de passage, tels que les maquereaux et les képhals y abondent, ainsi que le mullet rouge, un des poissons les plus délicats des étangs de cette contrée, soit qu'on le mange frais ou mariné. Lorsqu'on laisse les maquereaux pendant un an dans la saumure, ils deviennent aussi tendres et aussi savoureux que les harengs. Le port n'a guère plus d'une verste et demie de longueur, sur une largeur de deux cents toises. L'entrée, quoique très-profonde, est tellement rétrécie par les rochers, que deux vaisseaux ont de la peine à y passer à la fois. Malgré les écueils dangereux qui la bordent, ce port servait cependant de refuge à beaucoup de navires que la tempête poussait contre la côte, et qui ne pouvaient pas doubler la pointe de la Chersonèse. Mais, comme il n'était pas possible, à cause de sa petitesse, d'empêcher la contrebande, à laquelle sur-tout les avides Grecs prêtaient la main, on a pris le parti, pour obvier au danger

continuel de la peste, de l'interdire aux vaisseaux en 1796, et cette mesure a malheureusement occasionné plusieurs naufrages. Un petit ruisseau qui vient de Kamara se jette à la pointe du port, ainsi qu'un autre qui descend des montagnes de l'ouest.

La vieille forteresse située, comme toutes les places fortes des Génois et des Grecs, dans cette presque île, sur des rochers inaccessibles, à l'est, près de l'embouchure du port, est défendue par de hautes murailles flanquées de tours. La planche en donnera une idée plus exacte que la meilleure description. — Un joli petit ornithogale,¹ que je n'avais encore vu nulle part, croît sur la croupe de la montagne où cette forteresse est assise.

*Des rives méridionales de la Crimée jusqu'à
Kamara.*

Je dirigeai ensuite la route que j'avais prise le long du rivage méridional de la Crimée, sur Kamara, parce qu'il eût été trop pénible de prendre celle qui, traversant les montagnes voisines de la mer, passe entre Bala-kawa et le village de Foros, le moins éloigné de la côte. On voyait fleurir dans les jar-

¹ *Ornithogalum.*

dins , à l'époque de mes courses à cheval (le 4 avril) les pêcheurs, les amandiers, les abricotiers et les pruniers; dans les bois, l'aubépine, l'épine-vinette et le camara.¹ Au nombre des plantés, on remarquait l'adonis printannier,² et l'adonis de l'Appenin,³ la fumeterre,⁴ l'alisson des montagnes,⁵ l'ornithogale velu,⁶ l'asphodèle jaune,⁷ l'astragale testiculé,⁸ la clypeole monosperme,⁹ le géranium à feuilles de cigüe,¹⁰ le pissenlit,¹¹ et quelques euphorbes.¹²

De Tschorguna à Kamara (4 verstes), on traverse à cheval des hauteurs calcaires. La montagne, couverte de broussailles, sur laquelle est situé Kamara, qui renferme une église grecque, est constituée de roche calcaire alternant avec le grès. Au-delà de cette montagne, on parvient, en longeant la vallée d'Alssu, dans une gorge qui se dirige vers la côte, et d'où l'on jouit de la vue de la mer. C'est dans ce lieu qu'on dressa une tente pour l'impératrice, lorsqu'elle vint à la vallée de Baidari; cette

¹ *Lantana*. — ² *Adonis vernalis*. — ³ *Adonis apennina*. —
⁴ *Fumaria*. — ⁵ *Alyssum montanum*. — ⁶ *Ornithogalum pilosum*. — ⁷ *Asphodelus luteus*. — ⁸ *Astragalus testiculatus*. — ⁹ *Clypeola jonthlaspi*. — ¹⁰ *Geranium cicutarium*. — ¹¹ *Taraxacum*. — ¹² *Euphorbia*.

gorge sépare les montagnes de Balaklawâ, constituées de brèche, des suivantes, ou l'ancienne roche calcaire, sert de base aux couches de la même brèche. Les rochers qui s'étendent depuis Balaklawâ jusqu'à ce vallon, et de là jusqu'au village de Laspi, rendent la côte escarpée, presque inaccessible. On remarque ici des primevères de toutes les couleurs, mais plus rarement de rouges; et lors de mon entrée dans la vallée de Baidari je vis en fleurs un joli orobe¹ sur les bords de la route, que l'on a taillée avec beaucoup de peine dans le roc, et qui commence à se dégrader; ainsi que l'alysson à larges siliques,² l'alysson des montagnes,³ l'euphorbe sauvage⁴ et l'iris naine;⁵ mais l'asphodèle jaune⁶ ne fleurissait point encore. Cette montagne est séparée par une gorge profonde qui se dirige vers la mer, de l'Ajudagh (montagne sacrée). La dénomination de ce promontoire, qui s'élève à pic, paraît dériver d'un monastère grec dont on prétend qu'il existe encore des vestiges. La matinée était pluvieuse, et la cime du cap encore cachée

¹ *Orob.* — ² *Alyssum clypeatum.* — ³ *Alyssum montanum.* — ⁴ *Euphorbia silvestris.* — ⁵ *Iris pumila.* — ⁶ *Asphodelus luteus.*

dans les nues ; à cette occasion j'observerai que les montagnes calcaires sont celles qui attirent le plus fortement les nuages et le brouillard. La violence des vents doit rendre les tempêtes très-fréquentes aux environs de l'Ajudagh.

Vallon de Warnutka et de Kutschuk-Miskomia.

Lorsqu'on a gravi la montagne, on découvre en face le riant et pittoresque vallon de Warnutka et de Kutschuk-Miskomia, qui fait en quelque sorte le commencement de la vallée, plus étendue, de Baidari, dont il n'est séparé que par une croupe étroite de rochers ; cette longue muraille se dirige au nord-est jusqu'à la côte. Nos mauvais chevaux atteignirent avec beaucoup de peine le sommet du roc, par un sentier difficile, et de là j'arrivai le soir, après avoir traversé des bois, au village de Baidari, qui a donné son nom à toute la vallée.

Vallée de Baidari.

Cette vallée, si préconisée par tous les voyageurs, dont mylady Craven a fait un pompeux éloge à cause de sa charmante situation, et que la couronne a concédée par la suite au prince Potemkin, offre beaucoup

d'intérêt pour celui qui n'a point parcouru la Sibérie. J'avoue qu'elle ne fit pas le même effet sur moi, parce que j'avais déjà vu des paysages plus rares, et des perspectives plus imposantes. Le Caucase même renferme dans son sein mille vallées plus pittoresques et plus belles. On peut se la représenter comme une gorge profonde de seize verstes de longueur, sur huit à dix de largeur, dans la direction du sud-ouest au nord-est, bornée au midi par les rochers boisés qui courent le long de la mer, au levant, par la pente escarpée de la Jaila d'Ussundschi, qui se termine à la haute montagne de Tolaka; au nord, par une croupe et des pans de rochers à pic, qui la séparent du vallon où le ruisseau d'Usenbasch prend naissance, et par les montagnes de Kokulos et d'Aï-Thodor, couvertes de forêts; à l'ouest enfin par la croupe de rochers de Warnutka. Le fond montueux de cette grande vallée est assez garni de bois; les ruisseaux qui prennent leur source dans les ravins contigus se réunissent au Kasikly-Useen, dont nous avons parlé, qui coule au nord-ouest, et traverse la partie moins élevée des montagnes pour se rendre par un étroit vallon à Tschorguna. Cette vallée renferme, indépendamment des villages de War-

nutka et de Kutschuk-Miskomia, qui n'y sont point enclavés, ceux de Kaitu, Baidar, Safitik, Kalende, Bijuk-Miskomia, Teilü, Urkusta, Baga, Usündschi, Savatka et Skelæ, peuplés de sept cents familles de turbulens Tartares. Les riches forêts de cette gorge, entremêlées de clairières bien cultivées, sont remplies d'arbres non résineux de toute espèce, parmi lesquels on trouve encore de beaux chênes, quoiqu'à l'époque de la dernière guerre avec les Turcs, on en ait fait des coupes considérables pour la construction de la flotte de la mer Noire. Le noyer y prospère aussi bien qu'à Schulü, et dans tous les vallons méridionaux des montagnes, où l'on en voit de très-vieux, dont le tronc est d'une grande épaisseur. On cite entre autres un noyer d'une grandeur prodigieuse, près du village d'Urkusta, qui rapporte de quatre-vingt à cent mille noix, et j'en possède moi-même un très-gros dans mon jardin de Schulü. On peut mettre au nombre de ces arbres extraordinaires, des chênes, aussi monstrueux. Celui qui croît dans les jardins de l'amiral Ribas, sur les bords du Belbek, près du village de Bijuk-Sjüreen,¹ est sans contredit le plus grand arbre de toute la Crimée.

¹ Le tronc de ce chêne, endommagé près de la racine,

*Montagnes de Tschuka et de Sinor, près
des villages de Laspi et de Pschatka.*

Je quittai la vallée de Baidari, le 5 avril, pour me rendre sur les bords de la mer, en traversant la crête élevée de la montagne. Nous gravîmes à cheval sapente couverte de bois clair-semés au sud, en passant sur une croupe qui réunit la montagne de Tehucka à celle de Sinor. On n'y remarque qu'une roche calcaire tenant du marbre, en couches interrompues, et peu distinctes. Quoique la matinée fût très-belle et le ciel serein, il tomba cependant de la neige lorsque nous eûmes atteint le sommet, d'où la vue plonge sur toute la vallée du côté du nord, et de l'autre, sur la pleine mer, dont les vagues viennent se briser contre un rocher à pic, de plus de cent toises d'élévation, qui borde la côte avec la montagne voisine du village de Laspi,¹ et pré-

à vingt-cinq pieds trois pouces, mesure anglaise, de circonférence, et trente pieds, à hauteur d'homme, au-dessus du sol, dans la partie saine. La hauteur du tronc, jusqu'à la première branche, est de onze pieds huit pouces, et son ombre, à midi, couvre une surface de cent pas de circonférence.

¹ *Laspi* est une dénomination des Grecs modernes, qui signifie *boue* ou *marais*. La plupart des villages tartares

sente un aspect effrayant. Un sentier tortueux et difficile conduit au pied de cette pente escarpée où l'on trouve un chemin qui se dirige, par une gorge garnie de bois, vers le village de Foros. Les chevaux de Baidari, comme tous ceux des montagnes, ont le pied si sûr, et sont tellement accoutumés à gravir ces sentiers escarpés, qu'on peut s'en rapporter à leur adresse, et leur abandonner la bride. Ceux même qui portent les bagages, et qui n'ont point de conducteurs, ne manquent jamais de prendre les détours brusques et dangereux que décrit le sentier d'un rocher à l'autre, et l'on aurait beaucoup de peine à leur faire changer d'allure.

Je remarquai, par intervalles, à mi-côte de la montagne du schiste sablonneux, et plus bas des couches ocreuses. Dans les endroits dégarnis vers le village de Pschatka où nous conduisit le sentier, les chèvres n'avaient respecté, de tous les végétaux, que la grande euphorbe myrsinite,¹ qui fleurit au mois de mars, porte plus de vingt tiges, et pousse entre les fentes des rochers.

de la côte méridionale, jadis habités par des Grecs, conservent encore les anciens noms qu'ils leur avoient donnés.

¹ *Euphorbia myrsinites*.

On découvre près du village tartare de Psehatka ou Mschatka des couches de grès tacheté de porphyroïde, espèce de wakke ; et dans le bas, du côté de la mer, de beaux vergers arrosés par une source qui sort du village ; les prairies étaient émaillées de belles primevères, et de la grande renoncule ; ¹ un eresson ² inodore, et parfaitement semblable à l'alliaire, ³ commençait à fleurir. On trouve ici plusieurs oliviers plantés autrefois par les Grecs, et qui sont d'une belle venue.

Le sentier, souvent dangereux, tourne à l'est, le long de la pente hérissée des montagnes, à quelque distance d'un pan de rocs élevés, constitués de pierres calcaires grises, qui règne sur une ligne non interrompue de hauteurs inégales. Bientôt après on atteint une crête de rocs qui s'avance dans la mer, et dont les lits sont composés de schiste argileux brun. En quelques endroits les couches de schiste sablonneux s'étendent du nord-ouest au sud-est, et s'enfoncent au nord-est sous un angle de plus de quarante-cinq degrés. Mais en-deçà de Pschatka elles paraissent souvent s'incliner du nord à l'est.

¹ *Ranunculus*. — ² *Sisymbrium*. — ³ *Alliaria*.

Village de Muchalatka.

Le village tartare le plus voisin du bord de la mer est celui de Muchalatka, éloigné de quinze verstes de Laspi et de Foros. Parmi les pierres dont les cabanes tartares sont construites, j'en remarquai quelques-unes d'un quartz, entremêlé de feld - spath romboïdal étincelant, mais sans pouvoir apprendre de quelles carrières on les tirait, et je n'en ai jamais vu de semblables dans les montagnes de la Crimée.

Mines de fer d'Alasma.

Au-delà de Muchalatka perce une couche de schiste sablonneux gris, et plus loin un grès épais et feuilleté, qui court de l'est à l'ouest, comme presque tous les lits calcaires et schisteux. On trouve, près d'un endroit que les Tartares appellent Alasma, ¹ un lit perpendiculaire d'argile noirâtre et friable, qui contient des filons de minéral de fer et du schiste coloré d'oere martiale. Il paraît que cette montagne a jadis éprouvé quelques dégradations du côté de la mer; le sentier pratiqué

¹ Ce mot dérive probablement du grec *Chalasma* destruction.

sur la pente escarpée de cette couche argileuse est si dangereux autour des ravins, surtout par un temps de neige ou de pluie, que les chevaux peuvent à peine s'y tenir; et la nature de cette couche fait craindre qu'il n'y survienne encore de nouveaux éboulemens. Ces lits d'argile, auxquels succèdent des couches de roche calcaire alternant avec du schiste, tantôt argileux entremêlé de veines de fer, tantôt sablonneux, friable ou sonore, ont au moins une largeur de plus de trois cents toises; dans quelques endroits ils sont épais de plusieurs toises, et traversés par du schiste sablonneux, mince et feuilleté d'un pouce à une arschine d'épaisseur.

Ruisseau de Dasta-Su.

Bientôt après on passe le joli ruisseau de Dasta-Su, qui coule vers la mer par une gorge profonde où l'on découvre de nouveau la roche calcaire. La haute montagne contre laquelle est appuyé le pan de roc, se nomme Mortscheka; à son extrémité occidentale, on apperçoit un sentier très-effrayant, par lequel on descend au village de Skelæ, situé dans la vallée de Baidari, que les Tartares appellent Merduen (l'escalier), et les Russes Lessinka; l'œil peut en suivre la trace sur la pente es-

carpée du roc. Les terrasses de cette montagne, semblables à des marches, paraissent avoir été réparés dans quelques endroits par la main des hommes; elles sont presque inaccessibles pour les chevaux en remontant, et très-dangereuses à la descente.

Depuis le ruisseau de Dasta-Su jusqu'au village de Kutschuk-Koi,¹ je rencontraï encore plusieurs autres gorges constituées d'argile tendre, et colorées d'ocre martiale, dont les sentiers humides étaient très-glissans. J'y fus surpris par la grêle, et glacé par un vent froid qui descendait de la montagne.

Village de Kutschuk-Koi.

Kutschuk-Koi est un endroit remarquable par l'éboulement de terre qui l'engloutit au mois de février 1786, et dont j'ai fait mention dans mon ouvrage intitulé : *Neue Nordische Beyträge*, tome I, page 258. Ce terrible désastre offre une nouvelle preuve de la dégradation des montagnes qui constituent la côte méridionale de la Tauride, et fait présumer que ce n'est point le dernier de ce genre auquel on doit s'attendre dans cette presqu'île.

¹ *Kutschuk-Koi*, littéralement petit village.

Le village était situé sur la pente escarpée de la montagne, à quatre cents toises au-dessous d'un pan de roc élevé qui bordait la côte, et presque à la même distance de la mer au débouché d'une gorge aboutissant à une autre beaucoup plus bas du côté de l'est, où quatre sources principales formaient un ruisseau qui coulait par-dessus la rive escarpée dans la mer. Le sol, compris entre ces fondrières était composé tantôt d'une argile feuilletée, tantôt d'un schiste argileux bitumineux et sablonneux noirâtre, fendus par gros quartiers, à travers lequel perçaient quelques crêtes de roche calcaire. Selon le rapport des plus anciens habitans du village, une forte secousse de tremblement de terre que l'on ressentit il y a 50 ans, avait occasionné plusieurs dégradations dans les montagnes voisines de la côte, et je dois observer comme un fait remarquable, que précisément à la même époque où le dernier écroulement s'est effectué dans la Tauride, les nouvelles qu'on reçut de la Silésie et de la Hongrie, parlaient de violentes commotions de tremblemens de terre qui s'étaient manifestés dans ces deux contrées.

Cette catastrophe arriva le 10 février 1786. La surface de la terre, autour des gorges dont

j'ai parlé, se fendit au point que, le même jour, le ruisseau qui faisait tourner deux petits moulins tartares s'engloutit dans ces crevasses. Les deux jours suivans, après que la terre se fut entr'ouverte de plus en plus, et que la crainte du danger eut chassé de leurs habitations les Tartares, avec leurs bestiaux et leurs effets, tout le terrain compris entre les gorges, depuis le pan de roc élevé jusqu'à la mer, sur une longueur de près de neuf cents toises ou de deux verstes, et une largeur de de trois cent cinquante à cinq cents toises, s'écroula vers minuit avec un bruit épouvantable. Cet éboulement, qui dura jusqu'au 28 février, creusa un abyme, profond de dix à vingt toises, au bord duquel sont restées une grande et deux petites crêtes parallèles de la roche compacte. A mesure qu'une partie de la pente escarpée se détachait du roc, toute la masse pesait dans la même proportion sur la base, et dès-lors le rivage avança de cinquante à quatre-vingts toises dans la mer. La nuit du 28, on ressentit deux secousses moins violentes, et les ruisseaux qui s'étaient perdus à la surface du sol reparurent, mais ils prirent un autre cours, après avoir formé plusieurs mares dans les gorges et sur le nouveau rivage. L'effroi des Tartares ne leur avait pas

permis de remarquer si la chute de cette partie de la montagne était accompagnée d'un tremblement de terre. Les couches de pierre de la masse écroulée, ainsi que les arbres des jardins qui s'y trouvaient, furent dispersés dans le plus grand désordre; aussi voit-on encore çà et là des arbres se faire jour entre ces ruines. Indépendamment des deux moulins, dont nous avons parlé, huit maisons avec cours et jardins, et les champs ou jardins de treize autres Tartares, ont été bouleversés dans ce désastre. Les ruisseaux, divisés en plusieurs bras, coulent dans deux gorges nouvellement formées, et dépouillées de verdure. On a labouré de nouveau les endroits où la terre végétale était restée sur la surface. Par-tout on voit percer la roche calcaire sur le bord de ces gorges, et la crête que l'on remarque au centre est constituée d'une des plus fortes couches de cette roche qui n'a point fléchi, mais qui paraît cependant très-dégradée. La terre éboulée laisse appercevoir un schiste noir et sablonneux, dont les grandes dalles sont entremêlées de couches plus minces d'un autre schiste friable, où l'argile était probablement intercalée; au reste, il est à présumer que depuis long-temps les sources qui jaillissaient au-dessous du pan de roc avaient déjà miné les couches

d'argile, et que l'enfoncement subit du ruisseau, qui coulait à la surface, les a ramollies sous la pente escarpée, de manière que toute la masse de la bande supérieure a dû glisser vers la mer du haut de la montagne.

A l'époque où cet événement eut lieu à Kutschuk-Koi, un promontoire qui s'avancait dans la mer, entre Kutschuk-Osen et Kuru-Osen, fut aussi détruit; j'en parlerai plus bas, et je prouverai, par des observations faites en plusieurs endroits des montagnes méridionales de la Crimée, que l'on ne doit attribuer qu'aux sources du pays, la plus grande partie des dégradations qu'elles ont éprouvées, et non pas comme on pourrait le croire, à l'action de quelques volcans.

— Dans le premier âge du monde, lorsque toutes les montagnes étaient plus hautes et plus escarpées, et que la mer, qui couvrait la plaine, venait baigner leur base, elle doit avoir occasionné par des inondations, autant que par la rapidité des eaux qui se précipitaient en cascades de toutes ces hauteurs, des dégradations presque inombrables, et des éboulemens de montagnes entières, avant que la surface de la terre se fût aplanie.

Le reste des habitations du village de Kutschuk-Koi est aujourd'hui situé près du

bord occidental de la partie du sol écroulé, sur lequel passe un chemin très-difficile. — Le village le plus voisin d'ici, vers la côte, est celui de Kikeneis, à cinq verstes de distance. Le buisson ardent que les Tartares appellent Schaidan-Teken (épine du diable), est très-commun à partir de Kutschuk-Koi, le long des montagnes, et ses branches rampantes y couvrent de très-grandes places. Le térébinthe, la vigne et toutes sortes d'arbres fruitiers sauvages, le frêne à pétales, ¹ le micoucoulier, ² le plaqueminier, faux lotus, ³ et le genévrier de lycie, ⁴ croissaient en abondance au milieu des bois. Parmi les fleurs printanières, on distinguait celles de quelques beaux orobes, ⁵ qui commencent à s'épanouir au mois d'avril. Le pan de roc forme sans interruption le bord supérieur des montagnes, et fait tantôt le quart, tantôt le cinquième de leur élévation. Les montagnes s'abaissent brusquement vers la mer, soit par des terrasses de rochers, soit par des pentes, les unes couvertes de débris de rocs, et les autres de verdures; ici le rivage est étroit; là, il offre des bancs de sable qui s'avancent dans la mer;

¹ *Fraxinus ornus*. — ² *Celtis*. — ³ *Diospyros lotus*.
— ⁴ *Juniperus Lycia*. — ⁵ *Orobus*.

ailleurs, la côte est escarpée. D'énormes blocs de rochers se détachent de temps en temps du haut des montagnes, sur-tout de celles dont les eaux minent les couches compactes, ou dont la roche est fendue par les pluies et la gelée.

*Villages et montagnes de Kikeneis, Limena
et Simæus.*

Autour de Kikeneis, on n'apperçoit que du schiste sablonneux gris, de diverse épaisseur, et des lits épais de roche calcaire, d'un blanc grisâtre. Au-delà de ce village, coule dans une gorge un ruisseau que les Tartares appellent Chorisé-Useen. Ici le pan de roc qui couronne les montagnes, sur une étendue de vingt-deux verstes, s'abaisse, et deux rochers séparés, dont l'un est caverneux, forment sa jonction avec celui qui se prolonge à l'est. Un passage assez commode, appelé Eski-Bogas (la vieille ouverture), traverse en ce lieu les montagnes qui bordent la côte. Le schiste sablonneux paraît, ici, comme plus loin, recouvert dans toutes ses fêlures de quartz cristallisé. Le Bujuk-Useen, ruisseau considérable, tombe en petites cascades dans une autre gorge, où perce de nouveau l'argile schisteuse, et dont

les couches courant d'un côté vers le sud-ouest , sont parallèlement interceptées par des feuillets de schiste sablonneux. Le pan de roc s'éloigne du rivage à partir d'Eski-Bogas, et l'on apperçoit au-delà d'une autre gorge, appelée par les Tartares Bijuk - Churis , des champs fertiles , couverts de lin et de froment, qui pourraient aussi convenir à la culture de la vigne ou de l'olivier.

Le chemin qui mène au village de Limena, situé sur la pente plus élevée de la montagne, est si pierreux , que l'on choisit de préférence le sentier pratiqué le long du bord de la mer. Le rivage est ici parsemé de toutes sortes de galets , entremêlés de spath et de quartz , parmi lesquels j'en ai remarqué qui ressemblent à une lave dont les pores se sont remplis. Le genre de roche de cette côte est un grès mêlé de quartz , qui sert de base au calcaire compacte. Un promontoire escarpé s'avance dans la mer; il est constitué de roche calcaire, fétide par le frottement, et se termine vers la côte par un rocher inaccessible, dont la partie supérieure, inclinée à l'est, offre un plateau fortifié par un mur transversal : je vis, de loin, sur une place inaccessible de ce rocher, le premier arbousier andra-

chné, ¹ étaler son beau feuillage avec ses branches et son tronc d'un rouge sanguin. Derrière ce promontoire et près de la mer, se trouve un autre rocher escarpé, de la même nature, au bas duquel on voit un écueil singulier. Une pointe de roc, en forme de flèche, s'élève entre ces deux caps. Sur le plateau de la montagne on a construit, du seul côté qui soit accessible, un mur épais de deux archines, dont la façade est en pierre, et l'intérieur rempli de chaux et de décombres. Les Tartares appellent cette fortification Tshiwa, et la précédente, qu'on voit sur le grand rocher, Issar. Il n'y a qu'un sentier étroit et dangereux qui conduise à cet écueil fortifié le long de la baie que forme le rocher à l'orient; une autre baie, dont les rives sont escarpées, se trouve comprise entre le même rocher et le promontoire à l'ouest. Le chemin qui passe sur les rocs pelés est dangereux. Une hélice tortillée, assez rare en Tauride, paraît ici très-commune. Je n'ai vu que dans cette contrée, jusqu'à Simæus, le liseron scamonnée, ³ qui pousse, entre les rochers, des racines de la grosseur du bras; cette plante abonde

¹ *Arbutus andrachne*. — ² *Helix*. — ³ *Convolvulus scamonea*.

dans l'Anatolie, où elle porte le nom de *mamutia*.

A ces rochers succède un plateau sur lequel on apperçoit les fondations d'un ancien édifice, construit de pierres brutes, et divisé en plusieurs compartimens. Je vis, dans une gorge voisine, un fragment de colonne de marbre blanc, d'un pied de diamètre, que la superstition des Tartares leur a fait mutiler, pour en employer les morceaux à des usages domestiques. Ensuite on passe auprès d'une excellente source à laquelle les Tartares donnent le nom d'Agi-Panta (tous les saints), dérivé du grec. Non loin de cette source, à treize verstes de Kikencis, est situé le village de Simæus, dans une charmante vallée, couverte de vieux oliviers, de grenadiers et de beaux vergers. L'aspect effrayant des pans de rocs, et de la mer, rendent la vue de cette belle vallée beaucoup plus pittoresque que ne peut la représenter la planche 11^e.

Les Tartares montagnards de Kikeneis, Limena et Simæus sont, de tous les habitans de la Crimée, ceux dont la physionomie paraît la plus étrange et la plus extraordinaire. Des visages très-allongés, un nez à corbin d'une

grandeur prodigieuse avec une tête pointue, fort aplatie vers les tempes, donnent l'air de vraies caricatures à la plupart d'entre eux, et les moins laids ressemblent à des satyres. Le professeur Hacquet, auquel je communiquai ces observations pendant son séjour en Crimée, fixa par la suite, dans une de ses lettres, mon attention sur un passage de Scaliger, qui pourrait bien se rapporter à la conformation singulière de la tête des habitans de cette côte : ¹ « Les Génois, dit-il, avaient autrefois adopté la coutume des Maures, leurs ancêtres, qui consiste à aplatir la tête des enfans nouveau-nés, près des tempes, et quoique cet usage n'existe plus, ils ressemblent, de corps et d'esprit, dès leur naissance, à de véritables Thersites. Je laisse à décider si les habitans de ces villages descendent des anciens Génois transplantés en Tauride, ou de quelque autre peuplade, qui s'est retirée dans

¹ SCALIGER, in *Commentar. sup. THEOPHRAST. De causis plantarum*, lib. V, p. 287 : « *Genuenses, cum a Mauris progenitoribus accepissent olim morem, ut infantibus recens natis tempora comprimerentur, nunc absque ullo compressu thersiteo et capite et animo nascuntur.* »

les montagnes les plus sauvages de la côte méridionale, et dont l'étrange physionomie s'est conservée. (Voyez planche 12^e, fig. 2^e.) Une chose encore digne de remarque parmi ces montagnards, et peu commune en Crimée, c'est qu'ils ont généralement les cheveux et la barbe d'un brun clair, ou même blonds.

Au reste, il est certain que tous les habitans des villages de la côte méridionale, qui passent aujourd'hui pour Tartares, sont les descendans d'autres nations anciennement repoussées ou débarquées dans cette presqu'île, et non pas de la véritable race tartare, ni sur-tout de celle des Mongolés; c'est pourquoi les Tartares proprement dits de la Tauride les regardent comme des étrangers, et leur donnent par mépris le nom de *Tat*.

La vallée de Simæus se termine à l'orient par un cap nommé Crotis-Burun, d'où l'on jouit d'une vue ravissante de cette belle vallée. La source du village est ferrugineuse, et les masses de rocs écroulés qui l'entourent sont constituées de pierre calcaire puante. Deux carcos¹ touffus (plaqueminier, faux lotus) croissoient, sur le cimetière, entre ces masses.

Derrière le promontoire de Crotis-Burun,

¹ *Diospyros lotus*,

s'élèvent les montagnes qui bordent la chaude vallée d'Alupka, dont les pans de rocs escarpés et non interrompus représentaient probablement (comme partie la plus méridionale de cette ligne) le kriu-métopon (tête de bélier) des anciens navigateurs grecs. Les Tartares appellent Skutan-Kajassi, la partie occidentale, et très-élevée de cette chaîne ; celle du centre, Sahan-Kajassi, (montagne de l'autour) et la plus haute à l'orient, Poeter-Kaja (rocher de Saint-Pierre) en grec, Aji-Petra. Entre la seconde montagne et le pan de roc de Kysil-Kaja, qui règne jusqu'au Poeter-Kaja, on voit une gorge peu considérable, dans la partie la plus élevée, nommée Topek-Bogassi (passage du chien), par laquelle un chemin praticable pour les chevaux conduit sur les Jaila d'Ussundsehi et de Skelæ. Un autre sentier, plus difficile encore, passe près de la montagne de Saint-Pierre, et se dirige entre des roches escarpées vers Usenbasch et Stilæ.

Dès qu'on a franchi le sommet du Crotis-Burun, la vue peut embrasser toute la vallée d'Alupka, dont l'atmosphère plus chaude se faisait sentir, même à l'entrée du printemps et lorsque la montagne de Saint-Pierre était encore couverte d'une neige nouvelle ; mais

on prétend que les vents du nord, qui descendent en hiver des montagnes, y causent un froid très-sensible.

Le vallon dans lequel on descend est arrosé de plusieurs sources ; la première porte le nom grec de Krotiria. On traverse ensuite la gorge plus évasée de Kara-Tepe, constituée de schiste noir, dont la partie supérieure s'appelle Stawas, et d'où jaillit une forte source ; puis, dans le vallon même, le petit ruisseau de Mæka-Su, ainsi qu'un autre plus considérable qui tombe en cascade des montagnes escarpées, et porte le nom semi-grec de Stauris-Useen (ruisseau de la Croix). Ce dernier se jette dans la mer auprès du village d'Alupka.

Village d'Alupka.

Ce village, avec toutes ses maisons, jardins, et terres labourables, est situé sur d'immenses débris, qui proviennent de l'écroulement d'un pan de roc du côté de la mer, et qui s'étendent, sur une largeur de trois cents toises, à près de deux verstes dans l'intérieur du pays, jusqu'à la terrasse élevée des montagnes. Au milieu de ces ruines, on distingue une pierre grise, tachetée de blanc, et parfois verdâtre,

comme de la serpentine, dont les masses énormes, la plupart oblongues, trapézoïdes, à plusieurs faces, de l'épaisseur de huit à dix toises, et même au-delà, gissent sans ordre, ou comme entassées les unes sur les autres par la main des géans. L'amas le plus considérable de ces blocs est au centre de la vallée, près de la mer, où l'on voit pousser d'épaisses touffes de laurier, entre les rocs, constitués, soit de la pierre dont nous avons parlé ci-dessus, soit de cette roche calcaire grise, un peu bitumineuse. Les débris de cette dernière, qui compose en grande partie la haute montagne voisine, bordent la masse de rochers à l'est et à l'ouest. Ces deux espèces de pierre sont disséminées depuis le pied de la montagne jusqu'à la mer, d'où sortent quelques blocs isolés, comme des écueils. On trouve encore ici des masses écroulées de roche calcaire, tenant du marbre, peu compactes et poreuses, remplies de concrétions calcaires, tachetées de rouge et parsemées de veines de spath. En considérant les deux gorges, à l'est et à l'ouest de ces amas de roches, on voit qu'elles sont constituées de la même argile schisteuse, entremêlée de schiste plus dur et de filons de minéral de fer, que j'observai pour la première

fois, près de Chalasma, et qui paraît avoir occasionné la catastrophe de Kutschuk-Koi. Depuis la côte jusqu'au rivage, il en existe des couches régulières, qui courent au nord-est, s'inclinent un peu vers le nord-ouest, du côté de la mer, et sont couvertes d'une efflorescence saline, auprès d'une petite source. A l'occident, les sources ci-dessus mentionnées et le ruisseau de Stauris ont creusé la large vallée de Kara-Tepe, et les lits de cette couche horizontale, précipités jusqu'au rivage, près d'Alupka, paraissent avoir été, pour ainsi dire, poussés dans la mer. A l'orient, ce même schiste entoure un fond large et creux, orné de jardins et d'oliviers, que traverse le ruisseau de Karakunga, qui sort du pied des hautes montagnes, sous les ruines de ce roc, et tombe en cascades dans la mer. Derrière ce vallon, à l'est, succède une lisière élevée de semblables débris de roches, qui continue jusqu'au rivage, et le long duquel le ruisseau d'Has-tagaja se précipite du pied de la montagne de Saint-Pierre, en fortes cascades. — La mer, d'une part, et, de l'autre, les ruisseaux ou sources nombreuses dont nous avons déjà parlé, qui se rassemblent ici, ont insensiblement ramolli les deux couches épaisses de schiste argileux, entre lesquelles se trouvaient

les lits inclinés de pierre calcaire et de wakke, tenant de la serpentine, et les ont fait glisser le long de la pente escarpée, jusqu'au rivage; de manière que les pans de rocs, n'ayant plus de base, ont dû nécessairement s'écrouler. Quiconque observera sans prévention les environs d'Alupka, pour les comparer avec ceux de Chalasma et de Kutschuk-Koi, auxquels ils ressemblent en petit, se rangera de mon avis.

La wakke tenant de la serpentine et mêlée de schorl du vallon d'Alupka, dont j'ai parlé plus haut, et que je n'avais encore aperçue nulle part dans la Crimée, mérite une mention particulière. Les grandes masses de cette roche, qui forment souvent les simples murailles des habitations auxquelles elles servent d'appui, ou celles des enclos, sont différemment constituées; quelques-unes paraissent entièrement composées d'une serpentine grossière, d'un jaune gris ou verdâtre pointillé de blanc; d'autres contiennent un mélange assez considérable de chaux, dont les parties sont peu visibles; d'autres, enfin, sont entremêlées de parcelles de hornblende, ou totalement constituées de cette hornblende agglomérée d'une couleur blanchâtre, et comme cariées; leur couleur, qui diffère selon le

mélange, est ordinairement d'un gris clair ou foncé: l'acide nitrique n'y produit çà et là qu'une légère effervescence; lorsqu'on expose cette wakke à une forte chaleur, elle ne perd presque rien de sa dureté, mais, éteinte dans l'eau, elle se combine au même acide, avec une forte effervescence. Les plus gros blocs sont, dans le bas du vallon, mélangés de petits fragmens, et couverts de la terre végétale qui forme le sol des jardins. Plus on gravit la montagne, en suivant le sentier qui conduit à Usenbasch, Stilæ et Mangusch, plus les rochers paroissent amoncelés, et leurs interstices ne renferment ni terre, ni végétaux. On voit, sur une éminence assez garnie d'humus, qui domine ce fond couvert de lauriers, environ soixante-six vieux oliviers, les uns épars, les autres alignés, et l'éphédra à un seul épi,¹ d'une grandeur assez considérable. Plus haut, on découvre une roche calcaire compacte, d'un blanc grisâtre, qui continue jusqu'aux pans de rocs élevés, et présente un semblable état de dégradation. Après avoir dépassé une gorge, où l'on remarque du schiste brun ferrugineux et de l'argile, avec des rognons de minéral de fer,

¹ *Ephedra monostachya*.

on apperçoit trois énormes blocs, déchirés, de roche calcaire, hauts de trente toises, dans les crevasses desquels plusieurs pins maritimes ont pris racine. Au pied de ces roches sort, d'un grand amas de ruines, le rapide ruisseau de Kara-Kunga, qui coule dans la mer par cette gorge. On traverse ensuite une montagne (Malaija) de terrasse, couverte de beaux pins maritimes, dont les branches s'étendent en parasols, et de nombreux taillis de jeunes chênes laineux.¹ De ce plateau pierreux, on descend au pied des ruines du haut pan de roc, d'où sort un autre ruisseau considérable (Hastagaja), qui tombe en cascade et se précipite dans la mer par un large vallon. Le sommet de cette terrasse, ainsi que la haute montagne de Saint-Pierre, ne sont constitués qu'à d'une roche calcaire puante, grise et compacte, où l'on n'apperçoit point de couches distinctes, et qui n'offrent par-tout que l'image de la destruction le long des gorges argileuses.

La plupart des pins nombreux qui croissent sur cette montagne, ont leur cime tortueuse, tandis que ceux des vallées sont droits et d'une belle venue. Les Tartares prennent à tâche de

¹ *Quercus cerris.*

détruire cet arbre utile, en le dépouillant de sa résine, soit par des incisions, soit par le moyen du feu, etc. — La résine de ces pins répand un parfum aussi agréable que celle qui provient des pins de montagnes, et que les Russes tirent de la Moldavie. L'arbutier ¹ croît, çà et là, dans la partie du sud de la montagne de Saint-Pierre. Le vallon est un des plus chauds de tous ceux de la côte méridionale de la Tauride, parce qu'étant ouvert au sud et garanti des vents froids, la chaleur du soleil s'y concentre pendant toute la journée. J'en ai fait l'épreuve moi-même dans un autre voyage que j'entrepris, au cœur de l'été. Les pierres de ce vallon, et sur-tout celles des gorges de schiste noir, étaient si brûlantes, qu'il me fut impossible de les tenir dans la main pendant trois secondes, et que je ressentis vivement la chaleur du sol à travers la semelle de mes souliers. Il serait bien difficile de faire produire du grain à quelques champs, épars sur les terrasses et la pente pierreuse de la montagne, si des sources nombreuses n'offroient pas un moyen d'arrosement dont les Tartares ont su profiter.

¹ *Arbutus andrachne*.

Toutes les productions de l'orient qui demandent une température chaude , prospéreraient à coup sûr dans cette vallée ; aussi voit-on à chaque pas le figuier, le grenadier, l'olivier , croître sans culture entre les rochers, indépendamment de ceux que l'on a plantés dans les jardins; et nulle part je n'ai trouvé le laurier , les arbres fruitiers sauvages de toute espèce, la vigne, le plaqueminiér, ¹ le pistachier, ² le micoucoulier, ³ plus communs qu'ici. Quelques cyprès, laurier cerise, ⁴ l'acacie en arbre, ⁵ le buis et d'autres plantes qu'on a fait venir de Constantinople, et transplantés dans cette gorge , y réussissent à merveille. On ne prend d'autre précaution pour garantir de la rigueur du froid la petite orangerie que l'on entretient en ce lieu , que de l'enfermer l'hiver dans une cabane tartare. Je n'ai vu dans aucun endroit de la Tauride autant de vieux noyers que dans celui-ci; le tronc de plusieurs a trois et même quatre toises de circonférence. Les ceps de vignes sauvages et les oliviers y sont d'une grosseur prodigieuse, et l'on y trouve réunies toutes les plantes sauvages que produisent les contrées les plus

¹ *Diospyros*. — ² *Terebinthus*. — ³ *Celtis*. — ⁴ *Lauro-cerasus*. — ⁵ *Mimosa arborea*.

chaudes de cette presqu'île. Rien de moins rare que le sumac des corroyeurs, ¹ la ronce dite la sainte, ² le fagon épineux, (petit houx) ³ le ciste blanchâtre, ⁴ l'alysson à larges siliques, ⁵ le molène de Grèce, ⁶ la scutellaire orientale, ⁷ et le singulier trèfle enterré, ⁸ une grande violette printanière à haute tige d'un bleu tendre ou blanche, et d'une odeur très-suave, le liseron scamonée, ⁹ et plusieurs autres des pays chauds. Au fond de la gorge où croissent les plus beaux lauriers, on voit parmi les débris de rocs un étang, dont l'eau brunâtre est couverte de limon. Le sol d'alentour est marécageux; le polypode d'Europe ¹⁰ croît en abondance sur les rochers couverts de mousse; et sur ceux qui bordent le rivage, on apperçoit le bacile maritime, ¹¹ que les Grecs modernes appellent krithama. Des scorpions, des sardines, et d'autres petits poissons, ainsi que des crabes de mer d'un goût très-délicat, abondent autour des écueils. On prend les premiers

¹ *Rhus coriaria*. — ² *Rubus sanctus*. — ³ *Ruscus aculeatus*. — ⁴ *Cistus incanus*. — ⁵ *Alyssum clypeatum*. — ⁶ *Verbascum græcum*. — ⁷ *Scutellaria orientalis*. — ⁸ *Trifolium subterraneum*. — ⁹ *Convolvulus scamonæa*. — ¹⁰ *Polypodium europæum*. — ¹¹ *Crithmum maritimum*.

avec une espèce de filet que les Français appellent épervier, les Tartares satsma, et les Grecs peso-wolo; cette pêche a lieu la nuit aux flambeaux sur le rivage, ou dans les creux des rochers.

Alupka fourmille de scorpions, qui sont assez rares dans tout le reste de la Crimée. Au printemps on en rencontre de toute grandeur sous les pierres des vieux murs, et surtout dans le fumier. Ils sont de l'espèce que Linnée désigne sous le nom de scorpion des monts Carpathes; ¹ le grand crabe ² bleu est aussi très-commun dans ce lieu.

Les Tartares qui l'habitent ont la singulière conformation de tête et de visage qu'on remarque dans ceux de Limena et de Simæus, et des cheveux châtain clair ou blonds, chose très-rare parmi les Tartares de la Tauride, ainsi que chez les Grecs et les Turcs. Ils ont le pied d'une agilité surprenante, et sautent de pierre en pierre comme des voltigeurs. Presque toutes leurs cabanes, de même que celles de la plupart des habitans de la côte méridionale depuis Balaklawâ jusqu'à Alushta, sont appuyées contre les terrasses du rocher, de manière qu'elles paraissent construites dans le roc même, et n'ont de maçonnerie que les

¹ *Scorpio carpathicus*. — ² *Carabus*.

deux murs latéraux avec celui de la façade; le toit est plat, couvert de terre, et communément au niveau de la terrasse de la montagne, de manière que l'on peut passer de plein-pied de l'un à l'autre. L'intérieur ne présente qu'une cheminée spacieuse, avec un tuyau pour la fumée; de larges coussins, qui servent de sièges et de lits, garnissent le mur opposé. — La nature pierreuse et bornée du sol ne permet point aux habitans de se servir de la grande charrue tartare à roues, mais d'un soc en forme de lance, assujetti presque horizontalement à son bois, et dirigé par un long levier de six em-pans, fait d'un même tronc de frêne. A ce bois, armé de deux racloirs de chaque côté, s'at-tache un timon de six pieds auquel on attèle une paire de bœufs. Les Tartares appellent sa-bon cette charrue très-simple qui pourrait aussi servir à sarcler les vignes; elle est représentée vignette 8, fig. 1^{re}. — Ils des-cendent des montagnes le bois de construc-tion et de chauffage dont ils ont besoin, sur un traîneau particulier (chaasak) attelé de deux bœufs. Voyez fig. 2^e de la 8^e vignette. Leurs bêtes à cornes, de petite race, gravis-sent et descendent aussi bien les montagnes que les mulets; elles ont le pied léger, et sont

habituées à courir au trot comme celles du Caucase. Les Tartares des montagnes entretiennent fort peu de petits chevaux, robustes et très-agiles; mais ils nourrissent de nombreux troupeaux de chèvres, la plupart noires, avec le ventre, les pieds et les joues fauves, et d'autres entièrement fauves ou d'un brun rougeâtre. Les brebis, de petite taille comme les chèvres, ont la queue grasse, et la laine très-fine. Leur toison se vend beaucoup plus cher dans le commerce que celles des bêtes à laine de la steppe, et l'on pourrait bientôt la porter à son plus grand degré de perfection par le croisement des races avec des mérinos. Les autres habitans des vallées méridionales n'ont point les traits caractéristiques des Tartares ci-dessus mentionnés. Voyez la fig. 2^e, planche 12^e. Ce sont des hommes de bonne mine, et tout aussi gais, mais d'une autre race, et que l'on distingue à leur dialecte, un peu différent de celui des Tartares, qui peuplent les vallées de la partie septentrionale des montagnes.

Description des différentes routes d'Alupka.

Comme j'ai fait plusieurs fois le voyage d'Alupka par deux routes différentes qui traversent les montagnes, je vais en donner ici

la description pour servir à la connaissance plus exacte de la composition de ces montagnes. Une troisième route, que je n'ai point suivie, se dirige au nord par Kutschuk-Usunbasch et Stilæ; les deux autres tournent plus à l'ouest. Je fis la première à cheval au mois d'avril, après une forte tempête mêlée de pluie, dont les nuages, poussés par un vent de mer, nous dérobaient la vue du sommet des montagnes. Ce chemin qui traverse immédiatement, au sortir du village, des ruines de rochers, passe obliquement au nord-ouest sur des montagnes escarpées, côtoie la gorge de Kara-Tepe, bordée de roche calcaire dégradée, et celle de schiste noir, plus à l'ouest, couronnée pareillement d'une crête de rocs, que j'ai déjà décrite. Il monte enfin sur des terrasses de plus en plus exhaussées, où l'on trouve encore quelques champs épars, et, de là, sur d'autres roches calcaires, entrecoupées de petits vallons où perce le schiste argileux, et couverts d'épaisses forêts de pins, dont les branches s'étendent en forme de parasol; plus loin il traverse le ruisseau de Sahankaja-Useen, qui coule en petites cascades; nous fûmes enveloppés, à cette hauteur, d'un brouillard formé par les nuages qui, plus bas, nous avaient donné de la pluie. Nous

continuâmes ensuite, par un sentier pierreux, à gravir au milieu de cette couche inférieure de nuages, des montagnes où le chêne ordinaire, le tilleul, le charme, le tremble, succédaient aux pins; et nous parvînmes, à travers d'effroyables ruines calcaires qui bordent une vaste gorge où perce le schiste noir, au plus haut des rochers calcaires, dont le pic isolé s'incline sur sa base, vers le sud-ouest; les pans de rocs, dégradés par la pluie, qui roulaient dans le fond, nous exposèrent à des dangers continuels, avant d'arriver, entre les rochers, à la Jaila, par le passage étroit de Topek-Bogassi.

Je crois devoir rappeler ici l'observation que j'ai faite, non seulement cette fois, mais encore dans un voyage d'été postérieur, entrepris par un temps très-orageux, savoir, que les nuages poussés par les vents de mer se partagent autour des hautes cimes de rocs en deux couches bien distinctes. Il en résulte que lorsqu'il pleut dans le bas, on ne ressent à mi-hauteur qu'un humide et froid brouillard, et quand on s'élève au-dessus de cette couche, on est mouillé par la pluie des nuages supérieurs qui les couronnent, et qui retombent souvent en brouillard sur la Jaila. La première vue de ces pics ressemble aux ondulations d'une mer écumeuse, et dérobe

l'aspect de la région inférieure, tandis que l'on entend le tonnerre gronder sur sa tête, et que des éclairs multipliés sillonnent la nue.

La Jaila ou le plateau des Alpes Tauriques, dont j'aurai si souvent occasion de parler, offre, lorsqu'on atteint la cime des rochers qui la couronnent, une plaine à perte de vue, tapissée de verdure, et qui s'incline au nord-ouest avec des terrasses de rocs, des gorges et des profondeurs où la neige dure jusqu'au mois de juin, tandis qu'elle se fond sur le plateau vers la fin d'avril. Les variétés de crocus, les primevères et d'autres plantes qui sont en fleurs dans la plaine de la Crimée dès le mois de janvier et de février, ne commencent à l'être ici qu'à la fin d'avril ou vers le mois de mai. On trouve sur la pente septentrionale, parmi les plantes alpines, la drave des Pyrénées,¹ l'androselle chamoecise,² la perlière couchée,³ la véronique orientale,⁴ la polygale schreberi,⁵ l'ibéride des rochers,⁶ la pédiculaire tubéreuse,⁷ et autres semblables. On rencontre çà et là sur ce plateau des élévations de rocs, et dans quelques places des

¹ *Draba pyrenaïca*. — ² *Androsace chamæsyce*. —

³ *Gnaphalium supinum*. — ⁴ *Veronica orientalis*. —

⁵ *Polygala schreberi*. — ⁶ *Iberis saxatilis*. — ⁷ *Pedicularis tuberosa*.

abymes, en forme de puits, où la neige séjourne depuis des siècles, et dont la fonte superficielle alimente des sources cachées. Il est encore sillonné d'un plus grand nombre de ravins et de vallons (souvent sans issue), avec des angles alternans, qui forment des bassins plus ou moins larges et profonds, semblables à des éboulemens de terre, et garnis de bois, où, parmi les charmes et les chênes, croissent beaucoup d'ifs très-élevés. Le chemin d'Ussundschi mène dans un de ces vallons par la pente si rapide d'une gorge pierreuse, couverte de genevriers, qu'on est obligé de conduire son cheval par la bride. Il y a trente-cinq verstes d'Alupka à Ussundschi, par le chemin qui traverse diagonalement la Jaila; cinq, depuis cet endroit jusqu'à Skelæ, site le plus riant et le plus beau de la vallée de Baidari; six, jusqu'à Baidari même, et quatorze, de Baidari à Tschorguna, par Allsu, la route la plus courte, et praticable seulement pour des voyageurs à cheval.

On compte environ trente verstes en ligne directe au nord d'Alupka, par la Jaila jusqu'à Kokos, grand et beau village situé sur les bords de la Kabarda. On peut s'y rendre, soit par la vallée de Gaspra, soit par la route de Topek - Bogassi, ou Simæus - Bogassi, que

nous venons d'indiquer. On trouve sur la Jaila un sentier bien battu pour les chevaux, qui passe sur une plaine découverte; le sol est ici constitué d'argile rougeâtre et d'un gravier provenant sans doute de la décomposition de l'ancienne roche calcaire. A quatre verstes plus loin, cette plaine est couverte de terrasses de rocher, dont les couches supérieures de marne crétacée s'inclinent vers le nord, et l'on atteint le spacieux vallon boisé de la rivière Kabarda, à huit verstes environ du bord méridional des montagnes. On y descend par une gorge escarpée, remplie d'arbres touffus, dans laquelle coule le ruisseau de Kurn-Osen; j'y remarquai le cormier, l'alisier commun, ¹ le pin ordinaire, assez rare en Tauride, et le sabot ² très-abondant. Plus loin, on traverse par des sentiers affreux les ruisseaux du Sibrikaja-Useen et le vallon escarpé, très-profond et garni de bois sombres, bordé par les terrasses de rocs élevées de Sibritasch et de Dawiltscha, du côté de l'ouest, et sur la droite, par la Boika, haute montagne escarpée. Ce vallon, dans lequel la Kabarda coule avec fracas en petites cascades, s'élargit près du village de Kokos, d'où

¹ *Crataegus torminalis*. — ² *Cypripedium*.

l'on découvre la plus belle vue des montagnes. On voit autour d'une vaste plaine , au sud , les rochers de Sibrikaja , Sidam et Dawiltscha à l'ouest de la rivière ; au sud-ouest , la montagne de Boika , dont une grande partie , qui s'écroula , il y a quelques années dans la Kabarta , suspendit assez long - temps le cours de cette rivière ; au nord-est , la croupe étendue de Bujuk-Kajassi , et enfin au nord , en face de l'entrée du vallon , la haute montagne d'Aji-Georg , qui fait partie des roches calcaires et crétacées de nouvelle formation. Les Tartares de Kokos sont dans l'aisance par le commerce du bois qu'ils font descendre en traînaux de la pente des gorges boisées et escarpées. Ils habitent des maisons propres , entourées de jolis jardins ; et M. le conseiller Memetscha , hey , possesseur de ce village , le plus grand de toute la péninsule , a fait ici construire une auberge et un harem dans le genre turc , avec un beau moulin.

On trouve encore au-dessous de Kokos , où le chemin de Bachtschisarai traverse la Kabarta , les anciennes couches de schiste brun qui courent de l'est à l'ouest , et s'inclinent d'un côté vers le midi , de l'autre vers le nord , sous un angle de quarante-cinq degrés. Près du village de Fotusaln ou Fotsala on voit s'élever

la roche calcaire blanche d'alluvion , en côtoyant le Belbek. Lorsqu'on prend ici le chemin à gauche, ou à l'ouest, pour aller au village de Schülü , on parcourt une longue vallée qui sépare la chaîne des montagnes de marne calcaire élevées et déchirées , décrites ci-dessus , de celle de l'ancienne roche calcaire, d'une hauteur médiocre et boisée, dont les croupes s'inclinent en pente douce. On peut suivre plus de vingt-cinq verstes sans interruption jusqu'à Schülü , la séparation des deux espèces de couches qui constituent ces montagnes , tracée par ce vallon et par un autre contigu.

Description de la côte méridionale, et des montagnes brisées qui bordent la mer depuis Alupka jusqu'au Tschatyrdagh.

Pour revenir à la description de la côte méridionale et des montagnes brisées qui bordent la mer, il faut observer avant tout, qu'au-delà d'Alupka, la côte commence à tourner au nord-ouest; que les montagnes et sur-tout les rochers qui les couronnent, s'éloignent jusqu'à deux et trois verstes du rivage, et qu'ils conservent près de la mer une pente plus large, quoiqu'elle soit pierreuse. Par ce changement de direction, on distingue

mieux, de profil, la coupe des couches de montagnes qui bordent la côte.

Le chemin d'Alupka à Jalta (quatorze verstes), traverse d'abord la vallée spacieuse entourée de schiste brun, et parsemée de vergers et d'oliviers, où coule le ruisseau de Karakunda. Une croupe moyenne (Aji-Wlas), parsemée de débris de roche calcaire, la sépare d'un autre vallon de schiste brun, arrosé par le ruisseau considérable de Hastagaja (le douloureux), nom qu'il a reçu, parce qu'il entraîne souvent le bétail dans ses crues, et qu'il l'écrase contre les rochers. Ce torrent fait aussi tourner plusieurs moulins tartares à roues horizontales.

A la croupe plus élevée de roche calcaire dégradée qui s'avance dans la mer avec le promontoire de Dermen-Burun, succède une belle et profonde vallée, dont l'excellent sol devrait être couvert de vigne et d'oliviers, au lieu de misérables champs et de jardins tartares. Quoique ces derniers soient mal entretenus, ils ne laissent pas que d'embellir tout ce paysage, et l'on jouit de ce coup d'œil pittoresque du sommet d'un rocher calcaire qui s'élève au centre de cette vallée, près de la mer. La vue s'étend de là sur trois villages tartares, Misochor ou Müschor

à l'ouest, Choriss dans l'intérieur des terres ou vers le nord, et Gaspura ou Gaspra à l'est. Des grenadiers, des figuiers, des oliviers et quelques lauriers épars, indiquent la bonté du terroir de cette vallée, qui pourrait produire toutes les plantes des pays chauds. — On a derrière soi le promontoire escarpé de Saint-Pierre, tandis que le pan de roc, plus éloigné des montagnes, est caché par des collines plus basses, et boisées, qui forment la côte pierreuse de la mer.

Au-delà de Gaspra, où l'on remarque encore quelques vestiges d'une vieille église grecque, construite en bois, s'élève une grande montagne boisée, que les Tartares désignent sous le nom semi-grec de Kutillu¹ Surimlare. Le centre et la partie la plus élevée de cette montagne sont constitués de roche calcaire, tenant du marbre, dont les couches épaisses s'inclinent, à quarante-cinq degrés, vers le nord et le nord-ouest. De minces lits de schiste sablonneux, qui suivent la même direction, s'adossent aux premiers des deux côtés (de l'ouest et de l'est). Une source qui tombe de la montagne, sé-

¹ *Kutillu* signifie en grec moderne une cuiller.

pare très-exactement la couche schisteuse horizontale de l'est, de la pierre calcaire.

Ici la scène commence à devenir plus variée. Derrière la montagne de Kutillu-Surimlare, s'élève entre deux gorges, le promontoire d'Aji-Thodor (de St.-Théodor), couvert de bois et fort escarpé ; on trouve autour de ce cap, à la profondeur de trente ou quarante brasses, les meilleures huîtres que les Grecs d'Autka vont pêcher.—On prétend même qu'il existe sur ce promontoire des ruines d'un couvent grec, comme sur le sommet de la montagne de St.-Pierre. Au promontoire d'Aji-Thodor succède la haute montagne de Murgundunu-Kajase, dont les rochers à pic, vers le rivage, sont couverts d'arbousiers. — On remarque ensuite celle de Kangecla ou Rungecla, garnie de bois, séparée de la chaîne des hautes montagnes, et sur laquelle un rocher représente une colonne gigantesque de pierre. Ses flancs escarpés sont ornés de genevriers noirs (en tartare Samla Agatsch), dont le tronc a l'odeur du bois de cèdre, et jusqu'à trois pieds d'épaisseur, ainsi que de magnifiques groupés d'arbousiers ; l'écorce couleur de sang de ces arbres, et leurs touffes de fleurs blanches, font de loin un très-bel effet. Leurs

troncs , d'un pied de diamètre , sortent souvent d'une seule racine , et s'élèvent jusqu'à la hauteur de trois ou quatre toises ; mais le fruit de l'arbousier est toujours petit et sec en Tauride. Sur la fin d'avril , ses fleurs commencent à pousser au bout des branches , entre un beau feuillage toujours vert ; mais , à cette époque , la couleur rouge des troncs et des branches lisses , passe au vert sale ou brunnâtre. Le bois que l'on coupe en hiver est d'un rouge agréable ; il peut imiter le bois de rose dans les ouvrages de marqueterie.

Un peu plus loin , à l'est , on voit dans la forêt , sur la droite du côté de la mer , un rocher fortifié , entouré de champs de fro-
ment , sur lequel on parvient par un sentier étroit , fait en partie de main d'homme , et soutenu , dans les endroits les plus rapides , par des murs construits de quartiers de rocs entassés. Vers le sommet , on découvre d'énormes ruines de pierre puante , noirâtre , groupées les unes sur les autres , et remplies de crevasses. Il sort d'une de ces fentes très-spacieuse , un air froid qui frappe le visage ; il s'en exhale des vapeurs en hiver ; et peut-être a-t-elle quelque communication avec la mer. Les pâtres prétendent que ces

vapeurs sont enflammées, et qu'elles sont les indices de quelque trésor caché. Sur la cime de cette roche, que les Tartares appellent, ainsi que toutes les anciennes fortifications, Issar, ou bien Urgenda, l'on voit des fragmens de tuiles et de poterie, et quelques traces de vieilles habitations dans la vallée. — On trouve ici des térébinthes d'une grosseur extraordinaire, et très-vieux, dont plusieurs ont sept à huit pieds de circonférence.

Le chemin passe à travers le bois, sur une hauteur, et dans une large vallée, près d'une colline que les Tartares appellent Fuul, et qui descend en terrasses jusqu'au bord de la mer. On atteint, au-delà d'une autre éminence, une seconde vallée, large, profonde et couverte de bois, avec une colline désignée par les Tartares sous le nom de Wagilista (évangéliste). — On arrive, en traversant toujours le bois, dans la prairie enclose de Papas-Tscheir (prairie des popes); et, plus loin, dans un val-lon plein de marécages et de roseaux, où coule une belle source qui a conservé le nom grec de Hagia (sacrée). Derrière ces fonds, on voit percer, comme auparavant, de minces lits de schiste brun entre les gorges des montagnes.

On descend d'ici dans la large vallée d'Aupka ou d'Autka et Jalta, bordée de hautes montagnes, entrecoupées de gorges et de collines. Des montagnes, près de Gaspra, on apperçoit celles de Jalta, couvertes de sombres forêts de pins, où la neige séjourne encore au mois de mai. Au milieu de la vallée, serpentent les deux ruisseaux de l'Utscharsu, qui descend en cascade de la partie la plus élevée des montagnes, et divise le village d'Autka en trois quartiers, que le Jalta arrose. Le lit du premier de ces ruisseaux, de soixante à soixante-dix toises de largeur, est couvert de gros galets lorsqu'il se déborde, quoiqu'il soit peu considérable la plupart du temps. Ici l'on voit, comme dans tous les lits pierreux des rivières de la Tauride, beaucoup de tamaris décandrique d'Allemagne,¹ que les Tartares appellent avec raison, uscen-agatsch (arbuste de rivière), et qui ne s'élève presque jamais à plus de cinq pieds et demi.

Autka est entièrement habité par des Grecs qui avaient émigré, de même que tous les autres habitans chrétiens de la presqu'île, dans le district de Mariupol, et qui obtinrent, après la conquête de la Tauride, la permission du

¹ *Tamarix germanica.*

prince Potemkin, de venir repeupler cet endroit, au nombre de vingt familles, pour s'y livrer à la pêche des huîtres, qui sont petites, à la vérité, mais aussi délicates que celles d'Angleterre. On voit dans ce village une petite église, et les ruines d'une autre plus considérable. Près de la route, on découvre les traces d'une autre chapelle, et des tombeaux qui l'entourent.

Depuis Autka ou Awutka, jusque au-delà de Jalta, les hautes montagnes, disposées circulairement, s'élèvent en amphithéâtre; la perspective est bornée à l'orient par l'Ajudagh, éloigné de vingt verstes, dont le promontoire fait saillie dans la mer; en deçà de cette montagne, on voit celui de Nikita-Burun, qui termine cette haute chaîne, vers la côte. Plus près, on distingue encore deux langues de terre moins considérables: savoir, celle de Jalta, et celle qui s'avance au-delà du village de Marsanda. Toute la côte, jusqu'à Alushta, était autrefois occupée par des Grecs.

Les pierres que l'on remarque près des maisons et dans le lit du ruisseau qui traverse Alushta, sont une wake, tenant du granit; un schiste corné noir, de l'ardoise noire, et de la roche calcaire grise, veinée de spath; un schiste sablonneux, dur et légèrement micacé; du

schiste argileux brun, et enfin des poudings. — Il reste encore quelques oliviers dans cet endroit, ainsi qu'à Jalta.

Jalta ou Jalita, à six vertes d'Autka, situé près de la côte, sur une langue de terre élevée que traverse le ruisseau du même nom, était autrefois habité par des Grecs, mais il ne renferme plus aujourd'hui qu'un petit nombre de Tartares. L'église grecque qui s'y trouvait fut détruite, dans la dernière guerre des Turcs, par l'explosion de quelques barils de poudre qui y avaient été déposés : on en voit encore les ruines sur un rocher près de la mer. Le Jalta, ruisseau considérable, roule ses eaux dans une profonde vallée. Il reçoit, à cinq ou six verstes au-dessous du village de Derekoi, situé sur ses bords dans une contrée sauvage et boisée, celles de cinq gorges considérables des hautes montagnes qui se dirigent de l'est à l'ouest, et portent le nom de Kuwæ, Ballæ, Panaghe, Stamiz et Temiar. Les deux principaux, qui se réunissent dans la forêt, à une verste au-dessous de Derekoi, sont ceux de Kuwæ et de Ballæ ; au-dessous du village, le Jalta reçoit le Panaghe, le plus gros des ruisseaux de la côte méridionale qui tombent dans la mer. Les environs de Jalta sont propres à la culture de toutes les plantes

des climats chauds, et les montagnes d'alentour abondamment pourvues de pins maritimes et d'autres arbres, quoiqu'une partie de ces forêts ait été incendiée vers la fin de 1794. — On compte quatorze verstes depuis Alupka jusqu'à Jalta.

Les environs de Derekoi, où l'on arrive en remontant le ruisseau de quelques verstes, sont sans doute les plus riches, en végétaux, de toute la Crimée. Entre autres plantes les plus remarquables, j'y distinguai : l'ophrys singe, ¹ l'ophrys mouche, ² l'ophrys corallorhiza, ³ l'elleborine à grandes fleurs, ⁴ le satyrion épipogum, ⁵ l'orchis puant, ⁶ l'orchis militaire, ⁷ le tamne commun, ⁸ une belle asperule, ⁹ et, dans le lit pierreux de la petite rivière, une herce, ¹⁰ à la vérité basse, mais dont les rameaux étendus portent des fleurs épanouies en forme de parasol, qui répandent l'odeur méphitique du gouet, ¹¹ à l'approche de la nuit. On trouve encore ici quelques vieux châtaigniers sauvages qui portent des fruits presque tous les ans; il se-

¹ *Ophrys anthropophora*. — ² *Ophrys muscaria*.
 — ³ *Ophrys corallorhiza*. — ⁴ *Serapius grandiflora*.
 — ⁵ *Satyrion epipogum*. — ⁶ *Orchis coriophora*.
 — ⁷ *Orchis militaris*. — ⁸ *Tamus communis*. —
⁹ *Asperula*. — ¹⁰ *Heracleum*. — ¹¹ *Arum*.

rait à désirer que l'on y fît des plantations de cet arbre, qui n'existe, en Tauride, que dans les environs de Derekoi. Toutes les espèces d'épine blanche qui croissent dans les montagnes, sont très-communes ici. J'en ai remarqué jusqu'à sept en Crimée; l'une, dont le tronc élevé a près d'un pied d'épaisseur, presque pas d'épines, et des fruits noirs; une autre avec un fruit brun; une troisième avec un fruit rouge oblong; ensuite les variétés connues sous le nom d'alisier commun, ¹ d'alisier allouchier, ² d'aubépine ³ et d'alisier oriental, ⁴ de Tournefort, avec des pommes tantôt d'un jaune vif et tantôt rouges, ces fruits, d'un goût agréable, peuvent être améliorés par la greffe.

Après avoir quitté la vallée qu'arrose le ruisseau de Jalta, on parvient, en traversant plusieurs collines, dans celle de Marsanda où perce le schiste brun et noirâtre entremêlé de couches de grès brun, quartzeux et cristallisé, et plus loin des ruines de roche calcaire. On laisse du côté de la mer le village de Magaratsch, séparé de celui de Marsanda par une hauteur escarpée de la côte sur laquelle on apperçoit les ruines d'un couvent; le

¹ *Cratægus torminalis*. — ² *Cratægus aria*. —

³ *Oxyacantha*. — ⁴ *Cratægus orientalis*.

chemin , jusqu'au village de Nikita , traverse un pays agreste et couvert de bois. Les trois villages que nous venons de citer, étaient jadis habités par des Grecs qui se retirèrent à Mariupol , et dont les jardins nombreux et dévastés sont devenus, par une circonstance singulière qu'il n'est pas à propos de rapporter, la propriété d'un certain conseiller Smirnof; mais au lieu de les laisser, ainsi que les vallées méridionales , passer entre les mains de différens particuliers, qui ne travaillent jamais pour le bien public, on aurait dû les peupler de colons utiles des pays plus chauds. Les pentes élevées des montagnes sont abondamment couvertes de pins et de bois de haute futaie ; on y trouve fréquemment le frêne à pétale ¹ et le genévrier cadi. ²

Avant de parvenir au promontoire de Nikita-Burun, très-avancé dans la mer, on voit à gauche de la route, et à une grande élévation au-dessus des eaux, des blocs énormes de roche calcaire, brisés et déchirés d'une manière effrayante. Entre ces masses se trouve une excavation large , profonde et dangereuse , remplie de fragmens de roc d'où s'échappe un vent froid. Parmi ces ruines, on distingue l'ali-

¹ *Fraxinus ornus*. — ² *Juniperus oxycedrus*. —

sier allouchier.¹ Quelques bouquets d'ormes, de pins maritimes et d'autres espèces d'arbres, ont pris faiblement racine entre les pierres. L'arbousier croît le long des rochers.

Le promontoire de Nikita est une pointe de terre pierreuse, très-avancée dans la mer, à l'extrémité d'une haute croupe escarpée, qui fait partie des Alpes de la Tauride ou Jaila. Il est composé de la même roche calcaire que l'on trouve près de Marsanda; au milieu de la croupe s'élève une longue crête de grès, dont les fêlures sont remplies de stalactites; et, du côté de l'est, on retrouve la roche calcaire bleuâtre, qui constitue la pente douce de la montagne, vers la vallée de Jursuf.

Cette belle vallée, d'une étendue considérable, couverte de buissons, et bornée vers le nord par de hautes montagnes, à quelque distance de la mer, est entrecoupée de beaucoup de gorges; elle se termine à l'orient par l'Ajudagh (montagne des Ours) : ce promontoire forme, près de là, une baie circulaire, où s'adosse, entre des écueils, une croupe de montagne qui se dirige vers la mer. A peu de distance de ces écueils, on voit, sur le rivage, un rocher qui se divise en deux pointes

¹ *Cratægus aria.*

élevées de plus de quinze toises; entre ce rocher et Nikita-Burun est une petite baie ou rade circulaire. C'est sur le rocher qu'est situé le fort d'Urschuf ou Jursuf, représenté sur la septième vignette. Le village de Jursuf est plus à l'ouest; dans l'intérieur des terres, celui de Kysiltaseh, orné de beaux jardins; et, à l'orient, au pied de l'Ajudagh, le village de Kurkulet, d'où la route conduit, par les montagnes, jusqu'à Kuguseh. Outre plusieurs ravins, les ruisseaux de Sünarputan et d'Artek, qui tombent dans la mer, arrosent la partie orientale de la vallée. Le sol est ici composé d'un schiste argileux, brun et friable, dont la plupart des couches courent du nord-ouest au sud-est, et d'autres sont contournées.

La pointe septentrionale du rocher que je viens de décrire, est entourée d'un mur de défense inaccessible; on voit, six toises plus bas, sur une terrasse où l'on monte commodément par la gorge qui sépare les deux rochers, une batterie de pierres brutes et de chaux; cette batterie paraît être l'ouvrage des Génois: elle a une toise et demie d'épaisseur; un de ses flancs, avec deux embrasures pour les caoues, fait face à la baie; et l'autre, avec une batterie de cinq canons, commande la vallée. Le passage entre les deux rochers a été fermé par

un mur ; il paraît aussi que leur base était enceinte d'un rempart flanqué de tours rondes. On trouve encore, au-dessous de la batterie, les fondations d'une tour ronde, d'où partait un mur de défense aboutissant au bord de la mer. Entre l'écueil et le môle on a construit un petit port très-sûr. La pointe méridionale du rocher, vers la mer, est à pic et tout-à-fait inaccessible. On y remarque la roche calcaire bleuâtre dont les couches irrégulières s'inclinent au nord ; les écueils sont constitués de la même roche. Dans la partie septentrionale du roc, ces couches, plus apparentes, sont inclinées au nord sous un angle de plus de quarante-cinq degrés, et courent de l'est à l'ouest. Cette pierre bleuâtre, très-dure, et fétide par le frottement, renferme des particules de spath. Autour du rocher, on trouve indépendamment de ses propres débris, des fragmens de granit et de la wakke basaltique noire, entremêlée de schorl d'un vert noirâtre, qui provient peut-être du lest de quelques vaisseaux naufragés.

La jusquiame blanche,¹ que je n'avais encore rencontrée nulle part en Tauride, et qui s'est peut-être multipliée par la semence que

¹ *Hyosciamus albus*.

le hasard y aura fait apporter, croît en abondance dans l'intérieur de la forteresse, où l'on trouve, sous les pierres, des scorpions, ainsi que le crabe ¹ bleu et le gigantesque.

Après avoir quitté la large vallée de Jursuf, on arrive, par Kurkulet, en traversant une croupe qui réunit l'Ajudagh avec les montagnes élevées, au village de Parthenit. Le schiste noir, parsemé de pyrites, entre Jursuf et l'Ajudagh, est légèrement coloré d'ocre martiale.

Un large vallon sépare l'Ajudagh, montagne considérable, élevée, conique, très-escarpée et couverte de peu de bois de la haute Jaila, à laquelle il ne tient que par la croupe aplatie que nous venons de citer, dont la base est constituée de schiste brun. Ce pic est presque entièrement situé dans la mer, où il paraît coupé comme un bastion, et l'on voit de nombreux arbousiers sur les rocs inaccessibles de sa partie méridionale. Du côté du nord, il est composé d'une wakke mélangée de schorl, de couleur grise, tirant sur le verdâtre, dont la cassure ressemble à celle du grès, mais qui se détache comme du trap en wakke trapézoïde et noirâtre à l'extérieur. Une roche quartzeuse, rouge, brune et d'un grain peu serré, cons-

¹ *Carabus.*

titue la montagne du côté de la mer, où ces deux espèces de wakke divisées par blocs anguleux, quelquefois de trois pieds de diamètre et de toutes sortes de figures, paraissent coupées perpendiculairement. La montagne domine la plus grande partie de la côte méridionale; on la découvre à cause de son élévation et de la saillie qu'elle fait dans la mer, tant du promontoire voisin de Sudagh que de Gaspra. — Sur le sommet de l'Ajudagh, on voit les ruines d'un monastère grec, défendu par un mur, et dédié jadis à Saint-Constantin et à Sainte-Hélène. La longueur du bâtiment est de six toises sur trois de largeur, et l'avant-corps de quatre. Il y a près du couvent une colonne de marbre, longue de trois arschines sur un pied et demi de diamètre.

Derrière l'Ajudagh, on arrive par une vallée qui sépare cette montagne d'un promontoire plus à l'est de Jalta, au village de Parthenit, éloigné de dix-sept verstes, dont le nom grec semble avoir quelque rapport avec l'histoire d'Iphigénie. Le ruisseau de Takata dans la partie supérieure duquel est situé le grand village de Dermenkoï, orné de jardins, coule dans cette vallée, et tombe dans la mer par une assez large embouchure. Tous les murs des jardins et ceux des maisons du village de Parthenit,

sont bâtis de pierre grise et noirâtre de l'Ajudagh, dont la cassure ressemble à celle du trapp.

Le promontoire précité forme la baie de Lambat ou Lampad, du côté de l'ouest. Un autre, à l'est, entoure cette baie semi-circulaire, au-dessous du village de Kutsehuk - Lambat, et se termine d'une manière escarpée dans la mer ; ses couches sont constituées de schorl-wakke, tenant du trapp, et plus inclinées vers le nord. Il est couvert, jusqu'à mi-hauteur, d'un schiste argileux noir, en partie friable, qui perce encore dans les endroits escarpés du vallon, jusqu'à Bijuk-Lambat. L'anse de la baie a pour base un schiste brun, et le promontoire occidental, qui s'élève également à pic dans la mer, laisse apercevoir la même wakke, mélangée de schorl. L'avoine auron,¹ le cynosure jaune,² l'anette,³ le clypéole monosperme,⁴ ainsi qu'un alysson⁵ particulier, croissent entre les rochers, et l'on y trouve aussi de petits blenets communs, qui sont très-rares dans les plaines de la Crimée.

Je gravis, tantôt à pied et tantôt à cheval,

¹ *Avena fatua*. — ² *Cynosurus aureus*. — ³ *Ephedra*.
— ⁴ *Jonthlaspi*. — ⁵ *Alyssum*.

par un sentier dangereux, au-delà de Bijuk-Lambat, la pente escarpée de la haute Jaila, qui entoure la baie, pour en étudier la nature. Après avoir traversé les sources du ruisseau de Lambat, je fus obligé de laisser mes chevaux et de grimper à pied à travers une épaisse forêt. Au-dessus du schiste brun dont les couches sont plus aplaties vers le haut de la montagne, je remarquai des débris de la roche calcaire, d'un gris bleuâtre, parsemé de madrépores et de vestiges de petites cochlites. A la hauteur de plus de cent toises au-dessus de la mer, on en trouve jusqu'au pied du pan de roc presque aussi élevé, qui forme la Babugan-Jaila, et porte le nom de Magarasch. Il s'était détaché de ces roches de grands blocs d'asbeste ou de trémolite. J'ai vu dans les jardins de Bijuk-Lambat des oliviers et des azeroliers ¹ assez grands, qui paraissent avoir été greffés; l'orni-thope à feuilles fermées ² croît sur la hauteur, entre les pierres.

A Kutschuk-Lambat, il faut de nouveau quitter le rivage pour tourner deux angles saillans de la montagne, dont l'un s'appelle Butani-Kajasse. Le premier est constitué d'une

¹ *Cratægus orientalis*. — ² *Ornithopus scorpioides*.

roche calcaire grise, qui paraît avoir été précipitée du pan de roc de la Jaila jusque dans la mer; ces ruines y forment plusieurs écueils, dont l'un, à cause de sa ressemblance avec un vaisseau, porte le nom de Daschkemæ; le second est composé d'une wakke tenant du trapp et mélangée de schiste noir. — L'embouchure du ruisseau de Lambat est parsemée de beaucoup de cailloux roulés d'une wakke semblable au granitelle, mais qui consiste en quartz, en spath calcaire blanc, et en hornblende très-dure, noire, et presque également disséminée dans la pâte. Cette wakke particulière perce aussi sur la montagne de l'Ajudagh. — On aperçoit distinctement, par l'ouverture que forme le ruisseau entre les montagnes voisines, une masse de roche grise éboulée, qui s'adosse au flanc de la Babugan-Jaila, et que l'on appelle Kusch-Kaja (rocher de l'aigle).

On voit sur un district, au-delà du ruisseau près de la mer, des lits de schiste dans une direction tantôt droite et tantôt ondulée. On s'éloigne ensuite de la côte en traversant le ravin, alors desséché, de Kara-Useen, profondément creusé dans le schiste brun qui coupe les couches horizontales de la roche tenant du trapp. Une montagne, qui fait saillie près de la mer, et qui se dirige au sud-est de la

Babugan-Jaila , forme ici plusieurs pics isolés ; la route qui passe sur la montagne de Kosteel est très - pénible ; cette montagne est formée de débris de roches précipitées , qui s'étendent jusqu'au rivage , et sont composés de lits épais et fendillés d'un gris clair : ces ruines représentent toutes sortes de figures bizarres , angulaires et trapézoïdes. Cette pierre , très - pesante , offre dans sa cassure fraîche , ainsi que la wakke dont nous avons parlé ci-dessus , des traces distinctes de schorl d'une apparence lamelleuse , parsemée de points bruns et noirs , et si mélangée de quartz qu'elle fait feu avec le briquet. Les blocs , intérieurement traversés par une ligne bleu foncé , tombent en efflorescence , et leur surface est couverte d'une croûte blanchâtre ou jaune de rouille ; cette roche ressemble à celle que l'on trouve sur les monts Uralsk , vers les sources de l'Ural ou du Jaik , près de Werihajaizk , qui se délite en petits fragmens , comme du biscuit , et qui porte le nom vulgaire de Sucharnoi-Kamen (biscuit de pierre).

Après avoir dépassé ces montagnes à couches brisées , on voit succéder une couche horizontale de schiste brun mêlé d'argile et tacheté , dont les lits ondulés s'étendent jusqu'à la vallée d'Alushta. La route , de l'Adjudagh dans

le voisinage de Parthenit à Aluschta, distant de douze verstes, offre de belles plantes, et beaucoup de caronille des jardins ¹ entre autres arbustes.

La large vallée d'Aluschta qui sépare la partie de l'ouest des hautes montagnes de la Tauride, dont j'ai parlé jusqu'ici, de celles de l'est, peut avoir six verstes de largeur sur cinq de longueur, à partir du pied du Tschatyrdagh jusqu'à la mer. Cette montagne, isolée par deux vallons qui aboutissent à la plaine septentrionale, borde la vallée, vers le nord, où elle paraît détachée de la chaîne des hautes montagnes; du côté de l'ouest, on découvre le promontoire le plus élevé de la chaîne occidentale, nommé Babugan-Jaila, qui fait une forte saillie dans la mer; à l'est, les montagnes plus basses de Temirdschî sont opposées à celle du Tschatyrdagh, et s'étendent aussi jusqu'à la mer, parce que toute la côte, avec ses terrasses, se dirige, depuis Lambat, au nord-est. La vallée profonde, large et bien boisée qui sépare la Babugan-Jaila, située beaucoup plus au sud, et très-escarpée, du Tschatyrdagh, coupé de même à pic, s'étend au nord-ouest

¹ *Coronilla emerus.*

jusqu'aux sources de l'Alma; la plupart de ces ruisseaux se réunissent à l'est de la Babugan-Jaila, où une croupe aplatie, courant vers le Tschatyrdagh, les sépare de ceux qui suivent la direction d'Aluschta. La vallée, plus orientale et moins profonde, se prolonge du sud au nord, entre les hautes montagnes de Temirdschî et de Tschatyrdagh, vers la source du Salgir. On y trouve une assez bonne route pour les voitures, construite par un bataillon de chasseurs, et qui mène à Aluschta. C'est de cette vallée que sort le ruisseau considérable de Temirdsehi, qui tombe dans la mer près d'Aluschta; le Mesarlik arrose celle de l'ouest, traverse les villages de Kotnachur et de Kubukul, au pied du Tschatyrdagh, et tombe également dans la mer non loin d'Aluschta.

Cet endroit est situé près de la mer, sur une colline isolée qui sépare ces deux ruisseaux. On y remarque des vestiges de l'ancienne citadelle grecque, construite en ce lieu, dont la population était autrefois plus nombreuse, et qui renfermait un siège épiscopal; mais il n'en reste plus que trois tours qui tombent en ruine, avec une muraille haute de cinq arschines sur deux à trois d'épaisseur, bâtie de quartiers de rocs. La

grosse tour ronde qui flanquait l'angle sud-est, en face de la mer, était située sur une plate-forme. Le mur de la tour, du côté de l'ouest, avait plus d'épaisseur en cet endroit, à cause de la pente douce du plateau. Au nord-est, il était un peu moins épais, et formait un angle obtus, flanqué par une tour carrée; l'angle du nord était défendu par une troisième, à soixante-dix pas de la première. La pente septentrionale et celle de l'ouest, vers le vallon, sont escarpées, et l'on n'y trouve que des vestiges de murailles avec les restes d'un mur, qui traversait le milieu de l'espace occupé maintenant par quelques cabanes tartares, beaucoup de décombres et du fumier.

VOYAGE

SUR LE TSCHATYRDAGH ET DANS LA
PARTIE DE L'EST DES MONTAGNES
QUI BORDENT LA CÔTE MÉRIDIONALE
DE LA CRIMÉE.

JE partis au mois de mai d'Akmetschet, pour visiter la montagne de Tschatyrdagh, qui n'est éloignée de cette ville que de vingt verstes en ligne directe.

Les montagnes calcaires blanches d'alluvion, qui s'étendent, dans leur plus grande largeur, depuis le Belbek jusqu'à l'Albat, et de la Katscha au Bija-Sala, sont plus resserrées entre les fleuves du Salgir et de l'Alma, vers les montagnes d'ancienne formation; mais elles se rapprochent beaucoup plus du Tschatyrdagh, qui fait partie de ces dernières, parce qu'il occupe une position plus septentrionale, de sorte qu'elles se terminent à dix verstes tout au plus de la base de cette montagne, du côté du nord. Cette alpe, la

B. *Fig. 2.*

Fig. 1.

plus élevée de toutes et la plus apparente depuis les plaines de la Tauride, n'est éloignée d'Akmetschet que de vingt verstes à vol d'oiseau; la roche calcaire blanche se termine entre le Salgir et Karassa : ces montagnes calcaires sont, à la vérité, plus étendues, mais plus basses et moins déchirées, de manière qu'on apperçoit, de cette contrée, le Tschatyrdagh dans toute son élévation, ainsi que la partie orientale des hautes montagnes depuis Temirdschi jusqu'à Sudagh. — Cette grande montagne est encore plus visible du côté de la mer, où rien ne la cache, parce qu'elle s'abaisse par une pente escarpée vers la vallée d'Alushta. On ne doit donc point s'étonner que les navigateurs de tous les temps en aient fait un objet d'attention particulière, en lui donnant, d'après Strabon, le nom de *Trapezus* (table).

Le chemin qui conduit au Tschatyrdagh, en partant d'Akmetschet et remontant le Salgir, passe par Sultan-Mamut, résidence du respectable et riche conseiller d'état de la noblesse tartare Batyr, aga, de la famille d'Oirat, chez lequel tous les voyageurs qui veulent visiter cette alpe trouvent des guides, des chevaux, et l'hospitalité. La riante contrée que l'on traverse pour y parvenir, est entourée de montagnes calcaires

de moyenne hauteur, et présente de très-jolis paysages. Les revers des montagnes sont tapissés d'une riche verdure, et de fertiles plaines entourent les nombreux villages, situés le long du Salgir. Celui d'Eski-Sarai, (vieux château), à douze verstes d'Akmetschet, sur la rive gauche du fleuve, est très-remarquable, par un vieux fort parallélogramme, construit près d'une montagne, et flanqué de quatre tours, dont les pierres sont liées avec de la chaux, et qui paraît être un ouvrage des Génois. Ce village, orné d'une grande metschet, occupe une belle position. — La sauge d'Autriche, ¹ (*Jacquin*) la sauge penchée, ² la germandrée *Laxmanni*, ³ la bette, racine de disette, ⁴ et la pivoine découpée, ⁵ sont très-nombreuses dans ce district, et les champs en friches y sont couverts d'orge bulbeux, ⁶ qui croît à côté du seigle sauvage, commun en Crimée.

A moitié chemin de Mamut-Sultan, et non loin d'Eski-Sarai, on voit percer, sous la marne crétacée des montagnes, l'ancienne roche calcaire, disposée par couches ondulées qui

¹ *Salvia austriaca* (*Jacquin*). — ² *Salvia nutans*. — ³ *Teucrium Laxmanni*. — ⁴ *Beta Cycla*. — ⁵ *Pœnic multifida*. — ⁶ *Hordeum bulbosum*.

s'élèvent et se dirigent vers le Tschatyrđagh.

Un chemin de dix verstes , commode et praticable pour les chevaux , s'étend depuis Mamut-Sultan , le long de la pente septentrionale et moins escarpée du Tschatyrđagh. Tous les curieux qui visitent cette montagne , et qui veulent voir en même temps , d'une très-grande hauteur , un abyme où la glace ne fond jamais , ont coutume de choisir cette route ; mais je préférâi , pour le moment , de gravir cette alpe du côté méridional , où j'espérois trouver en fleurs un plus grand nombre de plantes printanières. En conséquence , je pris le parti de remonter beaucoup plus loin le Salgir. On aperçoit jusqu'au village d'Ajan , le long d'une montagne escarpée , vers la plaine , des couches horizontales de grès , entrecoupées de lits d'argile qui courent du sud-est au nord-ouest , et s'enfoncent , après s'être inclinées au nord-est. Au-dessus d'Ajan , on trouve déjà les montagnes escarpées et pelées , constituées de couches calcaires grises , dont les groupes de rochers les plus nombreux regardent l'est et l'ouest , et sont coupés à pic dans la même direction. En divers endroits , la roche calcaire est de la nature de la pierre puante. On descend de ces montagnes par plusieurs

gorges que la pluie a graduellement creusées, et dont les bords sont escarpés. C'est dans une de ces gorges pierreuses, et d'un vaste gouffre miné par les eaux, que sort le Salgir. La source considérable et très-froide de cette rivière se rassemble au-dessus du gouffre, dans une caverne minée par la fonte des neiges des gorges supérieures, et par les veines d'eau de de l'intérieur même du Tschatyrdagh. La rivière abonde en truites. On distingue parmi les plantes qui croissent sur les rochers couverts de mousse de cette gorge, une saxifrage visqueuse, ¹ d'une grandeur considérable. L'orme luisant, ² et l'ulmaire crénelée, ³ que l'on ne trouve point ailleurs en Tauride, poussent entre les crevasses des rochers. La fleur la plus commune de ce canton est la céraiste cotonneuse. ⁴ On y remarque aussi beaucoup de pédiculaires tubéreuses, ⁵ une jolie petite berce, ⁶ la campanule hybride, ⁷ l'asclépias noir, ⁸ le dompte-venin, ⁹ le géranium luisant, ¹⁰ l'herbe-à-robert, ¹¹ la dora-

¹ *Saxifraga*. — ² *Ulmus pumila*. — ³ *Spiræa crenata*.
 — ⁴ *Cerastium tomentosum*. — ⁵ *Pedicularis tuberosa*.
 — ⁶ *Heracleum*. — ⁷ *Campanula hybrida*. — ⁸ *Asclepias nigra*. — ⁹ *Asclepias vincetoxicum*. — ¹⁰ *Geranium lucidum*. — ¹¹ *Geranium robertianum*.

dille ceterach,¹ la doradille, à feuilles de trichomanes;² et, dans les buissons, la brione ou couleuvrée,³ et la mandragore anguleuse, à feuilles de coqueret.⁴

Après avoir visité les sources du Salgir, je suivis le chemin qui descend au village de Tschawke, situé à quelques verstes de là, sur les bords d'un ruisseau du même nom. Non loin de ce dernier, on traverse, en le remontant, des plateaux découverts, des champs cultivés et des montagnes boisées, qui se terminent au pied du Tschatyrdagh; le vallon se rétrécit entre cette montagne, qui le borde à l'est, et les montagnes contiguës à la Jaila de Temirdschi; elles sont constituées, le long du ruisseau, d'un schiste brun qui perce dans la plupart des principaux vallons, dont les couches se dirigent au nord-est, et sont coupées, au nord-ouest, au pied du Tschatyrdagh. Le chemin traverse ensuite le pas étroit d'Angar-Bogassi, qui conduit entre la partie la plus élevée du Tschatyrdagh et la haute Jaila de Temirdschi, dans la vallée de Schuma, au sud de la première de ces montagnes. On trouve, dans

¹ *Asplenium ceterach*. — ² *Asplenium trichomanoïdes*.
— ³ *Bryonia*. — ⁴ *Atropa physaloïdes*.

le bois, l'orobe jaune,¹ et l'orobe tubéreux,² le maeeron, à feuilles ternées;³ la fraxinelle,⁴ de jolis gesses,⁵ et un ail particulier;⁶ les champs produisent, outre le caucalis à feuilles de carotte⁷ et le caucalis à larges feuilles,⁸ assez commun dans toute la Crimée, l'oscunium même noix,⁹ qu'on voit rarement ailleurs, et dont les racines, bonnes à manger, sont appelées kodsch-kardasch (testicules de bélier)¹⁰ par les Tartares; on y remarque de même, en abondance, la mélisse et la chélidoine à fleurs rouge.¹¹ Dans les endroits secs et bien ombragés de la forêt, j'aperçus de petites blattes d'une espèce particulière et d'un brun foncé, tout-à-fait différentes de la blatte de Laponie.¹² Ce bois offre encore toutes les espèces d'aubépine de la Tauride, ainsi que le poirier oriental,¹³ dont je vis un sujet, près de Sehuma, greffé sur le vieux tronc d'un poirier. On prétend qu'il porte des fruits plus gros que les poiriers nains et sauvages

¹ *Orobis luteus*. — ² *Orobis tuberosus*. — ³ *Smyrnum olusatrum*. — ⁴ *Dictamnus*. — ⁵ *Lathyrus*. — ⁶ *Allium*. — ⁷ *Caucalis daucoïdes*. — ⁸ *Caucalis latifolia*. — ⁹ *Bunium bulbocastanum*. — ¹⁰ *Testes arietis*. — ¹¹ *Chelidonium corniculatum*. — ¹² *Blatta lapponica*. — ¹³ *Pyrus orientalis*.

de la même espèce : ce qui prouve que l'on pourrait améliorer cet arbre à feuille de saule.

Le village de Schuma ou Schumai occupe une situation assez élevée, près des sources nombreuses qui coulent au pied du Tschatyrdagh. On doit entre autres distinguer une de celles qui concourent à former le ruisseau de Mesarlik, dont le cours se dirige vers Alushta. Cette belle source sort avec impétuosité du trou d'un rocher égal en diamètre à celui d'un terrier de renard. On prétend que ce village a reçu son nom du bruit que font ces sources en jaillissant de toutes parts. Le sol de ces lieux est si fertile, qu'on y voit croître par-tout du seigle et de l'orge sauvage. Au nord-est de Schuma s'élève l'alpe de Temirdschi, qui, très-escarpée du côté du vallon, et sur-tout au sud, y paraît hérissée de rocs. A l'est, cette montagne se réunit à la Karabee-Jaila. A l'ouest-sud-ouest, on apperçoit la Babugan-Jaila, encore plus élevée ; à l'ouest le village de Kobukul ; au nord-ouest, le Tschatyrdagh même, et aux sud-est et sud, la mer ainsi qu'Alushta, dont le vallon, bordé de collines boisées, se prolonge en pente douce l'espace de cinq verstes.

Après une matinée pluvieuse, je partis le 14 mai, de Schuma, par un temps chaud

et serein, pour gravir le Tschatyrdagh. On passe à cheval sur une croupe de rochers, à cinq verstes du village en approchant du plateau de la montagne. Cette croupe, qui décrit une ligne courbe, du sud au nord-ouest, est constituée de roche calcaire, grise, et de plusieurs couches obliques, d'abord de grès quartzeux, ensuite de schiste brun et compacte, recouvert d'un lit assez considérable du même schiste, mêlé d'argile et parsemé de quelque rognons de fer. La partie supérieure de cette croupe et celle d'une autre qui s'abaisse presque parallèlement vers le vallon et la mer, sont ombragées de charmes entremêlés d'autres arbres vers les bords du bois, et, plus haut, de charmes seuls; une belle source descend de la première de ces croupes. Le *bunium*¹ est ici très-commun, et la grande polygale² (*Jacquin*) y croît, de la plus grande beauté, avec des fleurs quelquefois bleues et plus rarement blanches.

La cime pelée du Tschatyrdagh devient impraticable pour les chèvres; elle forme plusieurs terrasses qui s'élèvent en amphithéâtre, les unes au-dessus des autres, et dont l'inférieure est la plus considérable. Entre ces

¹ *Bunium*. — ² *Polygala grandis*.

terrasses, et vers leurs sommets, on voit de grands plateaux creusés en forme d'entonnoir, où se rassemblent les eaux de la fonte des neiges, qui donnent naissance à beaucoup de sources. La montagne est constituée d'une pierre calcaire dure et compacte, un peu fétide, souvent grise et quelquefois d'une couleur foncée; la décomposition de cette roche a occasionné, sur la pente et dans le bois, beaucoup d'éboulemens; mais la dégradation est peu sensible vers le haut, où l'on n'aperçoit que des ravins et des crevasses. Cette roche est remplie de fêlures, dont quelques-unes ont la forme de lettres. Il est facile de distinguer, dans quelques terrasses, les séparations de ses couches, qui courent du sud-est à l'est, et du nord-ouest à l'ouest, où elles ne s'éloignent que de quelques degrés de la ligne verticale. Celles de quelques terrasses, m'ont paru se diriger davantage au nord-est, et dévier de leur position perpendiculaire, vers le nord-ouest. Au-dessus du plateau supérieur de la montagne, s'élèvent de petits groupes de rochers, de forme ronde, entrecoupés de vallons plats, couverts d'une terre noire végétale; les creux de ces vallons, dans la partie de l'ouest, étaient encore remplis de neige au milieu du mois de mai, et l'on y voyait éclore, à cette époque, des prime-

vères, dont la fleur était déjà passée partout ailleurs. La montagne peut avoir, en y comprenant sa base, dix verstes de long, du sud au nord, et cinq à six, de l'est à l'ouest. Le sommet le plus élevé du Tschatyrdagh forme, au-dessus des gorges, tant à l'orient qu'à l'occident, des saillies de rocs coupés à pies, d'où la vue ne saurait plonger sans effroi dans la profonde vallée de l'Alma, que d'épaisses forêts rendent encore plus sombre, et qui sépare la pente escarpée de l'ouest de la Babugan-Jaila ou Babyrgan-Jaila. La pointe la plus élevée de la montagne domine, sans contredit, la Babugan-Jaila, située vis-à-vis, dont la hauteur n'est cependant guère moins considérable que celle du plateau supérieur du Tschatyrdagh. La vue plane au contraire au-dessus de l'Alp de Temirdschi et de la Karabée-Jaila, jusque vers Sudagh, ainsi qu'au-delà des montagnes plus basses, le long de la côte, jusqu'à Jalta. Lorsque le ciel est serein, l'œil embrasse, au nord, une perspective beaucoup plus étendue sur les plaines de la Crimée, et sur tout le Tarchanskoï-Kunt, jusqu'à Perekop.

A l'époque de l'occupation de la Tauride, où l'on dressa d'excellentes cartes topographiques de cette presqu'île, on estima, par

des mesures géométriques, la hauteur du Tschatyrdagh à douze cents pieds au-dessus du niveau de la mer. Au mois d'août 1797, on trouva, par le baromètre, qu'il surpassait le plateau d'Akmetschet d'environ sept cent quatorze pieds et demi; mais on a découvert, par la suite, que les baromètres étaient mal construits, et ne correspondaient point entr'eux.

Ce n'est qu'à mi-côte du sommet le plus élevé de la montagne, qu'on apperçoit de petits buissons de genévriers ordinaires, avec le fusain galeux,¹ et quelques saules nains des Alpes. Du reste, on ne découvre aucune autre espèce d'arbuste sur toute la surface de son plateau. La flore du Tschatyrdagh est un mélange de plantes alpines et de plantes de steppes, qui provient de la différence d'exposition de ses nombreuses terrasses. J'y vis, en fleurs, au mois de mai, la véronique d'Autriche,² la véronique *chamædrys*,³ et la véronique blanchâtre,⁴ le fléau à gaine,⁵ le brome des toits,⁶ la vaillante,⁷ commune

¹ *Evonymus verrucosus*. — ² *Veronica austriaca*.
— ³ *Veronica chamædrys*. — ⁴ *Veronica incana*.
— ⁵ *Phleum vaginatum*. — ⁶ *Bromus tectorum*. —
⁷ *Vaillantia*.

dans toutes les parties de la Crimée, l'aspérule officinale,¹ la primevère uniflore,² le greuil des champs,³ l'androselle *chamæsyce*,⁴ avec des ombilics jaunes et rouges; l'alchemille,⁵ la jacinthe à grappes,⁶ l'ornithogale jaune,⁷ et l'ornithogale velu;⁸ l'ail,⁹ dont j'ai parlé plus haut, la céraiste cotonneuse,¹⁰ une benoîte,¹¹ qui ressemble à celle des Alpes;¹² le fraisier de table,¹³ la potentille de rochers,¹⁴ la filipendule,¹⁵ l'anémone printanière,¹⁶ la renoncule à feuilles de rue,¹⁷ et la renoncule des neiges,¹⁸ la crapaudine de Syrie,¹⁹ le stachis cotonneux,²⁰ le phlomide violet,²¹ la bugle des alpes,²² le lamie,²³ le thym à feuilles linéaires,²⁴ le thlaspi tabouret,²⁵ la drave des murs,²⁶ la drave aizoïde,²⁷

¹ *Asperula cynanchica*. — ² *Primula uniflora*. —
³ *Lithospermum arvense*. — ⁴ *Androsace chamæsyce*.
 — ⁵ *Alchemilla*. — ⁶ *Hyacinthus racemosus*. — ⁷ *Ornithogalum luteum*. — ⁸ *Ornithogalum pilosum*. —
⁹ *Allium*. — ¹⁰ *Cerastium tomentosum*. — ¹¹ *Geum*. —
¹² *Alpinum*. — ¹³ *Fragaria vesca*. — ¹⁴ *Potentilla rupestris*. — ¹⁵ *Filipendula*. — ¹⁶ *Anemone verna*. —
¹⁷ *Ranunculus rutæfolius*. — ¹⁸ *Ranunculus nivalis*. —
¹⁹ *Sideritis Syriaca*. — ²⁰ *Stachys germanica*. —
²¹ *Phlomis herba venti*. — ²² *Ajuga alpina*. — ²³ *Lamium*. — ²⁴ *Thymus zygis*. — ²⁵ *Thlaspi bursa*. —
²⁶ *Draba muralis*. — ²⁷ *Draba aizoides*.

l'alysson de montagnes,¹ et des alpes,² la fumeterre bulbeuse,³ et une grande espèce de la même plante à fleurs jaunes et à pétales non fendues, qui paraît dès les premiers jours du printemps, sur les montagnes le long du Karassu; le genêt à feuilles de lin,⁴ la violette odorante,⁵ le pissenlit,⁶ la cinéraire,⁷ l'acrostic,⁸ la doradile ceterach,⁹ la doradile à feuilles d'odianthe,¹⁰ et la rue.¹¹ La profonde vallée de l'Alma, comprise entre le Tschatyrdagh et l'alpe de Babugan, est le seul endroit de la Tauride où l'on trouve la belladone,¹² à laquelle les Tartares ont donné le nom de babugan-oot. Cette montagne est encore moins riche en insectes; on n'y voit voler que quelques papillons communs, et des abeilles. Elle est cependant très-fréquentée, dans la belle saison, par des troupes de chevaux et de bestiaux, à cause de ses excellens pâturages, où les insectes ne les incommodent jamais. Les nuits y sont fraîches, et l'été n'est point assez brûlant pour en des-

¹ *Alyssum montanum*. — ² *Alyssum alpinum*. —
³ *Fumaria bulbosa*. — ⁴ *Genista linifolia*. — ⁵ *Viola odorata*. — ⁶ *Taraxacum*. — ⁷ *Cineraria alpina*. —
⁸ *Acrostichum Marantæ*. — ⁹ *Asplenium ceterach*.
 — ¹⁰ *Adiantoides*. — ¹¹ *Ruta*. — ¹² *Belladonna*.

sécher entièrement l'herbe. Mais, ce qui contribue sur-tout à conserver la verdure, ce sont les brouillards et les nuages, qui, lorsqu'il règne de l'humidité dans l'atmosphère, couronnent la partie supérieure du Tschatyrdagh; ces nuages descendent peu à peu du sommet de l'alpe, et la recouvrent jusqu'à sa base, ainsi que la jaila contiguë. La montagne est considérée, par cette raison, dans le voisinage, comme un indicateur de la pluie, qui trompe rarement; mais, lorsqu'elle paraît, au contraire, entièrement dégagée de nuages, elle annonce un temps sec et serein.

Description de la partie orientale des montagnes de la Crimée.

Après avoir parlé du Tschatyrdagh, je vais donner la description de la partie orientale des montagnes de la Crimée, qui, quoique séparées par un large vallon, semblent former une chaîne commune, et s'étendre jusqu'à Kaffa, sans interruption. Les genres de couches que nous avons citées comme les plus communes dans la partie de l'ouest, constituent ces montagnes, mais on n'y découvre nulle part la wakke mêlée de schorl; le grès, qui la remplace, et dont les bancs sont assez épais, se délite en grandes masses

et en colonnes rhomboïdales ; les filons de fer et les brèches sont encore plus nombreux dans les couches de schiste, et toutes ces montagnes renferment un principe salin que l'on remarque autour des sources ; c'est pour-quoi le câprier et d'autres plantes salines , assez rares dans la partie occidentale, y sont plus multipliés.

La partie élevée la plus voisine de ces montagnes, à l'est, est l'alpe de Temirdschi, qui n'est séparée du Tschatyrdagh que par un agréable vallon bien boisé ; elle a donné son nom à un village, situé sur une haute terrasse, auquel on parvient en remontant le ruisseau qui prend sa source dans le village même. Au fond de la vallée, on traverse une couche de schiste argileux bleuâtre, entremêlée d'autres lits bruns sillonnés de profonds ravins. La montagne opposée laisse appercevoir, au-dessus de ce cordon de schiste, une couche, et plus loin des poudingues calcaires, dont les noyaux sont mélangés de tous les genres de roches de la Tauride, et sur-tout de grès. Ces cailloux, roulés, n'excèdent pas la grosseur du poing. Plus on s'élève vers le pied des montagnes coupées à pic au-dessus du village, et plus on apperçoit de débris considérables de roches, sur

leur pente, ainsi que des deux côtés du ruisseau.

Le village de Temirdschi, situé au pied d'une haute muraille de rochers hérissés de pointes, dont les intervalles sont couverts de bois, domine le vallon ensemencé de lin et de blé. Ce pan de roc, séparé de la terrasse de l'alpe, ou jaila, qui se prolonge au nord-est par une gorge assez profonde, paraît suivre la direction du nord-ouest au sud-est; mais il n'est pas facile de distinguer ses couches, qui, dans quelques endroits, paraissent inclinées au nord-est, et comme suspendues au-dessus du vallon. Je crois qu'il faut attribuer à cette position la chute d'énormes masses de rochers, qui sont entassées au-dessus du village, où de fortes sources prennent naissance. La tradition rapporte que quelques-unes de ces masses ont écrasé plusieurs maisons dans leur chute. On prétend qu'il se détache encore, par intervalles, des quartiers de roc du haut de la montagne; mais ils ne peuvent plus atteindre le village, à cause des anciennes masses écroulées qui le protègent. Quelques Tartares ont même eu la hardiesse de construire leurs habitations au milieu de ces ruines. Toutes ces masses sont aussi constituées de poudingues, dont la pâte calcaire est

quelquefois parsemée de stalactites; plusieurs de ces blocs, groupés les uns sur les autres, ont jusqu'à sept et huit toises de surface, et les intervalles qui régissent entre eux forment, près du bassin de la source au-dessus du village, de belles grottes, dont l'une, ornée d'un vieux noyer, offre le tableau pittoresque du plus charmant hermitage que l'on puisse imaginer. Ce lieu ressemble, en petit, par les dégradations qui l'entourent, aux ruines du rocher d'Alupka; mais la situation et la belle vue du village de Temirdschi sont infiniment plus agréables. La rue à feuilles de lin¹ et la chélidoine hybride,² plantes assez rares, abondent ici dans la campagne.

La montagne à laquelle s'adosse le village est coupée du sud au nord, comme tout le cordon de la jaila; le pied des rochers est couvert jusqu'à mi-hauteur, de gros éboulis, sur lesquels croissent l'astragale pimprenelle³ l'anthyllis d'Espagne,⁴ une cataleptique odoriférante,⁵ et d'autres jolis plantes. M. Hablizl prétend avoir aussi trouvé dans cet endroit la rare statice hérissée,⁶ que je n'ai vu nulle

¹ *Ruta linifolia*. — ² *Chelidonium hybridum*. — ³ *Astragalus poterium*. — ⁴ *Anthyllis cornicina*. — ⁵ *Dracocephalum*. — ⁶ *Statice echinus*.

part en Tauride. A l'angle sud-ouest, les couches de brèches qui font face à la mer et au vallon d'Alushta, s'inclinent de quarante-cinq degrés vers le nord-est, comme le plateau de l'alpe, et sont recouvertes d'un lit non moins épais de grès plus compact, coupé verticalement, qui forme, au-dessus, des groupes de rochers coniques et dentelés. La voix fait un double, et quelquefois un triple écho, bien distinct, près de ces rocs. La brèche est mélangée de beaucoup de cailloux quartzeux, mais d'un très-petit nombre de galets granitiques ; les pierres roulées qui la composent ont tout au plus la grosseur d'une tête d'homme. Je trouvai dans le même endroit une wakke pointillée particulière, ainsi qu'une couche parfaitement semblable à du trapp noir, et quelques quartiers ayant l'apparence d'une lave noire, parsemée de cellules remplies d'une matière blanche qui ressemble à la zoolite. Avec la brèche on voit disparaître de nouveau l'astragale pimprenelle.

Il plut par intervalles, dans la matinée, lorsque je me trouvais près de Temirdschi. Ces pluies venaient du côté de la Babugan-Jaila, sur laquelle des nuages très-noirs se rassemblèrent au milieu du jour. Le Tschatyrdagh était également entouré de nuages

épais, qui couronnèrent aussi, vers le soir, la Jaila de Temirdschi.

A partir de Temirdschi, vers la mer, je côtoyai le vallon, et je quittai le chemin de la hauteur qui conduit à Bijuk-Useen, pour descendre la pente rapide de la montagne près du petit ruisseau de Jedew, d'où je me rendis à Kuru-Useen, en suivant ses bords. Tout le spacieux vallon qui sépare la croupe inclinée vers la mer, au sud-est, est couvert de chênes et d'autres arbres; le schiste argileux brun, souvent de couleur ocreuse, alternant avec des couches noires et du grès schisteux, perce dans les gorges; ces couches se dirigent, pour la plupart, soit à l'est, soit au nord-est, et sont coupées à pic au nord-ouest; mais tous ces différens lits paraissent quelquefois se confondre. — Sur la terrasse voisine de la mer, où je ressentis un air très-chaud, on voit beaucoup de grands arbres à thérébinthe et de cyprès noirs, mêlés de genévriers, qui forment la majeure partie des bois qu'on trouve sur la pente des montagnes, et dont les souches ont souvent trois quarts d'arschine de diamètre. Le sumac des corroyeurs¹ croît par-tout le long de la côte,

¹ *Rhus coriaria*.

jusqu'à Tujak. Les Tartares l'appellent sari-agatsch (fustet) ou soumagh , à cause de son bois de couleur citron , aussi beau dans les ouvrages de marqueterie qu'utile pour la teinture. Le câprier , ¹ l'égilope à longs épis , ² l'égilope ovoïde , ³ l'élyme tête de Méduse , ⁴ et d'autres plantes salines ⁵ abondent en ce lieu. Les gorges et les ravins sont remplis de tamariscs d'une espèce particulière , que je n'avais jamais vue dans les montagnes de l'ouest , et dont la fleur n'a que trois ou quatre anthères. Chaque arbuste a plusieurs trunks de six ou sept pieds de hauteur , qui s'inclinent obliquement vers la terre , et ses rameaux sont tellement surchargés de boutons , qu'il paraît ne former qu'une seule touffe de fleurs blanches ou rougeâtres.

Du ruisseau de Jedeew jusqu'à celui plus considérable de Tut-Terek à l'ouest , qui tombe à une verste de là dans la mer , et de ce dernier à Aluschta , distant de deux verstes

¹ *Cotinus*. — ² *Ægilops caudata*. — ³ *Ægilops ovata*.
— ⁴ *Elymus caput Medusæ*.

⁵ Toutes ces herbes sont cependant très-nuisibles aux bestiaux , et sur-tout aux chevaux , à cause de la rudesse de leurs parties barbues , parce qu'elles s'attachent aux parois de la bouche et du gosier de ces animaux : ce qui les fait souvent périr.

à l'ouest, tout le cordon inférieur de la côte est constitué de schiste brun, dont les lits contournés comme les fibres du bois veiné, prennent toutes sortes de directions, et représentent quelquefois de grands corps écailleux, d'une et même plusieurs toises de diamètre, dont la structure intérieure ressemble à des concamérations de mines de fer ocreuses.

Le chemin très-praticable pour les chevaux, se prolonge encore quelque temps à l'est, le long de la côte jusqu'à Karaul-Obo, (colline de garde) qui s'avance dans la mer, et dont le nom dérive d'un piquet de Cosaques établi dans ce lieu. Cette colline est remarquable par une catastrophe semblable à celle de Kutschuk-Koi, et qui survint à la même époque. On voit distinctement dans la première saillie, que ses couches molles et schisteuses se sont affaissées vers la mer. Les crêtes de rochers, plus compactes, brisées, et déplacées, paraissent irrégulièrement amoncelées, ainsi que plusieurs couches calcaires qui les traversent. Le sol est entrecoupé de tant de fentes et de crevasses, qu'on a beaucoup de peine à faire passer les chevaux sur cette hauteur, où ces animaux ne marchent jamais qu'avec crainte, comme s'ils appréhendaient que la terre ne man-

quât sous leurs pieds. La seconde saillie de cette colline est composée de schiste dont les couches sont ondulées comme les vagues de la mer, et la troisième d'un grès quartzeux et compact en lits épais; au-delà de cette dernière on trouve le village de Kuru-Useen, dont les champs de blé et de lin offrent beaucoup de bette, racine de disette,¹ et de chélidoine hybride,²

On fait trois verstes en traversant une autre saillie de montagne, ou promontoire, connu sous le nom de Mangana, pour arriver de Kuru-Useen à Kutschuk-Useen. Le dernier de ces villages est situé dans un étroit vallon entre la haute saillie dont nous venons de parler et une croupe élevée, qui se dirige vers la mer, et que les Tartares appellent Kutilla. De cette éminence, la vue s'étend sur les vallons de Kutschuk et de Kuru-Useen, et le long de la côte, à l'est et à l'ouest, sur toutes les montagnes et langues de terres qui bordent le rivage. A l'est, on découvre le Tschoban-Kale, Sudagh et Koos; à l'ouest le Tschatyr-dagh, la Babugan-Jaila, et, dans le lointain, l'Adjudagh, encore plus éloigné. Cette croupe se prolonge au sud jusqu'à la mer, et forme

¹ *Beta cycla*. — ² *Chelidonium hybridum*.

des terrasses qui s'inclinent avec la Karabee-Jaila , remarquable par ses glaciers où la neige ne fond jamais. Plusieurs autres croupes semblables descendent parallèlement de cette Alpe , au-delà du village de Tujak , éloigné de trois verstes de Kutschuk-Useen , et de la première , en grande partie , constituée d'une espèce de schiste brun noirâtre , entrecoupé de profonds ravins vers les hautes montagnes ; à l'ouest de Tujak et dans une de ces gorges que les Tartares appellent Zimawl , on remarque du grès tenant de la roche cornée , avec des veines et des géodes de quartz , dont l'intérieur est souvent tapissé de jolis cristaux. Plus on avance dans cette gorge , vers la haute montagne , et plus les couches de grès se rapprochent de la ligne perpendiculaire , jusqu'à ce qu'enfin elles deviennent tout à fait verticales , ou finissent même par s'incliner en sens contraire.

L'agréable vallée de Tujak , dont la température est très-chaude , s'étend des deux côtés du ruisseau de Schikterek formé par la réunion des sources qui sortent des deux gorges ; elle offre , près de la mer , une plaine oblongue et fertile , ensemencée de lin que l'on arrose fréquemment. Celui qu'on cultive dans la plus grande partie des vallons , à com-

mencer d'Aluschta, se vend plus cher à cause de la beauté, de la longueur et de la finesse de son fil. C'est à de nombreuses irrigations que l'on doit attribuer ces deux qualités. Les champs de lin sont divisés, avec beaucoup de soin, par bandes étroites, et l'on a pratiqué des canaux dans les sillons intermédiaires. Les Tartares retirent de cette culture une grande partie de leurs moyens d'existence.

Comme la plaine graveleuse est bordée de haies autour de l'embouchure du Schikterek, pour préserver les récoltes de la dent des bestiaux, on voit croître ici plusieurs belles plantes. Celles qu'on remarque particulièrement le long du rivage, telles que l'adrachne, à feuille d'orpin, ¹ le croton tournesol, ² la mozambe, pied d'oiseau, ³ la carotte hérissée, ⁴ la buglose d'Italie, ⁵ la huplèvre jonciforme, ⁶ la centauree à fruit noir, ⁷ et d'autres belles herbes, y sont très-nombreuses. Les maisons du village, bâties sur la pente du vallon, à l'instar de celles de Kutschuk-Useen, s'élèvent en amphithéâtre et comme par étages les unes au-dessus

¹ *Andrachne telephioïdes*. — ² *Croton tinctorium*. —

³ *Cleome ornithopodioïdes*. — ⁴ *Daucus muricatus*. —

⁵ *Anchusa italica*. — ⁶ *Bupleurum junceum*. — ⁷ *Centaurea crupina*.

des autres; elles sont adossées au rocher ou taillées dans le roc même. On trouve, isolément, aux environs, et dans tous les vallons chauds, une grosse sauterelle particulière, avec des yeux rayés, qui vole entre les broussailles; elle ressemble à la sauterelle de Tartarie,¹ et paraît avoir déjà toutes ses ailes au mois de mai.

Comme le hasard a fait que je n'ai point eu l'occasion de parcourir une douzaine de verstes de cette contrée, le long du rivage de la mer, entre Tujak et Uskut, je ne saurais par conséquent rien dire de positif sur la nature de son sol. Si l'on en juge par l'aspect des montagnes, elles ne paraissent être, en grande partie, constituées que de couches horizontales de schiste et d'argile, de même que celles qui s'étendent jusqu'à Kutlak. Un gros ruisseau, qui tarit en été, mais qui déborde de trente toises en automne et par les temps de pluie, doit couler à mi-hauteur de la Jaila, pour se jeter dans la mer. Les Tartares donnent à ce ruisseau le nom de Kanaka. Le plateau très-large et très-élevé de la Karabee-Jaila se termine en pointe vers Uskut (où j'étais venu du côté de l'est);

¹ *Gryllus tataricus*.

les hautes montagnes sont coupées précisément au nord de ce village, entre les deux plus élevées de toute la chaîne, par un vallon qui se dirige en droite ligne, du nord au sud, et forme en s'élargissant vers la côte, des bas-fonds assez considérables, que traverse le ruisseau d'Akfortla ou Uskut-Useen pour se rendre à la mer. A partir d'ici, le reste de la continuation des hautes montagnes à l'est, commence à se rétrécir et n'offre plus d'aussi larges plateaux ou jaila. Avant de passer à la description de cette chaîne orientale, je vais brièvement donner celle de la coupe du vallon d'Uskut, que je regarde comme une des plus instructives pour la géologie de la Tauride, et qui doit répandre un nouveau jour sur la nature particulière de ces montagnes. On peut l'observer de la route qui va d'Uskut au nord dans la direction de Karassubasar, praticable à la vérité pour les arbes tartares, ou charettes à deux roues, attelés de bœufs, mais dangereuse d'ailleurs et très-escarpée.

Le vallon dans lequel se trouve le village bien peuplé d'Uskut, à quelque distance de la mer, est assez large vers la côte qui forme une espèce de rade; il est arrosé de plusieurs sources, et renferme beaucoup de vignobles; mais les Tartares, au lieu d'en exprimer le

fruit, se contentent de le conduire à Karassubasar, où plusieurs habitans, et sur-tout les juifs, en retirent du vin assez mauvais, parce qu'on ne plante ici que des ceps dont le raisin, à pellicule épaisse, mûrit trop tard. Des hauteurs voisines d'Uskut, on découvre à l'ouest l'Adjudagh, avec le promontoire de Nikita-Burun, les montagnes d'Alushta, et plus près la haute Karabee-Jaila, derrière laquelle s'élève le Tschatyrdagh. On domine par conséquent de là sur une étendue d'environ soixante verstes de la côte méridionale.

Le chemin d'Uskut à Karassubasar, qui traverse obliquement les montagnes, est très-incommode pour les arbes; il peut avoir au-delà de trente verstes en droite ligne, et va directement au nord en remontant le vallon d'où sort le ruisseau dont nous avons parlé plus haut, qui coule des montagnes, et se perd entre les cailloux dans la mer. Ce vallon sépare deux hautes montagnes boisées, celle d'Arbat à droite ou à l'est et celle de Skala à gauche ou à l'ouest. Ces deux montagnes qui s'élèvent sur un plateau découvert, sont les premières qu'on apperçoit, ainsi que le Tschatyrdagh, de la steppe de Perekop. La plus considérable (Arbat) se termine par de hautes pointes de rochers et communique à

l'est avec celles de Kutlak. La seconde (Skala) forme un pic isolé, couronné d'éminences de rocs. Du vallon, où croissent abondamment l'aspérule officinale, ¹ la crucianelle à feuille étroite, ² le minuartie, ³ la scutellaire d'Orient, ⁴ la molène de Boerhaave, ⁵ et beaucoup d'autres jolies plantes, le chemin remonte le long du pied de la montagne de Skala ; ici, le vallon plus étroit et plus profond, est arrosé des sources qui descendent de ces montagnes. On n'apperçoit d'abord que des couches de schiste argileux, et puis une crête de roche calcaire grise, qui perce au-dessus du vallon ; et constitue sa partie supérieure ; mais la structure des montagnes et des lits paraît infiniment plus belle à l'endroit où le chemin a presque atteint le plus haut point, et passe près des sommets de roc de la Skala. On y remarque une couche considérable de brèche tendre, dont les cailloux, formés d'une argile brune rougeâtre, qui paraît tenir sa couleur d'une mine de fer rouge micacée et de hol, ont si peu de consistance qu'on peut les briser dans

¹ *Asperula cynanchica*. — ² *Crucianella angustifolia*.
— ³ *Minuartia*. — ⁴ *Scutellaria orientalis*. — ⁵ *Verbascum Boerhavii*.

la main. Cette couche, épaisse de cinquante arschines, a, comme plusieurs autres, sa direction du sud-ouest au nord-est; elle suit à peu près celle des montagnes de l'est, et s'affaisse de leur côté. — A cette couche succède une crête considérable de roche calcaire qui paraît hérissée de pointes sur les deux montagnes. La pierre de cette roche est inégalement fendue par grandes masses, et contient beaucoup de fragmens de Spath, mais nulle trace de pétrifications. Derrière cette crête on distingue une autre couche de brèche, d'une épaisseur de trente-cinq arschines à-peu-près; puis une crête mince de roche calcaire, inclinée sous un angle de quarante-cinq degrés vers le nord; ensuite une nouvelle couche de brèche de l'épaisseur de huit arschines; plus loin une couche de roche calcaire, mélangée de cailloux roulés dans le voisinage de la brèche; une forte couche de dix-huit arschines d'épaisseur de brèche calcaire, et une autre de schiste sablonneux, de quatorze arschines, qui tombe presque perpendiculairement et se dirige de l'est-nord-est à l'ouest-sud-ouest. — Au schiste succède une forte crête de roche calcaire, de laquelle jaillissent des sources considérables d'eau vive. — On retrouve enfin, tout à fait

au-dessus du vallon, le schiste argileux, bruni et gris, traversé par une épaisse couche noirâtre de pierre puante, qui court avec les lits du schiste, à peu près de l'ouest à l'est, et s'incline, sous un angle de quarante-cinq degrés, vers l'Arbat. — Toutes ces couches paraissent continuer assez uniformément au-delà du sommet de la montagne de Skala, et communiquer par le vallon avec les montagnes opposées de l'est.

Du point le plus élevé, qu'atteint le chemin immédiatement au-dessus de la couche de pierre puante, commence le vallon opposé, qui se prolonge en descendant au nord-ouest et au nord. On n'apperçoit à travers les bois de charmes, dont il est couvert, que du schiste entremêlé d'argile, et l'on en distingue plus de cent couches alternantes jusqu'à Jenisala. Ce vallon s'ouvre bientôt après, entre des montagnes et forme une plaine oblongue où se rassemblent les sources d'un ruisseau qui concourt à former le Tunas, grand ruisseau de Karassu. — Ces lits alternans de schiste et d'argile, s'abaissent de plus en plus comme la coupe des montagnes près du village, et du moulin de Jenisala. Le ruisseau traverse une couche horizontale calcaire, grise, épaisse de plusieurs toises et ondulée, qui s'enfonce au

nord, et dans laquelle on apperçoit distinctement des lits d'une arschine à une toise d'épaisseur, avec quelques traces de pétrifications. Des deux côtés du ruisseau, qui paraît avoir eu jadis pour digue les rochers de ses bords et s'être fait jour au travers, cette couche présente des blocs arrondis et détachés, qui ferment le vallon comme une porte, et par où s'échappe un très-fort courant d'air. Les Tartares appellent Kuschkajà (rocher de l'aigle) le plus élevé sur la gauche (à l'ouest), qui ressemble à une énorme tour ronde.

Le village de Jenisala renferme une église grecque assez bien conservée depuis l'émigration de tous ses habitans; mais les Tartares qui leur ont succédé n'ont qu'une misérable mosquée. On trouve sous les pierres des bâtimens beaucoup de débris de coquilles agglomérées. Lorsqu'on suit le ruisseau de Tunas, en descendant jusqu'au village de Baschi, l'on s'apperçoit que les couches calcaires s'aplatissent toujours davantage jusqu'à ne plus former qu'un angle de trente degrés, et que les collines s'abaissent aussi d'une manière plus douce. — Quand on arrive au-delà, près du grand Karassu, qui sort, non loin de Baschi, comme le Salgir, de la cavité d'un roc, et sur le bord duquel sont

les casernes de l'artillerie, si décriés pour l'insalubrité du local, et le palais qu'on avait fait construire pour y recevoir feu l'impératrice, on voit distinctement les couches de marne crétacée, recouvrir les couches calcaires dures, qui s'aplatissent toujours de plus en plus. Ces couches marneuses, très-basses vers les montagnes, constituées d'ancienne roche, forment au contraire, du côté de la steppe et sur-tout à la proximité de la profonde gorge dans laquelle est située la ville de Karassubasar, des montagnes considérables coupées à pic vers le sud, inclinées en pente douce vers le nord et le nord-ouest, et dont la chaîne occupe tout l'espace compris entre le grand et le petit Karassu.

Autant la ville de Karassubasar frappe désagréablement la vue par sa chétive et sale apparence, autant elle paraît belle de la hauteur du rivage. La perspective que l'on en trouve dans la treizième planche, représente le grand Tasch-Chan, une des premières maisons de commerce, quelques metschets, et de nombreux peupliers, qui servent d'ornement au jardin de monsieur le général de Rosenberg, que le collège de médecine possède aujourd'hui pour l'usage de la pharmacie.

*Suite de la description des montagnes qui
bordent la côte méridionale de la Crimée.*

JE continue la description générale des montagnes qui bordent la côte méridionale de la Crimée. Au-delà d'Uskut les montagnes schisteuses , couvertes de collines et déchirées par des ravins, s'étendent le long du rivage ; leurs croupes , dont les gorges sont arrosées par des sources, courent vers la mer, et s'adossent à la haute chaîne de montagnes. On distingue entr'autres, une croupe étroite, coupée par une gorge profonde, qui descend d'Arbat dans une direction presque parallèle à la mer, et se prolonge vers le ruisseau d'Uskut. Sur l'extrémité de cette croupe la plus voisine de la mer et la plus escarpée, on voit, presque à la moitié du chemin qui conduit à Kapsochor (à sept verstes environ d'Uskut), un vieux château grec, auquel les Tartares ont donné le nom de Tschoban-Kalee (fort des bergers). Ce château consiste en une grosse tour ronde, surmontée d'une coupole, et de vingt archines de diamètre sur plus de quatre toises de hauteur, à laquelle on monte par un escalier qui mène à la porte d'entrée, construite au-dessus du niveau du sol. Quoique cette tour ait une grande crevasse, elle n'en

est pas moins très-solide encore, par l'épaisseur de ses murs qui sont tout en pierres de taille. Un tertre provenant peut-être de la fouille du fondement, masque l'entrée. De cette éminence où croît un astragale, ¹ que je n'avais point encore vu jusqu'ici, part au nord-ouest de la tour, un mur de deux arsehines d'épaisseur, flanqué d'une tourelle et construit de pierres brutes sans chaux. Ce mur se prolonge, à la distance d'une centaine de pas, jusqu'à la pointe de terre escarpée, près du rivage, après avoir décrit un angle le long de la pente septentrionale du cap, où le roc, couvert de genevriers, n'a point un escarpement aussi prononcé; il servait jadis à défendre l'espace compris derrière la tour de ce côté, mais il est aujourd'hui presque entièrement dégradé. Dans un endroit voisin de ce mur, on remarque plusieurs tombeaux de pierre brute, placés les uns près des autres, qui paraissent être l'ouvrage des Grecs. La position avancée de la pointe de terre, sur laquelle se trouve cette tour tout à fait découverte, près du bord de la mer, permet de l'apercevoir sur toutes les faces,

¹ *Astragalus ponticus*. Spec. Astragalorum, tab. XI, espèce très-voisine de l'*Astragalus narbonensis*.

des hauteurs les plus éloignées, et la vue, qui plonge sur une grande partie de la côte méridionale, s'étend jusqu'à Kaffa et Alushta.

Le sumac des corroyeurs,¹ et le sumac fustet,² croissent en abondance aux environs de cette tour, avec de petits buissons d'allouchier;³ sa plate-forme était couverte de pois maritimes,⁴ de clypéole monosperme,⁵ et d'autres plantes.

A peu près dans la direction de Tschoban-Kalec, du côté de la mer, on voit sur la pente de la montagne, le village tartare et considérable d'Arbat ou Arpat; les hautes montagnes de ce nom, situées derrière et dominées par celle de Postrofil, s'étendent au nord-ouest, vers le village de Weron, qu'elles entourent.

Les couches de schiste argileux, souvent

¹ *Rhus coriaria*. Les baies rouges de cet arbuste, qui est le soumagh proprement dit, ou le *rédioul* des Tartares, et que l'on confond communément avec le sumac amaranthe (*Rhus typhinum*), sont assez aigrettes; les Turcs, ainsi que les premiers, les emploient pour assaisonner le bouillon de viande, qu'elles acidulent d'une manière très-agréable.

² *Rhus cotinus*. — ³ *Crataegus aria*. — ⁴ *Pisum maritimum*. — ⁵ *Clypeola jonthlaspi*.

bouleversées, mais souvent aussi dans leur assiette et direction naturelles, ne continuent pas moins de s'étendre le long de la côte. C'est ici que les montagnes doivent s'être jadis écroulées vers la mer. On voit çà et là de nombreux ravins qui coupent le rivage, d'où sortent des veines d'eau salée. Ces sources, alors taries, avaient déposé beaucoup de sel d'epsom, qui tombait en efflorescence. Avant d'arriver à Kapsochor,¹ on rencontre une forte crête de schiste sablonneux, qui fait saillie vers la mer, et dont les couches entassées confusément les unes sur les autres, de l'épaisseur d'une et même deux archines, courent à l'est-sud-est, et se précipitent au nord-est; l'intérieur de ces couches est divisé par une quantité prodigieuse de fentes obliques qui les traversent en tout sens.

Le vallon de Kapsochor, riche en jardins et vignobles, est situé de la manière la plus agréable, à la distance d'à peu près une verste et demie de la mer, entre les montagnes, et s'ouvre, vers la baie que forme la côte, depuis la pointe de terre de Tschoban-Kalce jusqu'aux promontoires qui la séparent de Kutlak. Cette baie, dont le fond n'a point d'écueils, est une des

¹ *Kapsochor* est un nom grec qui signifie lieu brûlé.

plus avantageuses pour la pêche. Le ruisseau de Schelen, non loin duquel se trouve un village du même nom, situé sur le penchant des montagnes, à neuf verstes de la mer, passe près de Kapsochor, avant de s'y réunir. Les riches Tartares, habitans de ce lieu, cultivent, sur le bord de la mer, au-dessous des hauteurs, de beaux champs de concombres et de lin, qu'ils arrosent et fument avec soin. Ils transportent au marché de Karassubasar les grains et autres productions de leurs terres par un chemin praticable pour les arbes, et qui traverse les montagnes. La garance sauvage croît dans le bas-fond, où l'on pourrait faire venir le coton avec bien de l'avantage ; mais le vin qu'on y recueille est fort mauvais, parce qu'on n'a pas eu l'attention de planter la meilleure espèce de ceps dans les vignobles.

Du vallon de Kapsochor, on arrive, le long de la côte, dans une autre vallée voisine arrosée par le ruisseau de Worun, qui descend des gorges supérieures des montagnes, où l'on voit à mi-côte les villages de Worun, d'Aisères et de Wéron. On la côtoie d'abord entre des buissons de tamarises décandriques¹

¹ *Tamarix germanica.*

et de tamariscs tétrandriques, ¹ jusqu'à ce qu'on atteigne un sentier praticable pour les chevaux, qui traverse la gorge profonde de Süggül-Tèpe (gorge des Cerfs). Là, percent des lits de schiste argileux, singulièrement bouleversés, et colorés par de l'oxide jaune de fer, alternant avec d'autres couches grises du genre de celles qui constituent cet ordre de montagnes. Ces lits représentent, comme ceux d'Alushta, toutes sortes de figures courbes, angulaires ou trapézoïdes, et ressemblent, en grand, à des géodes de mine d'ocre, avec la différence qu'ici plusieurs feuillets concentriques, cimentés par de la rouille de fer, sont emboîtés les uns dans les autres, et que leurs intervalles sont remplis d'un schiste argileux gris, friable. Ces corps, trapézoïdes, ont souvent deux ou trois toises de diamètre, et leur formation est très-difficile à expliquer.

Au bout de cette gorge, on passe dans une autre qui s'étend, au sud, jusqu'à la mer, entre les deux montagnes de Kütür-Obo, et de Tültschik-Kaja (montagne du renard), et qui va toujours en s'élargissant. La première, ainsi que la montagne du renard,

¹ *Tamarix tetrandra*.

est entièrement couverte de genevriers noirs semblables aux cyprès, dont les troncs verticaux, et souvent de l'épaisseur du corps d'un homme, sont rabougris, à ce qu'il paraît, par l'étêtement de ces arbres, et n'ont guère plus de neuf à dix pieds de hauteur. Leur grand nombre a fait donner à ce vallon le nom de Kara-Ardytsch-Deressi. — Les lits de schiste brun et d'argile, qui courent ici, tantôt à l'est-nord-est, tantôt à l'est et à l'ouest, s'inclinent sous un angle de quarante-cinq degrés vers le sud. La même disposition règne dans ceux de la montagne du renard, constituée, jusqu'au deux tiers de sa hauteur, des mêmes couches horizontales que celle de Kütür-Obo, excepté qu'au pied de la première, les lits de schiste argileux, alternant avec le schiste sablonneux, sont entrecoupés par une forte couche de grès. Cette montagne extraordinairement escarpée, très-pénible à gravir, et sur les revers de laquelle on ne découvre d'autres arbustes que le genevrier noir ou de petits chênes gris, présente néanmoins, à son sommet, d'épaisses couches compactes et précipitées, au sud, de la même pierre meulière dont on fait usage dans presque tous les moulins de la Crimée. Elle n'est, au reste, qu'une branche avancée vers le nord

de la véritable montagne de pierre meulière de Kutlak , qui se prolonge en dos d'âne, au sud-ouest du côté de la mer. Cette montagne, quoique coupée à l'est par un profond ravin, se réunit cependant à la montagne considérable et boisée de Pertschamkaja, qui s'élargit vers Sudagh, et se divise à l'ouest, avec quelque courbure, en deux branches vers le rivage; celle du nord, plus courte et plus basse, aboutit au vallon, tandis que l'autre, plus élevée, d'où l'on croît appercevoir tout près de soi la Karabée-Jaila, le Tschatyrdagh et même l'Ajudagh, est très-escarpée près de la côte, où elle se termine par deux promontoires, dont l'un, plus considérable et plus élevé, forme, avec l'autre, une baie circulaire. C'est entre ces caps et la montagne pierreuse de Kuschkaja, coupée à pic du côté de la mer, près du vallon de Sudagh, qu'est situé le port de Sudagh (Sudagh - Liman), dans lequel on jette l'ancre sur un fond d'argile.

Un schiste argileux, dont les couches forment quelques monticules avancés, coupe le pied de la grande et de la petite montagne de pierre à meules. Ces couches, la plupart mélangées de quartz arénacé, courent de l'est-nord-est à l'ouest-sud-ouest, sous un angle

de quarante-cinq degrés, et plus verticalement au sud-est. Elles percent dans tout le vallon dont nous avons parlé plus haut, et pénètrent jusque dans les montagnes garnies de bois. Des lits de pierre meulière dure, composée en grande partie de petits silex, entremêlés de rognons argileux, liés par un ciment calcaréo-quartzeux, font saillie sur la crête extrêmement aiguë de la montagne; ils ont depuis l'épaisseur d'un empan jusqu'à celle d'une arschine, et gissent sur un grès friable. Les fentes qui les traversent sont verticales, tandis que celles qui marquent la séparation de chaque lit, sont inclinées à quarante-cinq degrés. Du côté de la mer, un peu au-dessous de la croupe la plus élevée, la pierre meulière disparaît sous une roche calcaire grise, qui constitue les montagnes voisines de la côte, près de Sudagh. On voit au bas du vallon, près du Sudagh-Liman, les restes d'un vieux couvent grec, dédié à St.-George.

La pierre meulière de la petite montagne n'est point aussi dure, et contient un mélange de pierre argileuse granuliforme; les Tartares de Kutlak, qui l'exploitent avec beaucoup de peine, la font rouler du haut de la montagne, et la façonnent dans le bas. Deux de

ces meules, dont le prix varie, coûtent au moins trente à quarante roubles. Trompé par l'apparence extérieure de quelques-unes de ces pierres, qui ne sont pas, en général, de la meilleure espèce, j'avais conçu l'espoir de trouver du granit dans cette contrée; mais, en les examinant avec plus d'attention, je fus bientôt convaincu que ces pierres étaient de la même classe que celles des couches horizontales de la Tauride, ainsi qu'une autre pierre meulière encore moins bonne, qu'on trouve, sur les hautes montagnes, près de Stilæ.

Le village de Kutlak, éloigné de dix verstes à peu près de Kapschor, est situé dans un vallon entre ces montagnes de pierres meulières, qui bordent la côte, et celles qui s'élèvent au-delà d'Aisères et de Weron. Le vallon spacieux, entouré de montagnes, de moyenne hauteur, est en partie planté de vignes. Mais le vin faible et médiocre qu'on en retire ne peut pas se conserver long-temps. Les montagnes les plus considérables sont, indépendamment de celle du renard, dans la partie sud-est du vallon, la montagne escarpée de Kojerdseun, constituée de roche calcaire grise et dure, qu'on voit au nord-ouest, immédiatement au-delà du village; au nord, celle de

Tschakalkaja, mélangée de brèche siliceuse (poudings), et qui présente deux mamelons surmontés chacun de deux pointes saillantes, qu'on nomme Emdsche-Tenkaja, à cause de la ressemblance qu'elles ont avec des pis de vache; à l'est, celle de Pertschamkaja, de schiste argileux, occupant avec les collines adjacentes, un grand espace, et le long de laquelle le ruisseau de Karagatsch coule dans le vallon de Sudagh.

Le chemin qui mène à Sudagh (dix verstes) en côtoyant les bords du ruisseau, passe entre la montagne de Pertschamkaja, couverte de bois (Kara-agatsch) et les montagnes opposées, situées au nord, et plus déchirées, parmi lesquelles on distingue principalement une cime élevée de roche calcaire fétide, nommée Klaplaren-Kajassi. La brèche siliceuse alterne aussi dans ces montagnes, avec des lits de schiste argileux et des bandes ferrugineuses, qui courent de l'est-sud-est à l'ouest-nord-ouest, et s'inclinent vers le sud-ouest. — On arrive enfin, après avoir traversé la vallée plantée de vigne (d'Aji-Sawa) dont le nom dérive de celui d'une vieille église grecque, dans l'agréable vallon de Sudagh, qui mérite une description particulière.

Ce vallon, renommé par l'excellence de ses

vins, s'étend du sud au nord, depuis la mer jusqu'aux montagnes, sur une longueur de plus de trois verstes, et une largeur de deux; il se divise, près de la hauteur saillante d'Heidatli, en deux branches; l'une se prolonge entre les montagnes, et se rétrécit l'espace de trois verstes, au nord, vers le village, de Taraktasch; l'autre, connue sous le nom de d'Ai-Sawa, se dirige à l'ouest vers Kutlak, et n'a que deux verstes. Le vallon de Sudagh est rempli de vignobles et de jardins fruitiers; mais la partie basse qui forme une espèce de plaine ovale, s'incline en pente douce au sud où elle reçoit toute la chaleur des rayons solaires; s'est la seule qui produise de bons vins. Les vallons supérieurs, exposés au nord, et plus étroits, sont en partie privés du soleil, le matin et le soir, par les montagnes adjacentes; aussi ne produisent-ils qu'un vin acerbe, qui mérite à peine de tenir le quatrième rang parmi ceux de la Tauride. Le ruisseau considérable de Souksu, coule au milieu du grand vallon; il descend des montagnes et parcourt treize verstes avant de tomber dans la mer. Il reçoit en chemin celui de Karagatsch, beaucoup plus petit, qui vient du vallon voisin plus à l'ouest, tarit tous les étés, et reste quelquefois à sec toute l'année.

Les eaux de ces deux ruisseaux, sagement distribuées par de nombreux canaux, servent à l'arrosement des vignobles et des jardins, et fécondent le sol dont la qualité marneuse augmente la sécheresse; je m'entendrai plus au long, sur cet objet, lorsque je traiterai de la culture de la vigne en Crimée.

Les montagnes qui bordent le vallon de Sudagh ne sont pas les plus élevées de la Tauride, mais coupées à pic, et généralement déchirées, elles paraissent très-hautes en raison de leur escarpement. La nature très-variée des roches qui les constituent, concourt à leur donner des formes différentes de celles des autres montagnes. Le vallon est resserré du côté de la mer; à l'est par la montagne ronde et pelée d'Altschak-Kaja, qui renferme une roche calcaire, espèce de marbre, appelé, par les Tartares, Koktasch (roche bleue); à l'ouest par un rocher de forme conique, de même nature, plus élevé, garni de pins, vers le nord seulement, où il s'abaisse en pente assez douce, et très-escarpée vers le rivage; enfin par un autre près de la mer, sur lequel est située l'ancienne forteresse génoise de Sudag. Mais une gorge étroite et profonde, vers la côte, sépare ce

rocher du précédent. Plus loin de la mer, en remontant le vallon, on voit des montagnes très-étendues, en partie boisées, et toutes constituées de schiste mélangé, savoir; à l'ouest, le Pertschamkaja; à l'est, celle que les Russes nomment Golaja (la pelée), ainsi que plusieurs autres qui communiquent, par leur base, avec la dernière. La partie couverte de vignobles est fermée du côté du nord par une croupe en forme de croissant, Gridatli. Cette croupe, de moyenne hauteur, fait partie de la chaîne des montagnes qui bordent les côtes septentrionales du vallon d'Ai-Sawa. Les couches de grès et de brèche siliceuse, dont le sol est entrecoupé, contribuent beaucoup à la bonté des vins qu'on y recueille, par la propriété qu'elles ont de réverbérer les rayons du soleil. Deux autres montagnes s'élèvent plus au nord, le long du vallon de Taraktasch. La première, Taraktasch (rocher à crête de coq), constituée de brèche, se présente au-delà du village du même nom; la deuxième de roche calcaire grise, fait face à la précédente, à l'ouest du ruisseau. Cette dernière a reçu le nom de Baka-Tasch (rocher de la grenouille), à cause d'un faux air de ressemblance que lui donne avec une grenouille accroupie le bloc isolé qui paraît suspendu sur le revers escarpé

de cette montagne. Les formes variées des montagnes qui résultent des divers genres de couches dont leur ensemble est composé, sont très-visibles et faciles à distinguer dans tout le contour du vallon; les deux paysages que représentent les planches quinze et seize suffisent pour en donner une idée. On voit dans la première, la montagne de Taraktasch, ainsi que le village et le vallon voisins, du même nom; la deuxième offre la perspective des monts de Kuschkaja et de Pertschamkaja, à l'ouest, vers la mer, avec celle du fort de Sudagh. Les anciennes montagnes, à lits déchirés et dégradés, peuvent avoir vingt verstes aux environs de Sudagh, où commence le calcaire moderne, sur les bords du ruisseau d'Indal, comme je le ferai remarquer plus bas.

Toutes les montagnes que nous venons de citer offrent au naturaliste des objets plus ou moins remarquables. — Les brouillards et les nuages, venant de la mer, sont d'abord arrêtés par la montagne de Kuschkaja, qui les attire même dans les beaux jours de l'été, mais sur-tout au printemps et en automne; ils enveloppent ensuite la partie la plus élevée du Pertschamkaja. Lorsque ces vapeurs qui se fixent à l'est, autour de la haute montagne de Golaja, descendent dans le

vallon, elles se résolvent ordinairement en pluie.

La roche calcaire des environs de l'Altschakkaja, à l'est du vallon, est encore la même autour de la forteresse de Sudagh, et près du Kuschkaja. On retire d'excellente chaux de ce calcaire gris, dur et rempli de fentes, dont les couches épaisses, courbées dans le sens de la montagne, et superposées les unes aux autres d'une manière assez lâche, s'enveloppent comme les tuniques d'un oignon. La masse, parsemée de quelques gros madrépores et de millepores plus ou moins altérés, ainsi que d'entrouques, ne renferme aucune autre espèce de pétrifications ou de débris d'animaux marins. J'ai trouvé, près d'un madrépore semblable, des fragmens noirs comme du charbon. On y remarque aussi de grandes et petites cavités, dont plusieurs s'ouvrent au dehors, et qui sont encore plus apparentes sur un rocher situé entre la forteresse de Sudagh et les montagnes voisines du Kuschkaja. (*Voyez* dans la sixième vignette ce rocher, avec l'église grecque et la tour qui s'y trouvent. Sur l'Altschakkaja, les petites cavités de cette roche sont remplies d'une concrétion blanche, ramifiée comme le corail; mais fine et souvent écourtée vers l'extrémité

des rameaux, enveloppés d'une croûte calcaire blanchâtre, assez semblable au millepore calcaire,¹ et qui paraît comme coulé sur la pierre. Quelques filons inclinés un peu diagonalement sillonnent cette montagne; ils recèlent un spath calcaire jaunâtre assez dur, dont les cristaux, de forme rhomboïdale, sont réunis par groupes.

La croupe étendue de Golaja, séparée du Taraktasch par une gorge et un large ravin, renferme les mêmes variétés de schiste que le Pertschamkaja; elle s'élargit de six verstes jusqu'à la mer, et communique avec le Tokluk-Syrt, constitué de la même roche, sur lequel nous reviendrons plus bas. Une cime très-élevée, et quelques autres plus petites, percent les couches de grès de cette longue croupe, qui se termine vers la mer par des ramifications courbées en dos d'âne, sillonnées de profonds ravins, et divergentes comme les doigts de la main. Les montagnes les plus élevées de cette grande chaîne, séparées du Bujuk-Syrt, à l'est, par un vallon, entre les villages de Tokluk et de Koos, sont tantôt composées de lits épais de schiste sablonneux, fendus en quartiers assez volumineux, minces,

¹ *Millepora calcarea*. PALLAS, *Elench. Zoophytor.*, p. 265, sp. 163.

larges de plus d'une toise, et souvent de forme rhomboïdale, tantôt d'un schiste brun, coloré par le fer, et plus ou moins friable. Une argile grise peu compacte, et traversée par des bandes ocreuses remplies de minéral de fer oxidé, en rognons, alterne avec les lits de grès, ainsi qu'avec ceux du schiste, dont elle suit la direction. Ces lits, aussi visibles dans les ravins que sur les hauteurs, courent horizontalement vers le nord-est et le sud-ouest, comme les couches des environs du Sudagh; mais ils s'inclinent au nord-ouest sous différens angles, avec des escarpemens plus ou moins considérables, et se redressent quelquefois au point de devenir verticaux. Les couches de grès plus épaisses constituent les croupes les plus élevées, tandis que le schiste perce dans les gorges. Le vallon même de Sudagh paraît aussi creusé dans un schiste argilo-calcaire, dont les lits se laissent principalement appercevoir le long de ses bords, comme au pied du Pertschamkaja, où cette couche horizontale est fortement imprégnée de sel, sur-tout dans les profondeurs. L'argile, qui l'accompagne dans une direction parallèle, renferme une mine abondante de fer oxidé, tant limoneux rouge qu'en rognons durs, que l'on pourrait exploiter avec

avantage pour le service des forges et des usines.

Le grès de toute cette contrée, généralement très-dur et sonore, éclate fortement au feu; la matière quartzeuse qui lie ce schiste sablonneux, est assez abondante pour faire disparaître le grain de cette pierre, dont la cassure offre une masse compacte et serrée. On taille, pour les pressoirs et pour les ponts, des tables d'une toise et demie de longueur, sur une demie, jusqu'à une arschine et demie de largeur, et une plus ou moins grande épaisseur, qui souvent n'excède pas quelques pouces. Les Tartares emploient pour construire leurs tombes, ou pour faire des bornes, des quartiers rhomboïdaux, qu'ils déterrent au milieu des lits de grès, et qui se trouvent avoir naturellement les mêmes dimensions que les tables, sur un empan carré d'épaisseur; au reste la dureté du grès n'est pas la même par-tout. Quelques lits renferment une pierre moins compacte, mélangée de carbonate de chaux et de marne, et remplie de débris, de plantes décomposées, qui, réduits à l'état charbonneux, se délitent par feuillets.

Ces montagnes schisteuses ne sont pas moins remarquables sous le rapport des belles

plantes qu'elles produisent, et dans le nombre desquelles on distingue, au pied du Pertschamkaja, un joli sainfoin, ¹ à fleurs blanches, l'astragale laineux, ² la cataleptique, ou tête de dragon cuniloïde; ³ sur la montagne de Golaja, beaucoup de giroflée très odorante, ⁴ et d'astragale à gros fruit, ⁵ que l'on ne rencontre en aucune autre partie de la Tauride; dans le vallon, l'illecèbre, à fleurs en tête, ⁶ l'orcanette taurique, ⁷ l'herniaire velue, ⁸ le sainfoin taurique, ⁹ le seseli gom-mifère, ¹⁰ la sauge hablizienne, ¹¹ la scutellaire orientale, à fleurs jaunes et rouges, ¹² le lotier des prés, ¹³ l'eupatoire pontique, ¹⁴ la vesce de Bithynie, ¹⁵ l'alcée sinuée, ¹⁶ le câprier, ¹⁷ et la molène grecque, ¹⁸ dont les Tartares conservent les branches douceâtres pour servir l'hiver, en cas de besoin, de nourriture aux bestiaux, après les avoir dé-

¹ *Hedysarum*. — ² *Astragalus lanatus*. — ³ *Dracocephalum cuniloïdes*. — ⁴ *Cheiranthus odoratissimus*. — ⁵ *Astragalus utriger (macrocarpus)*. — ⁶ *Illecebrum capitatum*. — ⁷ *Onosma tauricum*. — ⁸ *Herniaria hirsuta*. — ⁹ *Hedysarum tauricum*. — ¹⁰ *Seseli gumiferum*. — ¹¹ *Salvia habliziana*. — ¹² *Scutellaria orientalis*. — ¹³ *Lotus siliquosus*. — ¹⁴ *Eupatorium ponticum*. — ¹⁵ *Vicia bithynica*. — ¹⁶ *Alcea rosea*. ¹⁷ *Capparis*. — ¹⁸ *Verbascum græcum*.

pouillés de leurs épines par un feu ménagé ; la molène vésicaire , ¹ le fabago , ² l'harmale , ³ quatre espèces de soude , ⁴ le polycnème à feuilles opposées , ⁵ la scabieuse grêle , ⁶ les centaurées picrides du solstice et des montagnes , ⁷ le tordyle lancéole , ⁸ le maceron perfolié , ⁹ la viperine très-élevée , ¹⁰ le satyrion puant , ¹¹ la prêle noire et gigantesque ; ¹² sur les bords de la mer , le kakile maritime , ¹³ le chou marin , ¹⁴ la molène pinnatifide , ¹⁵ la soldanelle , ¹⁶ le panicaut marin , ¹⁷ la soude épineuse , ¹⁸ le râcle à grappes , ¹⁹ et plusieurs autres plantes. Les principaux arbustes sont le poirier et l'alisier d'Orient , ²⁰ le jasmin cytise ²¹ et le rosier sauvage , qui s'élève souvent jusqu'à la hauteur de deux toises. Des pampres nombreux de vigne sauvage ,

¹ *Verbascum vesicarium*. — ² *Zygophyllum fabago*. — ³ *Harmala*. — ⁴ *Salsola sedoides* , *ericoïdes* , *tamariscina* et *brachiata*. — ⁵ *Polycnemum oppositifolium*. — ⁶ *Scabiosa gracilis*. — ⁷ *Centaurea picris* , *solstitialis* et *montana*. — ⁸ *Tordylium maximum*. — ⁹ *Smyrnum perfoliatum*. — ¹⁰ *Echium altissimum*. — ¹¹ *Satyrion hircinum*. — ¹² *Equisetum nigrum* et *giganteum*. — ¹³ *Bunias cakile*. — ¹⁴ *Crambe maritima*. — ¹⁵ *Verbascum pinnatifidum*. — ¹⁶ *Convolvulus soldanella* et *terrestris*. — ¹⁷ *Eryngium maritimum*. — ¹⁸ *Salsola tragus*. — ¹⁹ *Cenchrus racemosus*. — ²⁰ *Pyrus* et *Crataegus orientalis*. — ²¹ *Jasminum fruticans*.

rampent le long des ruisseaux, et l'on y voit assez fréquemment le tamarisc à quatre étamines.¹ La scille jacinthe,² l'ornithogale de Narbonne,³ les jacinthes à panicules et à grappes,⁴ abondent tellement ici, qu'on ne peut pas donner un coup de bêche sans en déterrer les bulbes, ou des racines noueuses de gesse tuberculeuse.⁵

L'ancienne forteresse génoise, construite au-dessus de Soldaja, dont elle porte le nom, est assise sur le plateau d'un rocher oblong et pelé, qui s'incline vers le nord, et se relève du côté de la mer, où son escarpement est plus considérable; elle est enceinte d'une haute muraille très-épaisse et flanquée de dix tours rondes ou carrées, qui règnent sans interruption jusqu'à l'endroit où la pente inaccessible du roc défend l'entrée de la place du côté de la mer. Un second mur où l'on voit encore des restes de tuyaux qui servaient à conduire les eaux de pluie dans de grandes et profondes citernes voûtées, aboutit de la tour la plus basse au phare qui domine la partie la plus élevée de la montagne. On n'arrive commodément à la forteresse que du côté du nord-ouest, par un chemin qui passe entre

¹ *Tamarix tetrandra*. — ² *Scilla hyacinthoides*. —
³ *Ornithogalum narbonense*. — ⁴ *Hyacinthus paniculatus*
 et *racemosus*. — ⁵ *Lathyrus tuberosus*.

les hautes tours, et qui est défendu par un ouvrage extérieur. Les murs et les tours, en partie ruinés, portaient de belles inscriptions, en caractères gothiques, dont plusieurs ont été conservées, ainsi que des bas-reliefs, parmi lesquels on distingue celui de Saint-George. Nous renvoyons, pour les éclaircissemens historiques, à l'ouvrage de M. l'abbé Gaspard - Louis Oderico,¹ dans lequel cet auteur génois explique, avec beaucoup de détails, la plupart des inscriptions, dont nous venons de parler. Un grand nombre de bâtimens dégradés, d'un style gothique et d'une architecture élégante, subsistaient encore à l'époque de mon premier voyage en Crimée. Mais on les a détruit par la suite, pour en employer les matériaux à la construction des casernes que l'on a faites dans l'intérieur de l'enceinte. Il ne reste plus sur la pente orientale de la ville que la grande et belle cathédrale ainsi que les tours et les rem-

¹ *Lettere Ligustiche ossia Osservazioni critiche sullo stato geografico della Liguria cino ai tempi di Ottone il grande, con le Memorie storiche di Caffa ed altri luoghi della Crimea posseduti un tempo da Genovesi e spiegati di Monumenti Liguri quivi essistenti, dell' Abbate Gasparo Luigi Oderico. Bassano, 1792, gr. 8.*

parts du fort. Il y avait autrefois à l'ouest, au bas de la montagne, un village tartare avec une mestchet, dont la majeure partie des habitans s'est retirée lors de l'occupation de la Tauride ; le reste a cherché depuis à se fixer ailleurs, après la construction des casernes. Une vallée profonde, à l'ouest de Soldaja, n'offre de remarquable qu'un rocher isolé qui renferme dans le bas une grotte ouverte à l'est, et sur lequel sont bâties l'église grecque, dont nous avons fait mention, avec la tour élevée de la sixième vignette. La mer forme, au pied de la forteresse un petit port, entouré d'une file d'écueils ; mais le véritable port génois était le Sudagh-Liman, dont j'ai parlé plus haut, à l'article de la montagne de pierre meulière de Kutlak, entre le Kuschkaja et le Pertschamkaja, près duquel on voyait une église avec une espèce de couvent. Plusieurs hermitages ou chapelles semblables, construites dans le vallon de Sudagh, ne présentent plus aujourd'hui que des ruines. Nous avons déjà fait remarquer entr'autres, celles d'Ai-Sawa, bâtie près d'une belle source au nord de la montagne de Pertscham. Les Grecs, habitans des pays de vignobles, vont en pèlerinage visiter la petite église de Saint-George, entre la grande et la petite cime du Golaja,

non loin d'une source considérable qui sort de la grande montagne. Les murs de cette vieille église sont encore très-solides. Le village de Tokluk est à cinq verstes au plus du vallon de Sudagh; le chemin plus directe qu'on puisse prendre pour y arriver à cheval, passe auprès de la source en question et sur les montagnes.

On compte peu de maisons habitables dans tout le vallon de Sudagh, mais parmi celles que le prince Potemkin s'était appropriées, et qui, depuis sa mort, font partie du domaine de la couronne, il ne faut pas oublier une fabrique d'eau-de-vie très-considérable, qui tombe maintenant en ruine. Ce riche propriétaire avait fait creuser, dans le sein d'une petite éminence, une cave à deux issues, de vingt toises de long sur neuf de large. Le pressoir est construit au-dessus de cette immense cave, dont les superbes voûtes, en pierre de taille, peuvent renfermer au moins six cents foudres ou tonneaux, capables de contenir plusieurs milliers d'eimer de vin. Mais quoiqu'elles soient encore en bon état, on ne tire plus aucun parti de ce bel établissement.

Un chemin commode, pour les voitures, se présente à l'issue du vallon de Sudagh;

il traverse obliquement les montagnes, dont je remets à parler plus bas, lorsque je rendrai compte des observations que j'ai faites sur celles qui s'étendent jusqu'à la plaine. Je suivrai, pour le moment, les vallées voisines de la côte, et je décrirai le reste des montagnes qui vont se terminer le long du rivage de la mer, à la baie de Kaffa. Ces vallées sont au nombre de quatre ; savoir, celles de Tokluk, Koos, Otuus et Karadagh. Koos est à quinze verstes environ de Sudagh, par les chemins ordinaires de voiture ; Karadagh à seize, et j'estime à dix-neuf la distance de Koos à Karadagh, au-delà d'Otuus.

On arrive à Koos par deux chemins ; le premier, plus commode pour les voitures, conduit à travers un vallon, dans le village de Taraktasch, situé entre la montagne de ce nom, le Sari-Kaja, remarquable par la crête de rochers qui le couronnent, et le Tokluk-Syrt, à couches schisteuses, plus éloigné de la mer. Il suit les gorges des montagnes, passe dans un fond près d'une source, entourée de pierres, et s'élève au-dessus d'une couche horizontale, avant d'aboutir à un autre vallon qui s'abaisse brusquement vers celui de Koos, entre le Tokluk-Syrt et le Porssukkaja.

On voyage, en grande partie, sur des montagnes schisteuses, que percent plusieurs crêtes de grès et de brèches, dont les couches courent au sud-est, comme toutes les couches horizontales de cette partie des montagnes situées à l'est.

L'autre chemin, plus difficile, à partir du vallon de Sudagh, traverse la partie septentrionale du pied de l'Altschakkaja, dont le promontoire élevé s'arrondit vers la côte. Il descend ensuite entre la montagne d'Atschik-Syrt et la mer, côtoie le rivage et finit par se diviser en plusieurs branches, qui conduisent, les unes directement à Koos, et les autres au-delà de Tokluk. — Le géologue trouve ici beaucoup d'observations importantes à faire. — L'Altschakkaja, composé d'une roche calcaire grise, écaillée et pelée, s'élève à l'est au-dessus d'un vallon qui se dirige vers la mer. Il est pour ainsi dire coupé, du sud au nord, vers les deux tiers de sa hauteur; les couches horizontales de grès argileux, qui constituent le pied oriental de cette montagne, offrent une grande quantité de fentes, causées par le retrait, dont les vides ont été depuis remplacés par un suc calcaire qui s'y est infiltré et durci. On voit au-delà du vallon, sur les bords de la mer,

une petite éminence dont les couches d'argile alternent avec celles de grès. Ces dernières, incrustées de veines de spath calcaire, ont une épaisseur qui varie depuis un empan jusqu'à une toise et plus. Tantôt elles courent dans une direction assez droite, et tantôt elles serpentent sur les hauteurs, à peu près du nord-est à l'est et au nord-nord-est, et s'enfoncent presque verticalement. La première couche considérable qui se déploie vers le rivage, offre des lits de grès d'un blanc sale, alternant avec des couches plus ou moins épaisses de spath calcaire; on y voit aussi des zones d'ocre friable, des croupes de cristaux de chaux carbonatée, de gros rognons marneux, cloisonnés, ou jeux de Vanhelmont. J'y trouvai même un morceau de bois aplati, noirâtre, bitumineux, de plus d'un demi-pied de diamètre, divisé par éclats, parsemé de cristaux calcaires, et qui ressemblait beaucoup au bois fossile, avec lequel on prépare du charbon en Islande; les couches de grès en recèlent aussi quelques traces. Les lits d'argile adjacents renferment çà et là des cristaux de chaux sulfatée. — Une autre couche pierreuse, située plus à l'est, présente l'aspect d'une muraille fort élevée, qui tombe en

ruine : ces lits , dont la position est presque verticale , sont composés de grosses masses irrégulières de pierres , placées sans ordre et séparées entre elles par une matière à base d'argile , mélangée de fragmens schisteux ; cette substance singulière , qui fait pour ainsi dire la fonction de mortier , renferme des bélemnites brisées , dont les fragmens se touchent encore , des peignes semblables à ceux de la mer Noire , et des empreintes d'ammonites larges comme la main.

Il me paraît bien prouvé que ces couches pierreuses se sont déposées par lits horizontaux , sous la mer , et que les bois qu'on y trouve enfouis se sont aplatis dans cette position. Quelle cause a donc pu soulever la masse entière de ces lits , sur une si grande étendue , pour leur donner une position si rapprochée de la verticale , sans en altérer le parallélisme d'une manière sensible , même dans ceux constitués d'une matière argileuse ; très-peu compacte ? La formation de ces couches , et sur-tout leur état actuel , sont des phénomènes qu'on ne peut guère expliquer.

La hauteur de cette couche bouleversée , varie beaucoup ; à l'est et sur le bord de la mer ,

elle est de trois et même de plus de cinq toises; elle consiste vers le bas et presque dans les quatre cinquièmes de son épaisseur, en lits de glaise jaunâtre et grise, tachés par-dessous de bleu de gorge de pigeon. Des lits minces d'ocre, accompagnés de rognons de fer oxidé limoneux la parcourent en serpentant, presque dans une direction horizontale, et quelques veines de spath calcaire, souvent disposées en forme d'éventail, la sillonnent en différens sens. Les vagues ont creusé jadis, dans cette argile, de petits ravins où s'est moulée plus tard une couche horizontale, apportée par de nouvelles alluvions. Ce dépôt moderne, épais d'une à deux toises, s'étend peu vers l'intérieur des terres; c'est un mélange de sable coquiller, sous lequel on retrouve encore quelques coquilles assez bien conservées, et qui sépare deux lits de galets fortement cimentés, dont l'un lui sert de base, et l'autre le recouvre. Le sable de la mer forme la plus grande épaisseur de cette couche moderne, au milieu de laquelle on trouve de minces lits de coquilles, de la même espèce que celles des bords de la mer Noire actuelle. Ce banc de pierre, de nouvelle formation, perce à l'endroit où la mer a baigné les couches molles d'argile, en gros quartiers,

qui s'avancent comme des écueils. On retrouve au-delà les anciens lits de grès, qui tantôt s'élèvent au-dessus du plateau formé par les couches d'alluvion, tantôt s'abaissent insensiblement dans la mer au sud-est, à l'endroit où celles-ci finissent, et vont se perdre en grande partie vers le nord, où ils se précipitent quelquefois en pentes très-escarpées. Plus loin encore, les anciennes couches disparaissent totalement pour faire place à de larges ravins qui se dirigent vers la côte, et ne laissent appercevoir que quelques mamelons isolés, que les eaux semblent avoir enveloppés. On retrouve enfin, à quelques verstes de Sudagh, la couche d'alluvion. Cette masse de sable, d'une à deux toises d'épaisseur, est mélangée de fragmens de coquilles à demi brisées, de pierres calcaires et de mines de fer; elle constitue deux langues de terre plates et saillantes, à peu près au milieu de la baie, entre les deux caps formés du côté de Sudagh, par l'Altchakkaja, et, du côté de Koos, par le Bujuk-Syrt. Son lit inférieur est au niveau de la mer, et sa masse entière n'offre point de séparations distinctes, particulièrement à l'endroit où cette couche ressemble à un amas de poudingues à gros grains. Les matières de transport qu'elle renferme, et que l'on

rencontre aujourd'hui sur les bords de la mer, sont des grès, des roches calcaires grises, noirâtres, semblables à celles des couches horizontales plus anciennes, des rognons de fer oxidé, quelquefois creux, d'un brun rougeâtre, formant des cordons dans les couches molles d'argile et quelques silex. J'ai remarqué dans les lits horizontaux ou inclinés, qui séparent ces masses, entre autres coquilles, des cœurs de Vénus, des peignes ou pélerines et des tellines variées. Tous ces fossiles sont dans l'état où la mer les a déposés, et paraissent encore assez bien conservés, soit dans leur entier, soit dans leurs fragmens. Les pierres de taille employées pour la construction des caves de la Couronne, à Sudagh, ont été tirées de cette couche de formation récente. Elles sont une preuve incontestable de l'ancienne élévation de la mer Noire, dans cette contrée, et les bords de cette mer en offrent beaucoup d'autres, comme nous aurais occasion de le faire remarquer.

On ne voit pas la moindre trace de cette couche horizontale dans les plaines adjacentes dont la mer couvre encore quelques parties, quand elle est haute, non plus que sur les élévations situées au milieu de ces plaines. Elle est remplacée par-tout où la terre végétale manque,

par des lits inclinés et quelquefois verticaux, de schiste, tantôt argileux, tantôt quartzeux, brun et coloré d'ocre, et même, en quelques endroits, par la roche calcaire pure. C'est dans cette contrée sèche et saline, à quatre verstes environ de la mer, qu'est situé Toklik ou Tokluk, entouré de vignobles dont le vin est assez bon. Ce village est séparé du vallon de Koos, à l'est-sud-est, par le Bujuk-Syrt, au nord-est par le Tokluk-Syrt, constitué de lits semblables de schiste, à l'ouest par l'Altchakkaja, au sud enfin par la mer.

On découvre entre la mer et le village de Tokluk, un rocher remarquable que les Tartares appellent Paralam-Kaja (roc brisé), qui s'élève de quelques toises au-dessus de la colline sur laquelle il repose. Ce sont d'énormes masses calcaires rompues, les unes encore en place, et les autres bouleversées sans ordre; à quelques centaines de pas de ce rocher, on distingue, au milieu d'une plaine aride, les restes d'un cimetière très-ancien, qui ne ressemble aucunement à ceux des autres parties de la Crimée, si l'on excepte les tombes non tartares de la vallée de Koos. On voit, d'abord, dix tombeaux, rangés à la file, de l'est à l'ouest, sur une longueur

de trente-deux pas. Ces tombeaux sont entourés de pierres plates, plantées en terre et comme divisées par compartimens; quatre d'entre eux forment des carrés de quatre arschines sur chaque face, et cinq autres des parallélogrammes, dont les petits côtés n'en ont que deux. Ils sont tous placés à d'inégales distances les uns des autres, et dans l'ordre suivant, de l'est à l'ouest.

2, 1, 4, 1, 4; 2, 2, 4, $3\frac{3}{4}$, 4, 2, 2 arschines

Plusieurs paraissent avoir eu jadis une pierre plus élevée que les autres, à leur extrémité méridionale. On voit en outre, au sud, à deux toises de distance, trois tombeaux isolés sur une seconde ligne; et, près du bout du cimetière à l'est, une colline plate entourée de pierres rangées circulairement, avec deux carrés isolés, de pierres plates, dont la plus longue, placée de champ, est tournée vers le sud. Les Tartares regardent ces tombes comme l'ouvrage des Juifs; mais elles paraissent plutôt provenir d'une autre nation très-ancienne et peu nombreuse.

On est obligé, pour aller à Tokluk, de suivre toujours le rivage de la mer, à cause des ravins qui descendent de la montagne pelée de Tokluk-Syrt, et de marcher sur un

sol argileux et salé. Par-tout on retrouve dans les vallons, les couches horizontales de schiste argileux, alternant avec un schiste quartzeux et mélangées de nombreux rognons de fer oxidé et de quelques masses cloisonnées, argilo-calcaires, connues sous le nom de *Jeux de Vanhelmont*.¹ De nombreuses irrigations entretiennent la fertilité des vignes de Tokluk, de Sudagh et de Koos, malgré la nature saline du terrain. Le tamaris tétrandrique,² est le plus élevé des arbustes qui croissent dans les vallons, où l'on rencontre par-tout l'astragale pimprenelle,³ l'harmale,⁴ et, dans beaucoup de places, un *hedysarum* à fleurs veinées de rouge, ainsi qu'un beau chardon. Le chemin, au-delà de Koos, passe à droite de la montagne de Bujuk-Syrt, dont la croupe forme un promontoire avancé dans la mer.

L'agréable vallon de Koos commence derrière le village de ce nom; il s'étend entre les montagnes de Tokluk-Syrt et de Porssukkaja, jusqu'au rivage, sur une longueur de quatre verstes et demie. La température y est extrêmement douce; on y cultive beaucoup de

¹ *Ludus Helmontii*. — ² *Tamarix tetrandra*. —

³ *Astragalus poterium*. — ⁴ *Harmala*.

jardins, et d'excellens vignobles qui produisent le vin le plus généreux de toute la Crimée. Il se divise en deux branches, immédiatement à la sortie du village; celle de l'ouest se prolonge autour d'une colline élevée en dos d'âne, et passe au bas de la haute montagne de Kopses-Syrt ou Kopsaly, qui fait saillie dans la mer. Un ruisseau sort des gorges de cette montagne, au-dessus du village, et fournit l'eau nécessaire à l'arrosement des jardins. La partie plus spacieuse du vallon, d'abord parallèle au village, s'élargit ensuite autour de la croupe aplatie du Kadirly-Burun, montagne isolée, sur la pointe méridionale de laquelle on voit encore les restes d'un hermitage et d'une église grecque, sous l'invocation de Saint-Georges. La branche occidentale de cette vallée, large d'une verste, est la plus étendue; ces deux gorges se réunissent et se dirigent vers la mer, en se rétrécissant jusqu'à l'excellent vignoble de Bostandschi-Oglu, nom de l'ancien propriétaire, d'où l'on jouit d'une vue charmante sur la mer, et qui donne passage aux eaux du vallon. Une source abondante dépose sur son passage, dans cette vigne, un tuf gris qui devient de plus en plus friable, en se mêlant avec l'argile du sol. Le vallon, resserré sur la gauche par une colline, au

sommet de laquelle se trouve un piquet de Cosaques, est séparé d'un autre, plus large et moins long, miné par de profonds ravins, où croissent la soude à feuilles de bruyères,¹ le câprier, l'absinthe et la nitrée,² par intervalle ; à droite, il est plus étroit vers la mer et près de Koos. Le ruisseau desséché, qui l'arrose, se perd dans les sables du rivage. Toutes les vallées que nous venons de décrire, sont couvertes d'excellentes vignes, très-productives, et les Tartares qui les cultivent, passent pour les meilleurs vignerons de la Crimée.

Les hautes montagnes qui bordent ce vallon, à quelque distance, servent à le garantir des vents froids du nord-ouest, du nord, et du nord-est, sans le priver de la douce influence du soleil ; toutes courent au sud-est, en chaînes assez parallèles. Celles de l'ouest sont : le Tokluk-Syrt, le Bujuk-Syrt et le Kopsaly ; dans la partie de l'est, le Porssukkaja, constitué de lits horizontaux d'argile et de grès, qui s'inclinent en pente douce, comme les précédentes ; plus loin la croupe pierreuse du Panscharkaja,³ derrière laquelle s'élève l'Etschki-

¹ *Salsola ericoïdes*. — ² *Nitraria*.

³ Les Tartares appellent *pandschar*, l'oseille, très-

dagh, plus saillant et plus avancé vers la mer, où ses couches sont très-distinctes; au-delà le Karadagh, surmonté de hautes pointes de rocs noirs et déchirés, qui se termine vers la côte par une pente très-escarpée; enfin, près de la baie de Kaffa, le promontoire peu élevé de Kiik-altama, composé des mêmes roches, qui couronne la belle perspective que l'on découvre du sommet de la colline où le piquet de Cosaques est placé.

Je ferai connaître plus bas le genre de culture pratiquée pour la vigne dans ce vallon et dans celui de Sudagh. Ici les raisins mûrissent plus tôt; le moût est à la fois plus fort et plus doux; tandis que le vin de Koos, où le sol est trop gras, ne vaut pas celui de Sudagh, pour le bouquet et pour la durée; mais les ceps y portent plus de raisins.

La population de Koos est encore assez considérable. Il y avait, avant l'émigration, beaucoup de Grecs qui s'occupaient de la culture de la vigne, et l'on y voit encore les ruines des maisons qu'ils habitaient. Le village, dominé par une église grecque, qui sépare les deux branches du vallon,

commune, à ce qu'on prétend, sur cette montagne, et très-rare en Crimée.

renferme une jolie metschet, avec un minaret octogone en brique; on a laissé tarir plusieurs fontaines dont l'eau était excellente. Les montagnes voisines fournissent aux habitans une grande quantité de très-belles pierres de taille, qu'ils emploient pour la bâtisse de leurs maisons, et pour la construction des enclos de leurs vignes; les grandes dalles et les colonnes funéraires d'un grain très-dur, qu'on en retire, ressemblent à celles que l'on exploite près de Sudagh.

Le chemin d'Otuus est une continuation de celui qui vient de Taraktasch; il commence à devenir impraticable pour les voitures, à cause des montagnes escarpées qu'il traverse. Les Tartares y voyagent cependant avec leurs arbes à deux roues, parce que les bœufs qui les tirent sont accoutumés aux descentes rapides. Le même chemin conduit à un vallon au-dessus de Koos, où l'on cultive quelques jardins fruitiers, derrière une crête du Porssukkaja, formée par un nouveau cordon de couches calcaires grises, tenant un peu de la nature du marbre. Cette crête déchirée (Eltegen), sur le sommet de laquelle on voit un vieux mur de défense, se prolonge au nord vers un couvent arménien, près d'Eski-Krym. Son extrémité nord-ouest

est couronnée par un rocher à trois pointes, (Madschil) percé diagonalement d'un trou triangulaire. J'observai sur la hauteur plusieurs variétés d'astragale,¹ et beaucoup de poiriers d'Orient² dans une gorge escarpée, très-profonde et garnie de bois, où passe le chemin qui descend de la partie la plus élevée. Ce vallon, qui conduit dans celui d'Otuus, a reçu le nom de Sarai-Dere, de l'ancienne habitation d'un général turc, près de laquelle était une metschet, qui n'existe plus; il sépare le pied du Pandscharkaja et celui d'une autre montagne, de la haute crête pierreuse de Kysiltaschkaja, qui paraît constituée de roche calcaire jusque dans le vallon. Là, cette couche fait place, auprès d'une fontaine d'eau vive, à des lits tendres d'argile et de schiste, où le vallon et les gorges adjacentes ont été creusés. Le schiste argileux est entrecoupé, par-tout, de minces lits de schiste brun, durci par de l'oxide de fer; ces lits, plus affaissés ou moins inclinés que ceux des environs de Sudagh, sont souvent déplacés. On y trouve aussi, çà et là, des couches de minéral de fer oxidé.

Le vallon d'Otuus, par sa position entre de hautes montagnes, et sa direction diagonale vers l'est et le sud, n'est point aussi favo-

¹ *Astragalus*. — ² *Pyrus orientalis*.

ablement situé pour la culture de la vigne, que ceux de Koos et de Sudagh, quoique le sol en paraisse meilleur. On porte au marché de Kaffa la plupart des raisins et des fruits de ces vignobles; on y transporte aussi le bois des riches forêts des montagnes environnantes, dont il se fait un grand débit. Les habitations sont divisées en deux petits villages assez voisins l'un de l'autre; savoir, le haut et le bas Otuus, qui renferme une metschet. On arrive au premier, en venant de Koos, par un autre vallon, Suachan - Dere. — Le vallon d'Otuus est borné au sud-ouest par les montagnes de Malkaja et de Papas-Tepc, au nord-est par celle de Sari-Tchesme, et dans la partie de l'est et du sud-est par le Karadagh, très-élevé, dont les sommets sont hérissés de rocs dentelés. Le sol de cet agréable vallon, rempli de vergers et qu'arrose le petit ruisseau d'Otuus, est excellent pour la culture du blé. Les grès des montagnes voisines portent la plupart des empreintes de bois noirâtre, ainsi que de tiges de plantes, et sont entremêlés de galets comme des poudingues. Ceux de la montagne de Malkaja, dont les lits s'étendent sous un angle de quarante-cinq degrés au nord-ouest et au sud-est, sont un peu calcaires. On voit sur le penchant de cette

montagne de grandes masses de rochers ; dont les nombreuses scissures sont remplies de veines de spath calcaire , épaisses d'un pied et surmontées de cristaux lenticulaires. Les pierres sépulcrales sont ici , comme à Koos et à Sudagh , formées de longues colonnes parallélipipèdes , d'un grain très-dur , et sonores. On les tire des couches de grès. Le ciment qui lie les grains du quartz est un calcaire ; imprégné d'oxide de fer ; j'ai mesuré plusieurs de ces colonnes , que l'on avait plantées pour servir de bornes sur les hauteurs entre Sudagh et Koos ; elles étaient élevées au-dessus du sol , de plus de deux toises , quoiqu'elles eussent à peine une demi-arschine de largeur et moins d'épaisseur.

Je continuai mon voyage d'Otuus jusqu'à la partie orientale du pied du Karadagh , où se termine la chaîne des anciennes montagnes ; on y voyait autrefois un village tartare avec une metschet et une belle fontaine. Le chemin le plus commode est celui qui tourne au nord , au pied de cette grande montagne. Arrivé sur la hauteur , on commence à distinguer vers la gauche , au nord et nord-est , les montagnes blanches de seconde formation ; leurs couches calcaires se rapprochent de la mer avec le chemin de poste qui conduit

d'Eski-Krym à Kaffa , et couvrent entièrement, près de là, les anciennes montagnes dont elles sont ici séparées , comme dans toutes les autres parties de la Tauride , par un vallon spacieux. La plus considérable de ces montagnes , qui forme comme une espèce de terrasse, du côté du sud, se nomme Sari-Kaja.

Un calcaire , légèrement fétide , compose la crête la plus élevée du Karadagh, couronnée par de grandes masses de rochers coniques. Vers la partie basse de l'est, il est remplacé par des bancs d'argile , d'où sortent quelques sources un peu salées. On trouve , près des ruines de Karadagh, sur le penchant de la montagne, une source entourée de pierres de taille, dont l'eau, fraîche et très-limpide, coule sous la roche calcaire. Un sol, miné par les eaux, et criblé de trous, rend peu sûr le vieux chemin qui menait à ce village. — L'Æsiis, haute montagne conique, située en avant du Karadagh, au sud, près de la mer, porte le nom d'un prêtre, mort en odeur de sainteté, qui s'y retirait pour prier, et dont les Tartares viennent, en pèlerinage, visiter le tombeau.

Le vallon spacieux de Küük-Tepe (vallon

vert) se dirige à l'est du Karadagh, depuis Eski-Krym jusqu'à la mer. Il renferme un petit village, et, tout près de la côte, une éminence constituée de grès, dont les scissures sont remplies d'une espèce de jaspe rarement vert d'herbe, veiné de rouge, demi transparent sur les bords, qu'accompagne une roche amygdaloïde noirâtre et spongieuse, tapissée de calcédoine et de cristaux de spath calcaire; les fragmens roulés de ce jaspe et de cette calcédoine sont répandus sur le rivage : c'est la seule pierre, dans toute la Tauride, qu'on pût regarder comme un reste d'anciennes productions volcaniques.

Les Tartares appellent Kiik-Atlama (le saut du chevreuil) une langue de terre étroite, qui s'avance dans la mer avec les collines voisines situées au-delà du même vallon, près du petit cap derrière lequel se trouvent le port et la baie de Kaffa. La batterie de Dwu Jakornii Battery (batterie à deux ancres) avait été construite en cet endroit, d'où l'on m'a rapporté de gros morceaux de combustible fossile, à demi carbonisé, que la mer y jette souvent, et que l'on retire aussi d'une couche sablonneuse peu éloignée. Ici se terminent les anciennes montagnes à couches horizon-

tales de la Tauride, que je viens de décrire. Elles s'étendent à deux cents verstes le long de la côte méridionale, et sont entourées circulairement par les couches de seconde formation.

VOYAGE

DANS L'INTÉRIEUR DE LA CRIMÉE,
LE LONG DE LA PRESQU'ÎLE DE
KERTSCH ET DANS L'ÎLE DE TAMAN.

APRÈS avoir parcouru les hautes montagnes de la Tauride, il ne me restait plus qu'à visiter celles de formation postérieure, avec la plaine adjacente, la presqu'île du Bosphore, sillonnée de petites collines, ainsi que l'île de Taman, située vis-à-vis, et très-intéressante sous plusieurs rapports. Ce fut aussi ma dernière occupation pendant l'été.

Le pays d'Akmetschet, jusqu'à Karassubasar, ville du deuxième ordre, est plus uni que montueux. Les montagnes calcaires du Salgir, séparées par de grandes plaines, jusqu'au ruisseau de Suja, s'abaissent, à gauche, dans l'éloignement, en terrasses escarpées du côté du sud, et s'inclinent, à droite, en pentes douces, émaillées de riches tapis de fleurs, qui paraissent de loin comme distribuées par compartimens. Leurs diffé-

renles nuances sont dues aux couleurs dominantes de celles que le printemps y fait éclore, et qui varient suivant l'exposition et la qualité du sol : la pivoine à feuilles déchiquetées,¹ et le pavot,² par exemple, les colore d'un rouge vif; la pervenche³ et la sauge penchée⁴ sont bleues; l'euphorbe vaillante⁵ et la renoncule,⁶ jaunes; l'asphodèle taurique⁷ et la cameline,⁸ blanches verdâtres. Ces diverses couleurs, entremêlées de verdure, offrent le coup d'œil le plus agréable et le plus varié. Le crambe d'Orient⁹ est très-commun entre le Salgir et le Suja : il y pousse souvent des tiges de la grosseur du bras. Voici l'ordre des ruisseaux près desquels on rencontre beaucoup de villages tartares : le Bala-Salgir, dont les torrens enflent quelquefois les eaux d'une manière extraordinaire; le Tschuuntschu et le Beschterek, qui tombent dans le Salgir, et le Suja, qui reçoit le Fondukly. Il existe, dans la partie supérieure, un village de ce nom, près duquel le prince Potemkin a fait planter un vignoble de plants de Hongrie. L'asphodèle

¹ *Pœnia multifida*. — ² *Papaver*. — ³ *Vinca*. —
⁴ *Salvia nutans*. — ⁵ *Euphorbia vaillantia*. — ⁶ *Ranunculus flavus*. — ⁷ *Asphodelus tauricus*. — ⁸ *Myagrum*. — ⁹ *Crambe orientalis*.

blanc abonde entre le Bala-Salgir et le Tschu-untschu, comme s'il y eût été semé. Tout le pays sillonné de vallons, derrière les terrasses escarpées des montagnes, conserve, en tirant vers la plaine, la même fertilité. Les divers plateaux compris entre les ruisseaux de Tschu-untschu, de Beschterek et de Suja, qui se réunissent au Salgir, renferment des lits assez épais d'une roche calcaire, en grande partie poreuse comme le tuf, et mélangée de sable et de fragmens de coquilles. Les Tartares emploient cette pierre à la construction des murs de clôture de leurs cours et de leurs prairies. Plusieurs de ces lits sont mélangés de quartz, et, dans quelques-uns, au lieu de coquilles, on ne voit que l'empreinte qu'a conservée la masse calcaire. Cette roche change de nature près du village de Burnasch, où les ruisseaux de Beschterek et de Suja se confondent, à peu de distance du Salgir; elle devient légère, très-friable, et prend une couleur jaune d'ocre; c'est une agglomération de petits fragmens de coquilles; on peut la dégrossir avec la coignée, la scier facilement, et la broyer même dans la main, après l'avoir humectée. Elle contracte à l'air une dureté suffisante pour être employée dans la bâtisse; mais elle a l'inconvénient de donner passage

à l'eau, et même à l'air, de sorte que la pluie, venant à décomposer la partie calcaire du mortier, les pierres de l'édifice ne peuvent pas rester long-temps unies.

Des colons russes, d'une moralité très-équivoque, habitent un village près du Suja, à vingt-une verstes d'Akmetschet. Toute cette contrée est absolument dépouillée d'arbres; on n'en trouve qu'à huit verstes environ de la route, en approchant des montagnes où sont situées les forêts. Mais les terres labourables y sont excellentes ainsi que les prairies : elles produisent beaucoup quand la sécheresse, qui n'est que trop ordinaire dans la Tauride, n'y met point obstacle.

Le ruisseau de Manta est séparé de celui de Suja par une hauteur; le Burultscha, plus considérable, sort des hautes montagnes, à six verstes du dernier, coule vers la contrée inférieure, qu'arrose le Salgir, et tarit presque avant de l'atteindre. Je ne connais point de ruisseau, dans la Crimée, qui présente autant de variations dans la crue de ses eaux. Communément, c'est un petit ruisseau qui serpente dans un lit large de soixante toises, rempli de galets et de sable; mais, après de grandes pluies d'orage ou la fonte des neiges accumulées dans

les montagnes, il coule à pleins bords jusqu'à la profondeur d'une arschine, et roule ses eaux comme un torrent impétueux.

A partir du Suja, le sol devient plus uni; une large plaine permet à l'œil d'embrasser toute la chaîne septentrionale des hautes montagnes des alpes de Temirdschi et de Karabée, jusqu'au Tschatyrdagh. Au sud on voit de bonnes terres labourables, de gras pâturages et d'excellentes prairies. Le colchique printannier ¹ indigène en Tauride, y fleurit en février, dans une terre végétale noire, et plus abondamment que toutes les autres espèces de la famille des safrans.

On découvre, à gauche du chemin, sur une étendue de plus de huit verstes jusqu'à Karassubasar, une chaîne de montagnes crayeuses, qui communique au sud avec l'Akkaja, et les montagnes calcaires au-delà du Karassu, qui, du nord-ouest au sud-est, entourent, à plus de vingt verstes de distance, le fond spacieux où cette ville est située. Les montagnes de craie et de marne, que l'on apperçoit de Karassubasar, et qui sont coupées en terrasses très-hautes et très-carpées, aboutissent par un angle aux

¹ *Colchicum vernalis*.

anciennes montagnes garnies de bois, d'où sort le ruisseau d'Indal. Toutes ces montagnes crayeuses renferment un silex piromaque (pierre à fusil) noirâtre, tantôt étendu par lits très-distincts, tantôt disséminé par rognons isolés dans une marne blanche, qui, sans aucun indice de métamorphose ou transition, paraît avoir été formé, dès l'origine, d'un mélange de silex, d'alumine et de craie. Dans le centre des lits, le silex est plus noir, enveloppé d'une croûte d'un blanc de neige, aussi dure que le silex même, au point de contact des deux substances, et qui résiste aux acides; mais elle perd de sa dureté près de la surface, au point de devenir effervescente avec les acides. Des plantes d'une très-grande beauté croissent sur la partie méridionale de ces montagnes : j'y remarquai deux beaux *hedisarums*, une crépide couleur de rose, une espèce rare de caille-lait, la sauge *hablizienne*,¹ que l'on trouve sur plusieurs montagnes crayeuses, le lizeron biflore,² la scabieuse crétacée,³ l'astragale d'Autriche et l'astragale à tiges nombreuses,⁴

¹ *Salvia habliziana*. — ² *Convolvulus biflorus*. —

³ *Scabiosa cretacea*. — ⁴ *Astragalus austriacus* et *multicaulis*.

la scutellaire d'Orient,¹ et toutes les variétés de la véronique d'Autriche.² Mais la plupart de ces plantes sont trop exposées à la dent des bestiaux, pour pouvoir atteindre tout leur accroissement.

La ville de Karassubasar est située dans une plaine très-basse, relativement aux montagnes qui l'entourent de toutes parts, excepté vers l'ouest, où le sol s'abaisse considérablement jusqu'au ruisseau de Sarys, que l'on passe sur un pont de pierre. La réverbération des montagnes crayeuses y rend les chaleurs de l'été presque insupportables; l'hiver, sa position basse et la jonction de plusieurs ruisseaux ou des canaux, qui servent à l'arrosage des jardins, concourent à l'horrible saleté des rues. Il est bien singulier que cette ville ne soit point mal-saine, malgré la disette de bonne eau qu'elle éprouve; mais les habitans n'ont point cet air de fraîcheur qui caractérise une robuste santé. Les rues sont comme dans toutes les villes tartares, étroites, irrégulières, tortueuses, et défigurées par les murs des basses-cours. Quelques bonnes maisons, ou d'autres grands édifices destinés au commerce, et les metschets, avec leurs

¹ *Scutellaria orientalis*. — ² *Veronica austriaca*.

minarets, embellissent un peu l'aspect de Karassubasar. Le point de vue le plus avantageux pour la voir, est près de la pente des montagnes du sud, le long du ruisseau de Tunas, d'où l'on a dessiné la partie orientale de cette ville. (Planche 13^e) On y compte vingt-trois metschets tartares, trois églises, dont une catholique arménienne, une synagogue, vingt-trois chans, (maisons de dépôts) grands ou petits, trois cent dix boutiques, vingt-trois cafés, neuf cent quinze habitations particulières, et sept moulins dans la ville ou sa banlieue. La pharmacie, transportée de Jenikale ici, depuis 1796, pour le service général de la Tauride, est établie dans la grande et belle maison de M. le général de Rosenberg. Le palais que l'on avait construit au-dessus de la ville, près du ruisseau de Tunas, pour feu l'impératrice, qui le donna par la suite au prince Besborodko, avec toutes les terres environnantes, a passé de ce dernier entre les mains d'un nouveau possesseur, (Lambro Katschone) qui l'a totalement changé. Le nombre des habitans mâles, à résidence fixe, de Karassubasar, s'élève à près de quinze cents, sur lesquels près de mille Tartares et plus de deux cents Juifs, la plupart talmudistes, autant d'Ar-

méniens, dont plus d'un tiers est catholique, cent Grecs et peu de Russes. On n'y compte pas au-delà de mille personnes de l'autre sexe, ni plus de deux cents individus étrangers, de diverses nations, comme Grecs, Arméniens, Italiens, Juifs et Russes; mais il faut ajouter à ce nombre la garnison d'un beau régiment de dragons, pour lequel on a bâti des casernes et des écuries hors de la ville.

Ce sont les villages voisins qui alimentent le commerce de Karassubasar, et qui fournissent à ses habitans des moyens de subsistance; aussi le prix des marchandises est-il un peu plus modique ici qu'ailleurs. Cette ville renferme assez d'artisans, et plusieurs fabriques de marroquin et d'autres cuirs, de chandelles, de savon, etc.; des ateliers de maréchaux, des poteries, tuileries, etc. Les jardins produisent beaucoup de plantes potagères et de fruits, sans compter ceux que l'on apporte en grande quantité des montagnes. Le raisin est si abondant en automne, que les habitans; et sur-tout les Juifs, trouvent de l'avantage à le pressurer. Leurs pressoirs sont en pierres calcaires. On vend des bestiaux de toute espèce, à très-bas prix, dans les marchés, qui se tiennent une fois par semaine.

On emploie communément pour la bâtisse

de grandes briques crues, de préférence au torchis, qui occasionne une perte considérable de temps, et dont la construction, moins solide, coûte plus cher. Les briques sont desséchées à l'air avant d'être mises en œuvre, afin de procurer aux murs plus de solidité; mais les Russes, depuis qu'ils sont en possession de la Tauride, enlèvent les pierres de taille, accumulées dans les vastes cimetières des Tartares, pour bâtir des édifices publics ou des maisons dans toutes les villes, et sur-tout à Karassubasar. Tout le territoire compris entre le grand et le petit Karassu fournit d'ailleurs, pour la bâtisse et d'autres usages, une pierre calcaire excellente, qui perce en grandes masses, et par lits très-étendus: on peut tailler dans ces carrières de très-grandes colonnes d'une seule pièce.

Remarques sur la source du Karassu.

On traverse, derrière la ville, le grand Karassu, (eau noire) remarquable par sa source, qui sort, à sept verstes, d'une voûte de rocher. La description qu'en a donnée mylady Craven ¹ manque d'exac-

¹ *A Journey thro' the Crimea to Constantinople, in a Series of Letters from the Right-honour. Elisa-*

titude; cette rivière n'égale point le Salgir, même à l'époque de ses plus grandes crues. Au-delà, les couches calcaires horizontales s'exhaussent insensiblement, et forment des montagnes. La partie crétacée recèle beaucoup de lits de silex noir, enveloppés d'une croûte blanche. L'Akkaja, (montagne blanche) située à gauche du chemin, domine toutes les montagnes crayeuses : du côté de l'ouest et du sud, elle s'élève comme un rempart, et présente l'aspect d'une forteresse carrée; mais, au nord, elle s'abaisse en pente douce : c'est là que les Murses, (Schirinski) révoltés contre le chan qui régnait alors, se rassemblèrent; d'où lui vient le nom de Schirinskaja-Gora, que les Russes lui donnent communément. La partie de la montagne la plus escarpée a l'aspect d'une terrasse : elle recèle dans ses flancs deux grottes ou cavernes inaccessibles, excepté celle du sud, que l'on voit immédiatement au-dessus des matières éboulées, dont sa base est recouverte. On retrouve encore ici des silex pyromatiques recouverts d'une croûte blanche. La craie dans laquelle

beth Lady Craven to his Serene Highness the Margrave of Brandenburg Anspach et Bareith. London 1779, t. 4, pag. 169.

ils gissent, par-tout ailleurs grossière et dure comme de la pierre, prend une consistance molle, sur-tout dans un profond ravin, creusé sur la pente occidentale de la montagne; sa finesse et son peu de consistance permettent de l'employer au sortir de la carrière. Les Tartares exploitent dans le même endroit une terre savonneuse, qu'ils font servir au blanchiment de leurs pelisses, après l'avoir calcinée. Ils nomment dschaltergan la sélénite (ou chaux sulfatée) que renferme cette argile.

Le chemin de poste, au lieu de continuer à l'est, tourne au nord-ouest et passe jusqu'au petit Karassu, sur un terrain crayeux et sur une roche calcaire qui présente, par intervalles, de grands plateaux nus comme s'ils eussent été lavés par les vagues de la mer. Quelques jolies espèces de plantes croissent dans les seuls petits enfoncemens qui soient recouverts de terre végétale : j'ai remarqué dans le nombre une *iberis* à feuilles succulentes de forme cylindrique.

A partir du petit Karassu, le chemin tourne au sud-est. La rivière est bordée des deux côtés de lits de pierre calcaire, où l'on voit plusieurs grottes creusées par les eaux. La rive droite s'exhausse, comme nous l'avons

¹ *Iberis*.

déjà dit, à douze verstes au-dessus de Karassubasar, et forme une croupe élevée qui s'étend, au sud-ouest, autour de l'immense vallon dans lequel est située cette ville. La première partie de ce dos d'âne calcaire, très-escarpée du côté du vallon, est bien garnie de bois : on la nomme Ussun-Alan. C'est du sommet de cette hauteur, souvent couverte de nuages, que la vue plonge, non seulement sur les parties basses du vallon de Karassubasar, mais elle embrasse au nord toutes les montagnes et la plaine qui va se perdre vers Arabat, au-delà du Siwasch ; au nord-est, la mer d'Asoph et la presqu'île de Kertsck ; à l'est, la haute montagne calcaire d'Agermysch, près d'Eski-Krim, et la chaîne des montagnes boisées où est situé le couvent arménien ; les hautes montagnes voisines de l'Uskut, que l'on découvre au sud, sont les seuls objets qui bornent cette immense et magnifique vue. La croupe d'Ussun-Alan n'est constituée que de couches calcaires ; un riche tapis de verdure, émaillé de fleurs, et d'épais taillis de bois de toute espèce couvrent la surface du sol. Le général comte Kachofsky, dans le domaine duquel cette montagne se trouve enclavée, a fait pratiquer beaucoup de chemins, dont plusieurs sont très-commodes

pour les voitures. Il serait facile de convertir en jardins anglais ces bois, où l'on a déjà percé beaucoup d'avenues et de clairières. On voit encore les traces d'un cloître arménien sur une des hauteurs adjacentes. Les arbres fruitiers ou forestiers les plus communs ici, sont le chêne, le charme, le tilleul, le tremble, les poiriers d'été et d'hiver, pommiers, cerisiers sauvages, pruniers à fruit rond, pruneliars, noisetiers, cornouillers, troènes,¹ sureaux aquatiques, fustets,² plusieurs variétés de fusain d'Europe³ et autres ; la vigne sauvage et la ronce. Parmi les plantes, on distingue la bétoune,⁴ la coquelourde des jardins,⁵ la fêrule orientale,⁶ le selinum annuel,⁷ la gentiane croisettes,⁸ le chrysanthème corymbifère,⁹ le muguet,¹⁰ une belle gesse,¹¹ une fumeterre très-grande, qui croît au pied de la montagne, trois pivoines, dont une à feuilles larges, très-abondante sur les hauteurs de la Crimée, l'autre à feuilles découpées,¹² et la troisième,

¹ *Ligustrum*. — ² *Cotinus*. — ³ *Evonymus europæus*.
 — ⁴ *Betonica officinalis*. — ⁵ *Agrostemma coronaria*.
 — ⁶ *Ferula orientalis*. — ⁷ *Selinum monnieri*. —
⁸ *Gentiana cruciata*. — ⁹ *Chrysanthemum corymbiferum*. — ¹⁰ *Polygonatum*. — ¹¹ *Lathyrus*. — ¹² *Pæonia tenuifolia*.

beaucoup plus rare, qui paraît former une espèce moyenne entre les deux précédentes, et dont les graines ne viennent point en parfaite maturité. (*Voyez la Flora rossica*, vol. I, part. II, tab. LXXXVI.) En général, toute la contrée, qu'arrosent les deux rivières de Karassu, produit une foule de belles plantes.

On aperçoit, sur une des rives du Karassu, la belle maison du comte Kachofsky, appelée Asamat, à quatorze verstes de Karassubasar. Plus de dix mille dessätines, des meilleures terres de labour ou de prairies, font partie de ce riche domaine, sans compter deux villages tartares, dont un habité par des Russes, et l'autre par des colons nogais; ce dernier, que l'on nomme Melek, renferme cinq cents habitans. Le chemin qui passe auprès s'élève insensiblement jusqu'à Burunduk. Cette station, établie sur le bord du ruisseau de Bulganak, qui tombe dans le Siwasch avec un autre appelé Arschill, est à vingt-cinq verstes de Karassubasar.

Je quittai le chemin de poste qui mène à Kaffa et à Kertsch, au-delà d'Eski-Krym, pour prendre au sud celui de Sudagh, à travers les montagnes.

Les hauteurs voisines de Burunduk renferment un grès marneux très-dur, dans lequel

on découvre à peine quelques traces de coquilles. Les montagnes qui leur succèdent vers la petite rivière d'Indal ou de Jendol sont toutes calcaires ; la plus considérable, près de Kischlan, porte le nom tartare de Borkaja : ses flancs sont hérissés de rocs détachés, et l'on voit, au bas, beaucoup de wakkes amoncelées autour d'une caverne. Les couches se relèvent d'une manière très-sensible au sud, en s'approchant des montagnes de première formation ; des crevasses nombreuses servent de retraite aux mouches à miel sauvages, dont on trouve aussi de nombreux essaims sur les arbres. Il règne en hiver, autour de ces montagnes, des brouillards qui rendent fort insalubre l'agréable vallon d'Indal, riche d'ailleurs en pâturages et en terres à blé. Il y avait autrefois un régiment de cavalerie légère à Kischlau, où l'on apperçoit encore les restes d'un jardin situé près du quartier-général ; mais les casernes et les écuries n'offrent plus aujourd'hui que des ruines

Au-delà du Jendol, les anciennes montagnes, plus rapprochées les unes des autres, continuent à s'élever de plus en plus, et deviennent très-escarpées ; elles sont boisées par intervalles, mais principalement dans le voisinage du ruisseau de Souksala, qui tombe

dans le Jendol. Les couches de schiste argileux alternant avec le grès, la brèche et le calcaire, ont une inclinaison presque verticale; elles s'étendent en ligne directe, depuis Souksala jusqu'à Sudagh, sur une longueur de seize verstes; les détours occasionnés par les vallons, allongent cette distance de plus de neuf verstes, et l'on en compte vingt-cinq par cette route. On a fondé dans ce district, fertile et suffisamment pourvu de combustible, sur les bords du ruisseau de Souksala, un village assez considérable, peuplé de soldats et de matelots russes, retirés du service. Entre ce village et la résidence de Schach-Mursa, située à gauche du chemin, près du ruisseau de Kuru-Jendol, des lits mélangés de marne et de schiste argileux, dont quelques-uns présentent de légères traces de bois bitumineux, courent vers le nord, est dans une direction assez escarpée. Cette même masse d'argile sert de gissement à du grès argilo-quartzueux, qui constitue la partie supérieure de la colline, où l'on voit le château de Schachmursa.

A partir d'ici, le chemin monte jusqu'au village d'Elbusly, voisin du hameau tartare, situé près d'un petit ruisseau, qu'entretiennent de très-jolies sources. M. l'amiral Mordvinof,

n'a rien épargné pour y établir une nombreuse colonie russe. Les Tartares de ce canton, élèvent beaucoup de buffles. Ces animaux, assez rares dans le reste de la Crimée, sont petits comme ceux de Moldavie, à cause de la rigueur du climat; mais ils ont le poil noir et bien fourni, loin d'être pelés comme ceux de Perse, que l'on voit à Astracan. Les Tartares en retirent un lait gras excellent, et les font servir au transport des charges qui excèdent les forces du bétail ordinaire.

Les montagnes garnies de bois et remplies de sources qui s'élèvent de plus en plus, depuis Elbusly, ne m'ont offert aucune plante remarquable, à l'exception du grand safran des bois, qui fleurit en octobre. Le chemin conduit au village de Souksu, éloigné de six verstes, entre des montagnes considérables, parmi lesquelles je distinguai, près de la source du 'Souksu, une longue croupe de rochers élevés, surmontée d'une espèce de crête épaisse de cinq à dix toises, haute de plus de quinze, et courant de l'ouest à l'est, sous une inclinaison de cinquante degrés vers le sud. Une brèche calcaire, disposée par lits distincts, et traversée diagonalement par des scissures remplies de spath calcaire, cons-

titue cette crête, et vraisemblément toutes celles des montagnes de l'ouest.

Le chemin côtoie le ruisseau de Souksu : les vallons et les coupures des montagnes qu'il traverse, laissent voir par-tout des lits composés, tantôt de brèche et tantôt de grès, qui forment des escarpemens assez considérables, et s'étendent de l'est à l'ouest. Près du village de Souksu, ce sont des couches de wakke basaltique, et de schiste argileux, alternant çà et là, avec des lits pierreux; le nom de celui de Taraktasch (crête de coq),¹ dérive d'une crête de rochers voisine, et constituée de brèche friable, imprégnée d'oxide de fer, à fragmens roulés, quelquefois de la grosseur d'une bombe, dont la couche s'étend à l'ouest au-delà du chemin et du ruisseau qui traverse le vallon. J'ai fait représenter (planche 15^e) le village situé au bas de cette crête, à cause de l'agréable position qu'il occupe, et de la coupe singulière de cette montagne, en face de laquelle s'élève à l'ouest une roche calcaire, de forme pyramidale, et pelée. Ce dernier, auquel une saillie de rocs donne un faux air

¹ *Tarak* signifie crête de coq, *tasch*, roc; et la configuration de cette crête de roc mérite à juste titre de porter ce nom.

de ressemblance avec une grenouille, porte le nom de Bakatasch. Il ne reste plus que quelques verstes à parcourir pour descendre de là dans le vallon de Sudagh, planté de vignobles, dont j'ai déjà parlé. Revenons au chemin principal.

Description de la ville d'Eski-Krym.

Un chemin qui passe par Schachmursa ; mène en droite ligne d'Elbusly à Eski-Krym (ancienne Crimée), distant de quinze verstes, et de vingt-quatre de la station de Burunduk. Il côtoie une longue croupe entre deux vallons qui séparent Eski-Krym des montagnes bien boisées et plus élevées ; ces dernières sont à gauche des hautes montagnes calcaires d'Agermisch, couvertes de bois, qui s'étendent jusqu'à Karagos, et dont fait partie la petite montagne de Tas-Agermisch (Agermisch pelé) ; sur la droite, on voit d'autres montagnes bien boisées, contiguës à celles de Koos es d'Otuus, et du sommet de la croupe un couvent arménien, où réside un archimandrite.

L'ancienne Crimée (en Tartare Eski-Krym, Staroi-Krym en Russe), et vraisemblablement le *Cinimerium* des anciens, est située dans une plaine fertile, qui descend en pente douce

de la croupe élevée de la montagne. Les premières ruines qui frappent les regards, près du chemin, sont deux metsehets tartares. Immédiatement après, on trouve une excellente source, que le brave général, M. de Schütz, a fait réparer, et les débris d'une grande église du rit arménien. C'est une espèce de parallépipède, surmonté d'une coupole octogone voûtée, dans l'intérieur duquel on voit, à l'est, une niche saillante, près de l'autel, et deux vestibules à l'ouest. Les casernes bâties hors la ville, et de ce côté, sont absolument détruites; on cultive, dans les environs, un vignoble dont on a tiré les plants de Tokai; les restes d'Eski-Krym, peu considérables et presque entièrement dégradés, n'offrent plus que les ruines d'un bain tartare, de deux metsehets et d'une église grecque. L'ancien palais des Chans, bâti sur les bords du ruisseau de Serensu, qui coule dans la partie méridionale de la ville, est encore assez bien conservé. L'évêque russe qui l'avait habité jusqu'en 1800, a fait l'acquisition d'une nouvelle résidence. Le gouvernement vient de mettre à la disposition d'une colonie d'Arméniens, cette ville si peuplée jadis, et située dans une des plus fertiles contrées du pays, avec douze

cents dessatines de terre. L'industrie d'une nation aussi laborieuse lui fera peut-être reprendre une nouvelle existence. Tous les beaux jardins d'Eski-Krym ont été complètement dévastés ; les mûriers , autrefois si nombreux dans les campagnes , n'ont pas été plus épargnés , à l'exception des plus mauvais , dont on ne peut tirer aucun parti pour la menuiserie. Le prince Potemkin , ayant formé le projet d'élever des vers à soie , fit faire de nouvelles plantations de mûriers. On prit des engagements avec M. le comte Parma , de Milan , auquel on accorda un traitement considérable , avec le titre de directeur de l'établissement. On lui assigna dix-huit cents cinquante dessatines des meilleures terres autour de la ville , et quelques maisons tartares , tant pour la plantation des mûriers , que pour le logement des ouvriers ; mais les embarras de la guerre s'opposèrent à l'exécution de ce plan ; le chef , peu propre à ce genre de travail , a touché ses appointemens jusqu'en 1796 , sans avoir fait autre chose que d'établir une pépinière assez considérable de mûriers. Comme le produit annuel de cet établissement ne s'est jamais élevé au-delà de cinq à dix livres de soie , et seulement à vingt dans la dernière année , on a pris le parti

de le supprimer. Mais il y aurait un moyen sûr de le relever et de le rendre florissant ; ce serait de fixer en Crimée quelques milliers de colons géorgiens et arméniens , qui , relégués sur les steppes des bords du Kuma et du Terek , y vivent dans la gêne , et sont beaucoup moins utiles. On les verrait bientôt , sans directeur et sans aucun frais pour la couronne , verser dans le commerce russe plusieurs centaines de pouds de soie , et faire prospérer toutes les branches d'agriculture en Tauride. Certes , de semblables colons sont mille fois préférables à ces tartares inutiles , voués à la paresse , dangereux sous plusieurs rapports , plus enclins à détruire qu'à planter ; livrés , par la couronne elle même , à des maîtres incapables de vouloir et de faire le bien , et que l'on ne peut voir sans regret , habiter les riantes et chaudes vallées de cette partie du midi de la presqu'île , la plus favorisée de la nature.

Les environs d'Eski - Krym , ainsi que la hauteur de Kusghuna-Burun (hauteur de la Corneille) , située entre cette ville et la montagne d'Agermisch , offrent par-tout des traces d'une ancienne population très-nombreuse. Une chose assez remarquable , c'est de voir plusieurs fontaines et des sources sur une

élévation , coupée des deux côtés par une gorge. On y découvre, à la vérité, sous la terre, une grande quantité de conduits pour les eaux ; mais ils sont la plupart détruits. Schakin-Ghirei, kan , dernier souverain de la Crimée, séduit par l'éclat des pyrites martiales de l'Agermisch, l'a fait fouiller inutilement. Ce pic isolé, que l'on apperçoit de très-loin, et qui pourrait bien être le mont *Cimmérien* de Strabon, renferme la grotte ou caverne profonde d'Ingistan-Kuju, dont M. Hablizl a fait mention.

A partir d'Eski-Krym, on descend de la dernière hauteur du promontoire calcaire, dans une plaine riche en verdure, où l'on trouve, à sept verstes de distance, près du village de Karagos, la maison de campagne de M. le général Schutz. Hors du village, on apperçoit un vieux rempart dont je n'ai point observé la direction, ni mesuré l'étendue. On trouve aussi dans cette contrée les restes d'un monument construit en pierres de taille, avec une voûte gothique et une inscription tartare de l'an 868 (1454), qui porte que c'est le mausolée d'un certain Hiassedin, sultan, fils du kan Kilai-Temir.

Je dois des éloges aux établissemens éco-

nomiques, du propriétaire de Karagos, les premiers en ce genre qui aient été formés depuis l'occupation de la Crimée. Ce vaste domaine fait partie d'une plaine fertile, un peu élevée près du ruisseau de Serensu, qui prend sa source dans les environs d'Eski-Krym. Un vignoble où l'on compte plus de trois mille ceps, et un jardin qui renferme plus de trois cents ruches de mouches à miel, touchent à la maison seigneuriale ; d'autres jardins potagers ou d'agrémens, et de vastes vergers, occupent une étendue de quelques verstes carrées, sur la pente, au-delà du ruisseau. Sur la hauteur, on voit une metschet tartare et deux villages, l'un, peuplé de Nogais, l'autre de Tartares. Ces vassaux élèvent beaucoup de bétail, et suppléent au manque de bois, comme tous ceux de la steppe, avec de la tourbe de fumier.

La ville de Kaffa est à dix-sept verstes de la plaine de Karagos ; le chemin que l'on suit pour y arriver, se rapproche de nouveau des derniers caps calcaires, qui s'adossent à la partie occidentale de la baie de Kaffa, et débrouent la vue des hautes montagnes. Plusieurs ravins desséchés, à l'époque de mon passage, descendent de ces hauteurs. Les ponts de pierre

que l'on a construits dessus , paraissent en bon état. La baie de Kaffa , qui termine la plaine de Karagos , à plus de vingt-huit verstes de large sur un fond couvert de sables et de gravier. Le chemin de Kaffa longe cette baie l'espace de deux verstes. La ville de ce nom , si peuplée jadis , et si florissante , occupe l'angle occidental de la baie ; mais elle n'offre plus que de nombreux amas de ruines et de décombres , comme pour attester son ancienne splendeur.

Cette ville , que les Tartares avaient autrefois appelée Kutschuk - Stambul (petit Constantinople) , reprit son premier nom de Théodosie après l'occupation de la Crimée ; mais on lui a rendu depuis le nom tartare de Kaffa qu'elle porte aujourd'hui. Cette place , la plus importante qu'aient occupée jadis les Génois , en Tauride , est dans la position la plus agréable et la plus favorable au commerce. Enrichie par le négoce , sous la domination des princes tartares , sa population naturelle était encore augmentée par celle des Arméniens et des Grecs. Mais , depuis que les Russes se sont rendus maîtres de la Crimée , la guerre avec les Turcs et plus encore l'émigration , ont tellement dépeuplé cette ville , qu'à l'exception de quelques petits

quartiers , elle n'offre plus qu'un amas énorme de décombres , dont la vue doit affecter profondément une ame sensible. Les épaisses et fortes murailles de son enceinte, bâties en pierres de taille , par les Génois, sont restées intactes ; de nombreuses tours défendues par des batteries placées à des distances de vingt , quarante , et soixante toises, les protègent sur-tout du côté de la mer. Ces tours , très-solides , s'élèvent au-dessus d'un grand cerceau gothique, et sont pourvues à mi-hauteur, ou l'on avait probablement pratiqué quelques chambres, de quatre embrasures pour des canons. Il en existait peut-être aussi de pareilles sur la plate-forme. L'enceinte de la place représente un parallélogramme , de près de deux verstes, qui, bordant la baie, se prolonge à l'ouest et au sud au-delà des dernières hauteurs calcaires, dont la saillie forme l'angle occidental de cette baie. C'est sur la même pointe de terre que sont situées la citadelle avec la maison consulaire encore existante, où l'on voit une inscription, au-dessus de l'entrée, qui porte le nom d'un Justinien. Ce petit fort, flanqué de douze tours crénelées, a quatre portes dont une est défendue par d'épaisses murailles et par un fossé

sec , garni d'un mur de revêtement. Un autre petit fort domine la ville au nord-ouest. Il consiste en un château flanqué de tours , avec un rempart , quatre bastions de forme ronde et un fossé sec revêtu d'un parapet. Les deux faubourgs situés hors de l'enceinte de la ville , au sud et à l'est , tombent en ruines. On aperçoit encore parmi ces décombres quelques maisons plus ou moins dégradées , et la metschet principale , appelée Bijuk-Dscham. Ce vaste édifice , construit avec une noble simplicité , a dix-sept toises de longueur sur une largeur de quatorze , et paraît en assez bon état. Le dôme principal , entouré de onze autres plus petits sur trois de ses faces , a plus de neuf toises de diamètre. Deux minarets hauts de seize toises , avec des escaliers en colimaçons , existaient encore lorsque je fis dessiner , de la baie , la perspective de Kaffa , représentée dans la planche 14^e , mais ils ont été démolis depuis cette époque. Il y avait à côté de cette metschet , où l'on a placé des magasins , un bain turc assez considérable , dont les deux voûtes principales servent aujourd'hui de corps-de-garde. Outre ces bâtimens , on voit dans l'intérieur de Kaffa , des rues assez régulières , une bonne église grecque , une du rit armé-

nien, une troisième pour les catholiques, quelques boutiques, plusieurs chans, et la maison de l'archevêque russe. L'hôtel de la monnaie, dont on a fait des casernes, et le palais du kan Schackin-Ghirei, qui n'est point achevé, sont hors de l'enceinte du côté de la baie. Les nombreux tuyaux de conduite qui distribuaient l'eau dans toute la ville, descendent d'une montagne de cinq cent cinquante pieds d'élévation, située à l'est.

La baie de Théodosie est très-poissonneuse; il est dommage que la pêche y soit aussi négligée : elle abonde en poissons voyageurs de la mer Noire. Des bancs d'huîtres, très-étendus, occupent tout l'espace entre la langue de terre de la baie et Koos ; ces huîtres sont petites, et d'un goût exquis. Leurs grandes écailles minces et colorées, renferment souvent des perles de la grosseur d'un grain de chenevis, mais de peu d'éclat : j'en ai trouvé quelquefois jusqu'à trente dans une seule huître. Les peignes, dits pélerines ou coquilles de Saint-Jacques, sont aussi très-nombreux dans ces parages.

Le crambe,¹ et le kakile maritime,² la

¹ *Crambe maritima*. — ² *Bunias Cakile*.

soudé épineuse, ¹ l'élyme ² et beaucoup d'autres plantes de rivages dont j'ai déjà parlé, croissent au milieu des sables qui bordent la baie de Kaffa. L'arguse, ³ que je n'avais encore vue nulle part en Tauride, est ici très-multipliée. Cette plante est si rare du côté de l'ouest, qu'on aurait peut-être bien de la peine à la retrouver ailleurs.

Le chemin de poste qui conduit de Kaffa à Kertsch, passe par le village et la station de Schiban, éloignés de vingt-deux verstes; il côtoie la rive sablonneuse de la baie et les plaines voisines, dont le sol est de la même nature. L'astragale ⁴ et le sainfoin, ⁵ petits et rampans sur les terrains calcaires de la Crimée, croissent ici dans leur état naturel. C'est aussi le seul endroit de la presque île où l'on trouve la giroflée de montagne. ⁶ — On voit à l'est de Schiban un cordon de ruines qui forme une suite de petites éminences séparées ou d'amas de décombres. On dit que ce cordon se prolonge au nord jusqu'à la mer d'Asoph, et qu'il s'étend à l'est et à l'ouest en droite ligne, l'espace de plusieurs verstes, jusqu'à

¹ *Salsola tragos*. — ² *Elymus*. — ³ *Messerschmidia*. — ⁴ *Astragalus tenuifolius*. — ⁵ *Onobrychis*. —

⁶ *Cheirantus montanus*.

la partie la plus élevée de la plaine où il paraît tourner plus au sud vers la baie de Théodosie. Ces traces d'anciennes murailles, qui sont plus reconnaissables entre Porpatsch et Kortfetsch, suivent, à partir de Schiban, la direction du sud-ouest vers le lac et le village de Türeke, et, de là, vers Sarigoll et Adschikall, où elles aboutissent aux montagnes voisines de Kaffa. Le cordon et les tertres qui le composent offrent aussi les ruines circulaires de quelques tours. On apperçoit auprès de Schiban, un pan de roc enclavé dans le mur. Les tertres en question, à cent quatre-vingts pas de distance les uns des autres, ont de soixante à quatre-vingts pas de diamètre. On trouve çà et là dans la partie de l'ouest, des traces d'anciens fossés et des excavations d'où fût probablement tirée l'argile employée à la construction de ce mur. Il serait difficile de ne pas reconnaître ici l'antique muraille dont parle Strabon, ¹ qui traversait

¹ *Nomades bello magis, quam latrociniis sunt dediti, bella gerunt propter tributa : agros enim suos colendos iis, quibus lubet, concedunt, contenti, pro locatione, certo stipendio, eoque non ad abundantiam, sed ad necessarios quotidianæ vitæ usus temperato : et non persolventibus, bellum inferunt. — Quod autem sti-*

diagonalement la presqu'île, et qu'Asander fit élever pour servir à sa défense. Il n'y a guère que la distance des tours que cet écrivain fait trop petite, et d'environ dix toises, qui ne corresponde point exactement avec celle des éminences dont je viens de parler.

Je me trouve ici trop près d'Arabat pour ne point faire mention de cette forteresse, ainsi que de la langue de terre voisine. Schiban n'en est éloigné que de douze verstes; l'étendue qui les sépare consiste en terres labourables, plaines et vallons, dont plusieurs recèlent un principe légèrement salin, et produisent en abondance la centauree à feuilles de pastel.¹

Le petit fort d'Arabat, situé directement à la naissance d'une langue de terre, comprise entre le Siwasch et la mer d'Asoph, ferme

pendia non solvunt alteri, id faciunt viribus suis confisi, quia aut propulsare adventantes, aut etiam aditu se posse arcere sentiunt; id quod ASANDRUM fecisse scribit HYPsicRATES, qui isthmum peninsulæ ad Mæotidem CCCLX stadiorum muro ducto muniebat, denis turribus in singula stadia constitutis. STRABO, lib. VII.

¹ *Centaurea glastifolia.*

l'entrée de la Tauride de ce côté. Il représente un polygone solidement construit en pierres de taille calcaires , défendu par sept bastions réguliers, avec un fossé garni d'un revêtement en pierres, et par deux retranchemens dont le plus long borde le Siwasch , et le plus court, sur lequel on a placé des batteries , fait face à la mer. On ne voit dans l'intérieur, à l'exception d'une metschet en pierres avec son minaret, qu'une misérable maison occupée par le commandant , et quelques cabanes ou casemates de soldats. Ici , la langue de terre a plusieurs centaines de toises de largeur ; le sable coquillier qui la recouvre paraît très-favorable à la végétation du petit nombre de plantes que l'on y rencontre. Plus loin , la statice à feuilles de fêrules,¹ et quelques polygnèmes² croissent sur le sable un peu plus lié qui renferme un principe salin. Une grande quantité de pectinites, de tellines et autres coquilles , couvrent la rive orientale. Les autres plantes que j'ai observées sont l'élyme,³ le panicaut maritime,⁴ la carotte hérissée,⁵ le crambe d'Orient⁶ et le maritime,⁷

¹ *Statice ferulacea*. — ² *Polycnemum*. — ³ *Elymus*.
 — ⁴ *Eringium maritimum*. — ⁵ *Daucus muricatus*.
 — ⁶ *Crambe orientalis*. — ⁷ *Crambe maritima*.

le caille-lait couché, ¹ l'aspérule officielle, ² l'astragale onobrychis, ³ l'astragale éfilé, ⁴ l'achillière cotonneuse, ⁵ le kakile maritime, ⁶ la centaurée paniculée, ⁷ la coronille à fleurs variables; ⁸ la luzerne falci-forme, ⁹ le thim à feuilles linéaires, ¹⁰ la giroflée à feuilles de velar, ¹¹ la potentille droite, ¹² la germandrée cotonneuse, ¹³ l'arroche à feuilles de pourpier, ¹⁴ la statice à larges feuilles, ¹⁵ l'armoise d'Autriche, ¹⁶ le plantain moyen, ¹⁷ le plantain lancéolé, ¹⁸ etc. J'y vis aussi beaucoup de vipères et le hannelon de juin à duvet blanc. Cette langue de terre peut avoir cent dix verstes jusqu'à l'endroit où l'on passe à Jénitsché; elle est très-fréquentée par les rouliers de la petite Russie, qui transportent en Tauride des vivres, des marchandises et le poisson de la mer d'Asoph.

¹ *Gallium prostratum*. — ² *Asperula cynanchica*. — ³ *Astragalus onobrychis*. — ⁴ *Astragalus virgatus*. — ⁵ *Achillea tomentosa*. — ⁶ *Bunias cakile*. — ⁷ *Centaurea paniculata*. — ⁸ *Coronilla varia*. — ⁹ *Medicago falcata*. — ¹⁰ *Thymus zygis*. — ¹¹ *Cheiranthus erysimoides*. — ¹² *Potentilla recta*. — ¹³ *Teucrium polium*. — ¹⁴ *Atriplex portulacoides*. — ¹⁵ *Statice limonium*. — ¹⁶ *Artemisia austriaca*. — ¹⁷ *Plantago media*. — ¹⁸ *Plantago lanceolata*.

Je pris, à la sortie d'Arabat, le chemin qui longe la mer jusqu'au village d'Akmonai. La couche calcaire commence à reparaître dans un vallon voisin qui court vers la mer, et renferme quelques sources entourées de vieilles murailles. La carrière d'où l'on a tiré les pierres dont le fort d'Arabat est construit, perce à quelques verstes derrière ce village. La pierre est molle, en grande partie composée de détritns de coquille, et par lits épais qui n'ont pas plus d'une toise d'élévation au-dessus du niveau de la mer. Cette couche calcaire est surmontée d'un petit plateau, d'où l'on descend, par une pente assez rapide, au village tartare d'Oggus-Tebe (colline de bœuf). Tous les Tartares qui habitent les districts de la Crimée, dépourvus de bois ainsi que ceux de la presqu'île de Kertsch, se chauffent avec de la tourbe de fumier; les cendres qu'ils amoncellent autour de leurs habitations pourraient fournir, par le lavage, beaucoup d'excellent salpêtre. On ne cultive aucun jardin dans toute la presqu'île de Bosphore, où la terre végétale noire est très-fertile. On voit quelques fonds imпреignés de sel autour d'Oggus-Tebe. Le sol est d'ailleurs uni jusqu'au-delà des villages d'Alibey et de Kijat, et même jusqu'à la station de

Wogibelea, qui porte aussi le nom d'Aibele ou d'Ogibel. Cette station, où l'on retrouve le chemin de poste à quatorze verstes de Schiban, possède une metschet en pierres. Des croupes aplaties et escarpées vers l'ouest, traversent obliquement la presqu'île, et sont séparées par des plaines et des vallons qui se dirigent vers les deux mers. La terre végétale noire, très-riche en pâturages, nourrit toutes les plantes communes aux steppes. Le lézard ordinaire, ¹ ici très-gros et très-multiplié comme dans les plaines voisines du Karassu, est ordinairement d'une couleur verd de pré, avec ou sans taches, et quelquefois d'un brun foncé.

La station voisine, éloignée de quatorze verstes, est établie dans le village tartare d'Argin, qui tombe en ruine. On y voit encore une metschet entourée de grandes pierres sépulcrales, et sur les murs de laquelle on a gravé beaucoup de préceptes de l'Alcoran. Toutes les pierres n'offrent ici que des agglomérations de sable et de fragmens de coquilles; cette couche horizontale, formée de dépouilles d'animaux marins testacés, couvre vraisemblablement toute la presqu'île du Bos-

¹ *Lacerta agilis*.

phore , quoiqu'elle ne perce qu'en très-peu d'endroits au-dessus de la terre végétale.

Le village et la fameuse colline de Dsho-Tübe ou Dshai-Tube , sont situés dans une contrée raboteuse , à cinq verstes et demi du chemin de poste au sud , à dix de la mer Noire au nord , à huit du village de Dürmeen , et presque à l'entrée d'un ravin qui s'étend vers le ruisseau de Kirgis , jusqu'au lac salé de Katschik. Le Dsho-Tübe , près duquel passe la route qui , du village de Koschai , voisin d'un lac entre Schiban et Aibele , conduit à Kulassin , est , de toutes les collines de la presque île du Bosphore , ou de Kertsch et de l'île de Taman , sujettes à des éruptions boueuses , la plus célèbre et la plus considérable. Les Tartares ont conservé le souvenir de l'éruption ignée qui souleva cette colline , et fut suivie d'une coulée abondante de vase , dont la source limoneuse paraît inépuisable. Aussi ces peuples superstitieux la regardent-ils comme le séjour des esprits malins , dont on ne saurait approcher sans risques. La vase sortie du cratère , et qui s'est répandue du côté de l'est vers le village , à plus d'une demi-verste de distance , a comblé une partie du ravin dont nous avons parlé plus haut. Cette lave boueuse n'est point encore

tapissée de verdure. En hiver, et dans les temps humides, les déjections sont plus fréquentes; la chaleur de l'été dessèche suffisamment le gouffre pour qu'on puisse marcher dessus; quant aux matières rejetées, elles consistent en une argile grise, mêlée de fragmens pierreux détachés des lits intérieurs de la montagne, et de cristaux de fer sulfuré. Il y a dans le voisinage quelques sources de bitume liquide (pétrole). Je reviendrai plus bas sur ces collines à éruptions boueuses, pour en décrire la texture et pour en développer l'origine et les causes.

Quatre verstes avant d'arriver au village d'Akgœs ou d'Akkos, à vingt-deux verstes d'Argin, et trente de Kertsch, on distingue, sur la plaine montueuse et garnie de verdure, une ligne tracée par un rempart et par un fossé qui servaient sans doute autrefois de limites à l'empire du Bosphore et aux possessions des Chersonites. Cette ligne de démarcation est encore assez bien conservée, parce qu'elle est recouverte d'herbes touffues. Je distinguai, dans le nombre des plantes, la centauree de Tartarie,¹ qui commence à devenir ici très-commune. On y voit voler

¹ *Centaurea tartarica*.

au mois de juin, et même pendant les tempêtes, de nombreux essaims de fourmillions à ailes de libellules.¹ Cet énorme rempart a près de quarante arschines dans le bas, et le fossé, qu'on remarque à l'ouest, près de vingt. Il se prolonge directement au sud du chemin qui le traverse, et forme, sur la droite, à peu de distance de la même route, une petite colline élevée vers l'ouest, près de laquelle des amas de grosses pierres dispersées semblent indiquer qu'il devait exister là jadis une porte ou une tour. A partir de cet endroit, la ligne prend sa direction du côté de la mer d'Asoph, entre le nord-ouest et le nord-nord-est. Mais, au lieu de continuer vers le sud jusqu'à la mer Noire, elle se termine à l'extrémité septentrionale du lac salé d'Itar-Altschik, dont l'étendue est de plus de huit verstes. Constantin Porphyrogenète semble indiquer le motif qui fit élever cette ligne de démarcation entre les Grecs du Bosphore et les Chersonites, toujours ennemis dans ces temps reculés.²

¹ *Myrmeleon libelluloides*.

² Peut-être Strabon veut-il aussi parler de ce rempart, dans le passage où il dit : *Cimmericum urbs*

Une de leurs guerres éclata sous le règne de l'empereur Constantin; le protevont couronné de la Chersonèse défit Sauromate roi du Bosphore, près de Capha que l'on établit alors pour limite des habitans du Bosphore. Quelques années après, un autre Sauromate, souverain du Bosphore, n'ayant point respecté la ligne de démarcation, fut vaincu dans un combat singulier par Pharnace, protevont stenaphore des Chersonites; les Bosphoriens se virent encore forcés de reculer les bornes de leur territoire jusqu'à Cybernitus, à quarante milles seulement de la ville de Bosphore. On m'a montré pendant mon séjour à Kertsch, une médaille de la largeur d'un ducat, et d'une empreinte assez médiocre, qui paraît avoir été frappée à l'occasion de ce duel. La face de cette médaille représente une tête couronnée avec cette inscription :

BACHAEWC CAYPOMATEC.

fuit quondam in peninsula jacens, isthmum fossa et aggere claudens. Fuit quodam tempore magna Cimmeriorum in Bosphoro potentia, qui et Cimmerius ab iis dictus fuit. Hi sunt qui regiones Continentis a dextra Ponti sitas, usque ad Ioniam, incursionibus veraverunt. Atque hos quidem Scythæ istis e locis expulere; Scythas Græci, quia Panticapæum et alias in Bosphoro urbes condiderunt.

Et sur le revers, un cavalier le bras droit tendu ; vis-à-vis le poitrail du cheval, on voit une petite tête coupée dont le menton est garni de barbe.

Au-delà d'Akgoes ou Akkos, on entre dans une plaine à perte de vue, dont le terrain commence à s'exhausser vers Kerstch, sur une étendue de vingt-six verstes, et finit par devenir montueux. Plusieurs éminences, en forme de mamelons, placées sur les hauteurs, leur donnent un aspect singulier, et différent de celui de toutes les montagnes que j'ai parcourues dans mes voyages. C'est entre ces élévations qu'après avoir traversé plusieurs gorges à l'est, on arrive au canal et à la ville de Kertsch, située sur la rive basse de la mer.

Kertsch, qui portait autrefois le nom de Bosphore, occupe une langue de terre dont les bords sont vaseux et fétides. Cette pointe s'avance dans une baie sûre et commode où les vaisseaux trouvent un bon encreage de onze à quinze brasses de profondeur. L'ancienne citadelle est construite en moellon, sur un plan circulaire avec des angles saillans. Les Russes y ont ajouté un ouvrage en forme d'étoile, revêtu de pierres de taille, pour défendre le port. On remarque le

lion de Venise, en marbre, au-dessus de la porte de cette forteresse, et l'on voit dans un vieux bâtiment, qui servait de magasin, une console de marbre d'une assez belle exécution. L'intérieur du fort ne renferme qu'une église grecque très-antique, avec les ruines de quelques édifices qu'on a démolis pour faire servir les matériaux à la construction des casernes. En creusant, on a découvert sous les fondemens de vieux tombeaux, et d'autres antiquités que les soldats occupés à ces fouilles n'ont point respectées, mais, dont on retrouve, en partie, les inscriptions dans les pierres employées à la bâtisse. L'église grecque est formée d'une voûte croisée, de trente pieds de hauteur, dont la coupole repose sur quatre colonnes de marbre gris. Hors de la place, on aperçoit au nord-ouest, dans une plaine entourée de collines, un petit faubourg avec un marché, bâtis sans plan et sans régularité, qui renferme cinquante-sept marchands et cent dix-neuf ouvriers. La majeure partie de cette population, composée de Grecs, ne subsiste que de la pêche.

La batterie de Pawlofskoi, établie sur la côte, à quelques verstes au sud de la forteresse, et celle d'Alexandrofskoi, construite à peu de distance des bords de la

mer, sont les véritables clefs du Bosphore et de la mer d'Asoph. Le canal de cette mer, déjà resserré, dans une longueur de quatre verstes, par la langue de terre méridionale (Juschnaja-Kossa), et par les îles ou des bancs étroits qui se prolongent de sa pointe au nord-ouest, l'est encore davantage par des bancs de sable, de sorte que le chenal de vingt-deux à vingt-six pieds de largeur, passe sous le canon même des batteries. Une frégate reste en croisière tout l'été dans le Bosphore, et ne fait voile pour Achtiar qu'aux approches de l'hiver, lorsque la mer commence à se couvrir de glaces. On voit à peu de distance de Kertsch quelques maisons entourées de vignobles cultivés par des esclaves géorgiens, et la quarantaine de cette ville, qui n'a point offert jusqu'ici beaucoup d'avantages aux navigateurs.

On a proposé plusieurs fois d'établir une quarantaine générale pour la mer d'Asoph à Kertsch. L'empire y gagnerait sous plusieurs rapports, savoir : 1^o Celui de garantir d'une manière parfaitement sûre les provinces de l'intérieur, de la contagion de la peste, dont il est, sans cela, si difficile de préserver les côtes étendues, et par-tout abordables, de la mer d'Asoph ; 2^o D'économiser les frais

de la quarantaine et des Sastawes qu'on est obligé d'entretenir à Taganrog et ailleurs ; et, 3^o enfin, de faciliter le commerce d'exportation et l'accroissement d'un cabotage qui nous manque par-tout. C'est alors qu'on verrait augmenter la population de Kertsch , devenu l'entrepôt des marchandises russes , et que tous les vaisseaux , trop grands pour pouvoir naviguer dans les eaux du Bosphore qui n'ont pas plus de seize pieds de profondeur , viendraient y relâcher.

Le fret des bâtimeus qui prendraient leurs cargaisons dans ce port , et qui pourraient faire deux voyages en été , serait infiniment moindre , et l'on verrait les barques du Don aborder à Kertsch de préférence à Taganrog , avec les matières premières du pays , telles que fer , grains , chanvres , toiles à voile et mâtures , parce que cette ville offrirait , pour le chargement , des avantages que n'a point Taganrog. Malgré l'évidence de tous ces avantages qui ne manqueraient point de concourir à la prospérité de la Tauride , ce projet a toujours échoué parce que le commerce de Taganrog , qui ne voyait que sa ruine dans son exécution , n'a rien épargné pour le faire avorter. L'établissement d'une quarantaine semblable à Kertsch ne coûterait presque

rien à la couronne , attendu que la position de la vieille forteresse , dont il suffirait de murer une porte pour n'y laisser qu'une seule issue , ne saurait être plus favorable , et qu'elle renferme assez de casernes ; d'ailleurs tous les navires qui sont à Taganrog , au milieu de la vase , et que l'on a beaucoup de peine à charger , pourraient s'amarrer à Kertsch au rivage même , revêtu d'un très-bon mur de pierre.

La contrée de Kertsch est beaucoup plus moutueuse que celle de la presqu'île du Bosphore à son origine. Les montagnes qui l'entourent s'élèvent de plus en plus , et les trois qui terminent cette ceinture méritent une attention particulière. Ce sont des espèces de dos d'âne demi-circulaires et concentriques , dont les extrémités , relevées vers le Bosphore , forment des promontoires pierreux et des vallons qui se dirigent vers la mer. Le plus éloigné commence près de la langue de terre de Kara-Burun , et va rejoindre la pointe de rochers qui se prolonge au nord de Jenikale. C'est entre ce dernier et le Takilmuis , dont l'angle termine l'extrémité du Bosphore , qu'on voit le lac salé de Schungulek , séparé de la mer par un banc de sable. Le second de ces demi-cercles a

son origine près du Kamysch-Burun , court au nord-ouest, vers Jenikale, et se perd dans le premier. Le lac salé de Tschurabasch occupe l'intervalle compris entre ces deux demi-circonférences. Le troisième, enfin, ou celui de l'intérieur, part de la forteresse de Kertsch et de l'Akburun, fait le tour de la plaine de Pantikapæum , entre Kertsch et Jenikale, le long de la baie, et se confond avec les hauteurs voisines de la mer, sur lesquelles est situé Jenikale. La Quarantaine est placée près de la mer, entre cette croupe et la seconde. Deux petits promontoires, entre Kertsch et Jenikale, paraissent faire partie d'une quatrième, dont un arc se perd dans la plaine.

Toutes ces montagnes en demi-cercle sont constituées d'une roche calcaire, très-friable dans celle de l'intérieur qui ne renferme, pour ainsi dire, qu'une terre coquillière, et plus dure, quoique spongieuse et comme portée dans les deux précédentes où je n'ai vu d'autres débris d'animaux marins que l'eschare pierreuse.¹ Le sommet de ces croupes dont l'élévation, au-dessus du niveau de la mer, n'excède pas trois cents pieds, est couronné

¹ *Eschara lapidosa.*

de nombreux mamelons que l'on prendrait de loin pour des tombes gigantesques, et qui leur donnent un aspect très-singulier. On en compte jusqu'à soixante de diverses grosseurs sur le cercle intérieur. Ceux du second, d'une nature plus pierreuse et presque placés sur deux rangées, sont moins nombreux, mais plus considérable. Ils sont plus petits sur le troisième. Des lits de pierre calcaire, en décomposition, épais de deux arschines, et qui ressemblent à des masses détachées, enfoncées et replacées les unes sur les autres, percent à la circonférence de beaucoup de ces tertres. C'est du même genre et de la même nature qu'est l'éminence d'Altyn-Obo, ¹ près du chemin de poste, à quatre verstes de Kertsch, où l'on a prétendu que devaient reposer les cendres de Mitrhidate.

Cette colline se termine par une espèce de muraille qui traverse diagonalement une partie de l'angle de la presqu'île; on en remarque une semblable près de Melch à trois verstes de Kertsch. Les vallées plates comprises entre ces hauteurs, ainsi que la plaine de Kertsch jusqu'à Jenikale, paraissent comme affaissées par

¹ Colline des Tartares.

d'anciens éboulemens , quoique je ne prétende pas conclure de l'aspect de cette contrée , qu'ils soient l'effet de quelque cause souterraine. Mais plusieurs autres indices me portent à croire que la presqu'île du Bosphore , ainsi que l'île de Taman , sont minées par des feux souterrains d'où proviennent le cratère boueux de Dshai-Tübe dont j'ai parlé plus haut , et ceux que l'on trouve dans le voisinage du Bosphore. Indépendamment de celui que je vais décrire à l'article de Jenikale , il existe encore d'autres cratères en activité , à huit verstes au nord de Kerstch , près du village abandonné de Dshiaulan-Tarchan , à deux verstes et demi de la mer d'Asoph , et à une verste de ce village , sur une hauteur , au bord d'une gorge qui s'étend jusqu'à Kertsch. On remarque aussi dans cette contrée des sources d'asphalte , qui proviennent indubitablement de quelque sublimation souterraine.

C'est dans la plaine entre Kertsch et Jenikale qu'existait sans doute autrefois l'ancienne ville de Pantikapæum , située à vingt stades de Carianda , suivant Scylax , ou à quatre verstes de l'embouchure des Palus Méotides du côté de Kertsch. L'harmale , qui se plaît sur les terrains salpêtrés , abonde dans la plaine ,

aujourd'hui couverte de monceaux de ruines, et jadis habitée.

A quelque distance de la mer, on apperçoit les fondemens, encore très-reconnaissables, d'une ancienne tour de douze arschines de diamètre, entourée d'un fossé, et plus loin, de nombreuses ruines; la partie qu'occupait jadis la ville de Pantikapæum, présente un groupe de plus de cinquante tombes disséminées sur une grande étendue de terrain : les vagues qui viennent se briser contre une de ces éminences, ont mis à découvert les débris d'urnes qu'elle renferme. Le rivage d'une petite langue de terre à base de roes, située plus au nord, est parsemé de semblables débris; on découvre plus loin sur le promontoire pierreux qui termine la baie de Kertsch, les ruines d'un fort construit en pierres. On a trouvé sur l'emplacement de l'ancienne ville, beaucoup de tables de marbre et des pierres ornées de bas-relief et d'inscriptions : mais la plupart de ces anciens morceaux d'architecture sont d'un travail assez grossier. Quelques-unes de ces pierres ont servi à la construction de l'ancienne église grecque de Kertsch, et d'autres à celles de la maison du commandant de Jenikale. Parmi les premières, celle que j'ai fait représenter, planche 17^e, fig. 1^{re}, est très-

remarquable tant à cause de son antiquité qui remonte au temps de Mythridate et de Parisades dernier roi du Bosphore, que par l'empreinte bien distincte de deux pieds d'homme qu'elle porte à sa partie supérieure, et qui ne paraissent point être un ouvrage de l'art. Cette table, de marbre grisâtre, peut avoir deux arschines de long sur une de large, et un empan d'épaisseur; elle couvre le parapet du mur qui borde l'entrée de l'église. — A quelque distance on trouve la pierre représentée planche 18^e, fig. 1^{re}, ainsi que plusieurs autres scellées dans le mur de cet édifice. Je vis, dans la maison d'un prêtre desservant de Kertsch, un autre fragment de marbre haut de sept empans, orné d'un bas-relief qui représente une table des anciens (*triclinium*), avec l'inscription ΑΓΑΘΗΤΥΧΗ fig. 2. On prétend que cette pierre est tirée du bassin d'une vieille fontaine, à l'ouest de la route de Kertsch; celui de la source qui coule près de la ville, et dont les murs sont en bon état, est un ouvrage moderne des Turcs, comme le prouve l'inscription qu'il porte.

Jenikale est située à onze verstes de Kertsch, dans l'angle méridional de la pointe avancée de la presqu'île qui concourt à former le Bosphore proprement dit, ou le canal de la

mer d'Asoph. La forteresse bâtie par les Turcs , s'élève en amphithéâtre sur une éminence coupée à pic du côté de la mer ; elle représente un polygone à quatre faces très-irrégulières , défendu par d'autres ouvrages en pierres de taille ; à l'angle nord-ouest , elle est couronnée d'un bastion très-élevé qui commande une hauteur , et d'un plus petit à l'angle sud-est près de la mer où se trouve aussi la quarantaine ; le reste consiste en plusieurs angles de défense très-irréguliers. La ville occupe le bord du rivage au sud-est de la forteresse ; on y voit une rangée de boutiques et peu d'édifices remarquables. Sa population est composée de cent quatre-vingt-dix habitans mâles et la plupart Grecs , sur lesquels on compte cinquante-trois marchands. La forteresse ne renferme qu'une église qui servait autrefois de metschet , avec la maison du commandant , et une autre , actuellement inhabitée , pourvue de belles caves , et que l'on avait désignée pour la pharmacie de la place , des casernes , et quelques mauvais bâtimens. Sous le petit bastion est une citerne qui fournit la garnison d'eau pour trois jours , et qui la reçoit par des conduits souterrains. Un sarcophage de marbre , que l'on prétend avoir

été tiré de Taman , forme le réservoir de cette citerne.

La maison du commandant offre encore quelques restes d'antiquités que j'ai fait sceller dans le mur pour les conserver. La planche 18^e, fig. 3 et 4, en représente deux. L'une de ces pierres (fig. 3) a six emfans de haut sur deux de large, et l'autre, (fig. 4) de la même largeur, en a quatre. On remarque encore, près de la quarantaine, deux bustes de lions que l'on a rapportés de Taman, et qui sont un monument de l'ancienne domination des Vénitiens dans cette contrée. J'y vis aussi trois belles colonnes de marbre régulièrement rubanné de gris, avec deux chapiteaux d'un travail en bas-relief, très-grossier.

Au nord de la ville, toute la vallée qui se dirige vers la mer était autrefois couverte de vergers dont on apperçoit encore quelques vestiges. A partir de la forteresse au nord-est, on passe le long de la côte du Bosphore, au-delà de ces vergers et à une verste de la forteresse, sur un bas-fond salin que les eaux inondent dans les temps de pluie. On découvre encore plusieurs sources remarquables à son extrémité septentrionale, et sur le penchant d'une croupe qui se dirige vers les

hauteurs du Bosphore. Deux coulent au pied de cette élévation éloignée de quelques centaines de pas du rivage. La première, qui sort à deux arschines au-dessous de l'autre, est non seulement salée, mais encore très-bitumineuse, tandis que la seconde, plus saturée de sel, n'a point de saveur de bitume. On a creusé plus haut des trous dans la colline pour y recueillir l'asphalte qui suinte à travers la couche terreuse.

Je vais indiquer les principaux endroits de la presqu'île de Kertsch, où l'on trouve encore de l'asphalte ou de l'huile de pétrole, que le corps de l'artillerie faisait puiser autrefois pour la préparation des artifices.

- 1^o Près du village abandonné de Irjæl, à cinq verstes de Kertsch.
- 2^o Près de celui de Scit-Ali, à trente-trois verstes de Kertsch.
- 3^o Près du village et du lac salé de Schungulek dont je parlerai plus bas.
- 4^o Près de Kopkini-Gos, à quarante-quatre verstes de Kertsch et dans le voisinage du même lac salé.
- 5^o Près de Jarmoi-Katschik.
- 6^o Près du lac salé de Misir, entre des collines, à huit verstes de Kertsch, du côté de la mer d'Asoph.

7° Sur le chemin d'Arabat , à trente-trois verstes de Kertseh , dans une vallée plate , où l'on recueille à peine , pendant tout l'été , deux eimers d'asphalte dans neuf fosses.

A quelques verstes au nord des fosses d'asphalte , on rencontre , en suivant les rives du Bosphore , plusieurs sources boueuses dont quelques-unes sont taries et d'autres coulent encore sur une colline éloignée d'une verste de la mer d'Asoph ; la plus forte , ou celle du nord , dont les dépôts forment une petite éminence ; rejette encore , même en été , de la boue liquide d'où s'échappent de petites bulles ; les autres sont plus ou moins considérables , et comme rangées à la file à des distances de dix-huit , quinze , treize et vingt pas , dans la direction du nord-est au sud-est ; quelques-unes d'entre elles ont plusieurs ouvertures , et le sol d'alentour est mou comme un fond de vase recouvert d'une croûte. La colline qu'elles sillonnent est isolée de toutes les hauteurs comprises entre les deux rives du Bosphore.

De ces collines où l'on trouve , près d'une métairie , de bonnes sources au nord de Jenikale , part un ancien aqueduc qui servait à les conduire dans cette ville. Il est com-

posé de quatorze grandes arches de pierre qui traversent une large vallée. Ces arches ont deux toises de haut sur une toise et trois quarts d'ouverture; plusieurs tombent maintenant en ruines. Cet aqueduc est peut-être un ouvrage des Turcs.

La traversée de Jenikale à l'île de Taman, se fait sur de grandes barques; elle est souvent périlleuse dans les temps orageux. On compte quatre verstes jusqu'à la langue de terre septentrionale, ou la Sewernaja-Kossa qui forme avec la côte européenne le Bosphore proprement dit; c'est la route la plus sûre : mais comme cette contrée ne renferme point de villages où l'on puisse se procurer des chevaux, la traversée se fait en doublant la pointe de la Sewernaja-Kossa, sur le golfe de Taman (Tamanskoi-Saliv) jusqu'à la ville de Taman; ce passage, qui n'a pas plus de dix-huit verstes, est souvent dangereux, non seulement par des rafales fréquentes et par des bas-fonds, mais aussi par un courant d'eaux bouillonnantes qui rend la mer houleuse, même dans les temps calmes.

Le courant du Bosphore, toujours sensible à la surface de l'eau, se dirige vers l'embouchure du détroit, et l'on remarque, jusqu'à la Sewernaja-Kossa, une

bande unie qui le traverse à l'endroit où les eaux jaunâtres de la mer d'Asoph rencontrent celles de la mer Noire, plus salées et d'une couleur plus foncée. La plus grande profondeur du golfe, de dix à dix-sept pieds, est à la distance d'une verste de la côte européenne; elle augmente aussitôt que l'on a dépassé Jenikale, de quatorze à dix-sept, dix-neuf et vingt-deux pieds, mais elle diminue dans la mer d'Asoph de dix-sept à quatorze. La direction du détroit, qui n'a que quatre verstes de largeur, est du sud-est au nord-ouest. Le Bosphore s'élargit tant par la baie de Kertsch que par celle de Taman, située vis-à-vis de la première; il est rétréci jusqu'à trois verstes près de la Juschnaja-Kossa, éloignée de quatre verstes de la Sewernaja-Kossa, par les îles qui s'y trouvent, et c'est l'endroit le plus commode pour le passage des chevaux et des bestiaux, à cause de la grande quantité de bas-fonds qu'il renferme où le bétail peut se reposer. Malgré ce courant, le Bosphore ainsi qu'une grande partie de la mer d'Asoph sont couverts de glaces dans les hivers un peu rigoureux, et l'on doit en attribuer la principale cause à celles que le Don charie. Dans les hivers plus froids on peut le traverser en

voiture, et la débâcle des glaces, qui commence au printemps, dure jusqu'au mois de mai. Le passage où Strabon¹ rapporte qu'au même endroit où les généraux de Mitrhidate livrèrent une bataille navale en été sur le Bosphore, il y eut en hiver un combat de cavalerie avec les peuples de la Crimée, ne me paraît donc point dénué de vraisemblance.

La pêche du Bosphore et de toute la côte est très-abondante; on y prend beaucoup de béluges et d'autres esturgeons, soit au filet, soit avec de fortes lignes auxquelles on attache des amorces flottantes. Les Grecs de Kertsch qui s'en occupent le plus, y prennent chaque année jusqu'à trois et quatre cent mille ocka (vingt-quatre pouds) de poisson. Les béluges rouges (balyki) et leur estomac (toschi) qu'ils coupent par bandes,

¹ Lib. VII. *Gelu autem quæ sit vehementia, maxime ex iis intelligi potest, quæ apud fauces Mæotidis fiunt. Etenim tractus, qui inter Phangoræm et Panticapæum, plerumque ita fert, ut et via trita et cœnum ibi sit. Et in glacie deprehensi apud Ganganum pisces effodiuntur, maxime antacæi, Delphinus magnitudine æquantur (Husones): ac in eodem tractu ferunt Mitridatis legatum cæstatæ navali prælio, hyeme equestri pugna barbaris superiorem discessisse.*

qu'ils salent avec du salpêtre et qu'ils font sécher à l'air, forment un des alimens maigres des plus recherchés des Russes et des habitans des îles grecques, quoique la chair de ce poisson soit très-indigeste. Lorsqu'on essuie les béluges à plusieurs reprises, et qu'on les imbibe d'huile, on peut les conserver plusieurs années dans un endroit couvert et aéré; ce poisson passe alors pour être encore plus délicat. On prend encore actuellement les béluges avec des harpons dans les creux où l'on a brisé la glace, mais non pas dans les morceaux mêmes de la glace, comme le rapporte improprement Strabon. Ici, de même que chez les Cosaques Tschernomorsques, on prépare fort bien le caviar salé, mais on n'entend rien à la préparation de la colle de poisson.

Dans la traversée que je fis jusqu'à l'île de Taman, j'apperçus, par un temps calme, le brouillard très-épais qui règne toujours sur cette île. Ces vapeurs ainsi que de nombreuses sources de limon et d'asphalte offrent une preuve incontestable qu'elle renferme à de grandes profondeurs, une couche de matières combustibles enflammées, d'où résultent la chaleur considérable et l'humidité du

sol que l'on y remarque. On apperçoit aussi sur la côte de Jenikale , des vapeurs plus ou moins épaisses qui proviennent de la même cause.

A l'époque de l'occupation de la Tauride , on donna très-improprement le nom de Phanagoria à l'ancienne ville de Taman ; on aurait dû , je crois , lui restituer celui de Tmutarakan , qu'elle avait autrefois reçu des princes russes dont elle reconnaissait la domination.

Cette grande ville était entourée de vieilles ruines, dont les retranchemens peuvent avoir, d'une rive à l'autre, une circonférence de deux verstes et demie , sur une longueur d'une et demie , le long de la côte d'une baie du Tamanskoï Saliv. Dans l'intérieur de cet espace on a construit en 1787, sur le rivage élevé de la mer , à l'époque de la dernière guerre contre les Turcs , un petit fort irrégulier, flanqué de deux bastions pleins , et de quelques angles de défense, avec des fossés étroits. Ce fort ne renferme qu'un corps-de-garde et la maison du commandant. Il subsiste encore quelques maisons de la vieille ville dans le grand retranchement. Les Cosaques Tschernomorses ont commencé d'en bâtir plusieurs sur la chaussée qui va à Temruk. Une metschet

en pierre, ornée d'un minaret, est aujourd'hui consacrée à l'exercice du culte grec. On trouve dans ce lieu, six fontaines de bonne eau, ce qui est une chose très-rare dans l'île de Taman. Comme on devait abandonner la ville aux Cosaques Tschernomorses et que l'emplacement ne convenait point à la construction d'une citadelle, à cause des inégalités du terrain et des amas de ruines dont il est encombré, l'on a choisi, pour cet effet, en 1794, à deux verstes du fort actuel, et plus à l'est dans la baie, une place entièrement unie, sur une rive élevée de quarante-sept à cinquante-huit pieds au-dessus du niveau de la mer. Cette nouvelle citadelle, régulièrement fortifiée, consiste en trois bastions pleins, et deux demi-bastions, qui touchent à la mer; elle renferme des casernes et des puits creusés dans une terre glaise jaunâtre. On doit aussi construire devant cette place un port pour la flottille de ces Cosaques, sur un plan très-ingénieux. Il existe, entre le vieux et le nouveau fort, auquel on a donné le nom de Phanagoria, près de la mer, un retranchement que le général Suworoff, a, dit-on, fait élever.

On a trouvé, sous les ruines du vieux Taman, beaucoup de pierres avec des inscriptions et d'autres ouvrages de sculpture en

marbre; mais il y en a probablement encore beaucoup de cachés. Hors du retranchement on voit, au sud-ouest, un grand bassin de pierre et pavé, d'une très-ancienne architecture; on remarque aussi du même côté des restes de jardins, où la vigne croît à merveille. — Comme la plupart des inscriptions nombreuses que j'ai vues ici ne contiennent que des épitaphes de Grecs et d'Arméniens modernes, je me suis contenté de faire dessiner les plus remarquables dans la dix-septième planche, figures 2, 3, 4 et 5. Je vis encore parmi d'autres restes d'ouvrage de sculpture ancienne, le buste, grossièrement taillé, d'une figure armée et drapée, quelques consoles et un chapiteau triangulaire de marbre blanc.

Le terrain sablonneux des environs de Taman est lié par de l'argile dans l'intérieur du pays et près des collines. Cette couche sablonneuse a de la profondeur en quelques endroits, et va jusqu'au niveau de la mer. Dans d'autres, on trouve sur le rivage ou sur le bord des ravins, des couches d'une nature différente. Hors du vieux retranchement, du côté de la Juschnaja-Kossa, on remarque, dans un profond ravin du rivage de la mer, sous une terre végétale, de la

profondeur de deux et trois arschines, une couche de terre à briques et d'argile bleue, avec un lit de mine de fer, mélangé de belles bivalves calcinées, remplies de concrétions, et la plupart très-grandes. Entre deux couches de mine de fer très-dures, on en voit une de couleur brune, mêlée de vert, cariée, friable, dans laquelle on trouve des coquilles entièrement dégagées et blanchies à la vérité par l'effet de la calcination, mais encore solides. Quelques-unes sont intérieurement tapissées de beaux cristaux de sélénites, d'une transparence rouge foncée, d'autres ne renferment que des globules de mine de fer. On me fit aussi présent d'une vertèbre assez considérable, à demi minéralisée, qu'on avait trouvée dans cette couche, et qui doit vraisemblablement appartenir à une petite espèce de baleine.¹ Les trois principales espèces de coquilles qu'on y remarque, et qu'on ne rencontre plus aujourd'hui sur le rivage, sont:

- 1^o Une moule courte et ventrue, ² d'un pouce neuf lignes de longueur, sur un pouce quatre lignes de largeur, et d'une ligne de plus dans sa plus grande

¹ Cete. — ² *Mytulus*.

épaisseur, quand les valves asscz fortes se joignent bien.

2^o Une vénus sillonnée, arrondie à ses deux extrémités, dont l'une se termine par de petits mamelons, et largement déployée vers la charnière, avec des coquilles peu saillantes et très-aplatis, d'une longueur de deux pouces quatre lignes, sur un peu plus d'un pouce et demi de largeur, et trois quarts de pouce d'épaisseur.

3^o Une grande vénus, de la forme d'un cœur de bœuf, très-légèrement sillonnée, avec des mamelons élevés comme la corne d'un pic de biche, sur les deux surfaces, et qui depuis la charnière où la cannelure des coquilles est la plus saillante, peut avoir jusqu'à sa pointe, trois pouces de longueur sur deux et demi de largeur, et près de deux pouces d'épaisseur.

A l'est de Taman, la côte renferme aussi beaucoup de coquilles pétrifiées, également remplies d'une mine ocreuse et couvertes d'un lit d'ocre jaune et rouge brun.

L'île de Taman est un pays entremêlé de plaines et de collines, dont les dégradations

paraissent aussi visiblement provenir de l'affaïssement du sol, que des éruptions de l'intérieur de la terre, des inondations de la mer et des débordemens du Kuban; il est même probable que ces causes lui feront encore subir d'autres changemens par la suite. Les divers bras de ce fleuve, et plusieurs grandes baies font de ce pays une île véritable, qui se prolonge à l'ouest, du côté de l'Asie, de même que la presqu'île du Bosphore, à l'est, et qui, formant avec celle-ci le détroit du Bosphore, termine le bassin de la mer Méotique ou d'Asoph. Les grandes baies produites par les irruptions de la mer sur le sol de cette île, sont :

- 1^o La baie salée de Taman (Tamanskoï-Saliv), qu'on peut regarder comme un golphe du Bosphore, sans communication avec le Kuban.
- 2^o Le Liman de Temruk, en tartare, Ak-Tengis (mer Blanche), qui fermé comme un lac, n'est séparé de la mer d'Asoph, que par une bande de terre étroite, et de la baie de Taman, par une autre un peu plus large; il reçoit quelques bras du Kuban, qui doivent avoir été jadis navigables, et se décharge dans le golphe

de Temruk de la mer d'Asoph. Les eaux de l'Ak-Tengis sont douces.

3^o Le Juschnoi-Kubanskoi-Liman , baie méridionale du Kuban , qui reçoit les eaux du grand canal de ce fleuve ; cette baie, la plus considérable de toutes, ne communique, avec la mer Noire que par une petite ouverture entre deux langues de terre étroites, appelée Bugas, et si peu profonde, qu'on peut la passer à gué.

4^o Le Kysiltachkoi-Liman , qui forme encore à l'ouest une anse particulière, dont la pointe occidentale, coupée par une bande de roseaux, a reçu le nom particulier de Zokurofskoi-Liman. Comme ce Kysiltaschkoi-Liman est séparé de la baie du Kuban par une langue de terre étroite, et n'a de communication avec cette dernière que par un petit canal ; je ne vois rien d'invraisemblable dans la tradition des Tartares, qui rapporte que ce Kysiltaschkoi-Liman était jadis un lac salé, fermé de toute part, et qu'à l'époque où la population du pays s'est accrue, on a percé la digue étroite qui le séparoit de la baie du Kuban, dont

la communication des eaux a dès-lors adouci les siennes.

Indépendamment de toutes ces baies, les marais de la mer près du Kurki, avec quelques petits bras du Kuban qui s'y rendent, et plus loin les deux plus considérables du même fleuve, qui tombent au nord d'Atschuef, dans la mer d'Asoph, et portent les noms russes de Tschernaja-Protoka et de Kasatschei-Jerick, font une véritable île de Taman, à laquelle les anciens n'avaient point donné de nom particulier; celui qu'elle porte aujourd'hui, paraît dériver du mot tartare et russe tuman (brouillard), nom qu'elle mérite en effet, à cause des épaisses vapeurs dont elle est toujours couverte. Toutes les eaux de la côte et des baies, autour de Taman, sont en général très-poissonneuses.

Le pays qui s'étend vers le Bugas, au sud-est de la ville de Taman, entre la mer Noire et le Kysiltaschkoi-Liman, offre plusieurs choses dignes de remarque. La première est le petit lac salé, de Kutuk-Tussala, que l'on voit à l'origine de la Juschnaja-Kossa. On remarque ensuite un plus grand lac salé vers la langue de terre qui concourt à former le Bugas ou l'embouchure du Kubanskoi-Liman.

Ce lac, dont la plus grande largeur est du nord au sud, a quatre verstes de circonférence, et n'est séparé de la mer Noire (comme le sont communément tous les lacs salés de la Tauride) que par une barre de sable étroite et basse. Il se dessèche en grande partie l'été, mais le sel très-déliquescent qu'il dépose, et que les pluies redissolvent, n'est pas d'une bonne qualité pour saler le poisson. Lorsque la mer est haute et qu'elle déborde, elle en empêche le dépôt. Ce lac répand une forte odeur de framboise et de violette, et sa surface est très-unie. Son sel cristallise en trémies comme celui des lacs voisins de Kertsch; la salicorne conifère et herbacée; ¹ le kakile maritime, ² l'arroche à feuilles de pourpier, ³ l'arroche laciniée, la soude-kali, ⁴ et l'arguze, ⁵ croissent en abondance autour de ce lac.

La hauteur qui borde ce lac, du côté de la terre, est sillonnée de plusieurs ravins; elle peut avoir, vers le Bugas, six à sept toises d'élévation perpendiculaire; le schiste marneux

¹ *Salicornia strobilacea et herbacea.* — ² *Cakile.*
— ³ *Atriplex portulacoides et laciniata.* — ⁴ *Salsola kali.* — ⁵ *Messerschmidia.*

et sonore qui la constitue, paraît avoir éprouvé l'action du feu. On apperçoit d'abord, dans un petit ravin de cet encadrement, une source salée, dont la vase noire répand une forte odeur de foie de soufre, et les bords sont couverts de passerage ou cressonnette à feuilles épaisses;¹ on trouve mélangés sous la glaise du ravin, des fragmens de pierre, qui paraissent avoir été calcinés. Plus loin, avant d'arriver au piquet de Bugas, on passe auprès d'une autre gorge un peu plus profonde, où je vis une petite source boueuse. La vase grise qui couloit à l'ouest, sur la pente de la hauteur, était semblable à celle des gouffres limoneux près de Jenikale, et ses dépôts avaient formé, sur le côté du ravin, une petite éminence. On remarquait (en juin) deux autres gouffres limoneux, desséchés sur le bord opposé du même ravin. Au-delà, je vis sur une petite hauteur, dont le sol était rempli de crevasses et couvert de laves boueuses desséchées, plusieurs fossés ou sources peu profondes, dans lesquels un pétrole épais, semblable à du bois résineux, surnageoit sur une eau légèrement salée.

¹ *Lepidium crassifolium*.

L'élévation perpendiculaire de cette hauteur, au-dessus du niveau du Liman, est de six ou sept toises. On prétend qu'il existe, dans le voisinage de la Juschnaja-Kossa, de semblables sources de pétrole que je n'ai point vues, sur une colline qui se distingue par la couleur rouge des couches; sans parler encore de plusieurs autres de naphte, qui se trouvent en diverses parties de l'île de Taman.

On compte environ dix-huit verstes de cet endroit jusqu'au piquet établi sur le Bugas. La langue de terre basse, et très-étroite, qui se prolonge au sud-est, a moins d'une verste de longueur, et communique par sa pointe avec une autre encore plus étroite, mais six fois plus longue, qui lui fait face du côté du territoire turc; une troisième dans l'intérieur du Liman, se termine près d'une petite île vers le village russe. Les deux premières, sur les pointes desquelles on voit d'un côté un poste russe, et de l'autre un poste turc, laissent entr'elles une ouverture peu profonde, et tout au plus de cent toises de large, par où se fait l'écoulement du Kubanskoi-Liman dans la mer. A l'époque de la prise d'Anape, la cavalerie auxiliaire de la Crimée passait à gué, d'une pointe de terre à l'autre. Les Turcs sont

actuellement occupés à construire un fort de pierre, près du village de Dschemetri, situé sur la hauteur escarpée, qui s'élève à l'origine même de la langue de terre. On cherche à leur en opposer un autre, qu'on a établi sur le chemin qui mène au piquet russe, à plus d'une verste de Taman, et qui sert à maintenir la communication entre ces deux points. On voit d'ici très-distinctement la forteresse turque d'Anape, sur le rivage de la mer.

Lorsqu'on suit la route de Kysiltach-Burun, pointe de terre montueuse, entre le Kysiltaschoi et Kubanskoi-Liman, on laisse sur la gauche, à six verstes du piquet, une des collines les plus élevées, où l'on aperçoit les traces et les décombres d'une ancienne ville, qui pourrait bien être la Phanagoria de Strabon, puisqu'elle était située, d'après la description qu'il en donne, sur les bords du Kubanskoi-Liman, qu'on appelait jadis Korokondametis. D'autres personnes ont voulu chercher ici les ruines de Korokondama, qui, d'après les expressions claires et précises de Strabon, devait être située vis-à-vis de la ville de Pantikapæum, à la distance seulement de dix stades, ou deux verstes de Bugas, où je crois qu'il en existe encore des traces. — On

trouve sur cette montagne, immédiatement au-dessous de la terre végétale, des lits rougeâtres d'un calcaire entièrement coquiller, que les Tartares appellent, à cause de leur couleur, Kysiltasch-Burun (pointe de terre de la roche rouge).

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TROISIÈME VOLUME.

A

ACHTIAR, nom ancien de la ville de Sewastopol , bâtie depuis l'occupation de la Tauride par les Russes , page 51 ; moyens de procurer de l'eau douce aux habitants, qui en manquent, 62 ; agiotage des marchands domiciliés, nuisible aux employés subalternes de la marine, 63 ; environs de cette ville, 64 ; baies qui peuvent servir de port, 67 ; antiquités grecques que l'on remarque dans les environs, 72 et s.

AJA-BURUN ; édifices remarquables voisins du cap de ce nom, 73 et suiv.

AJI-THODOR, (Promontoire d') 205.

AJUDAGH ; description de cette montagne élevée, 217.

AKKAJA ; terre à foulon exploitée au pied de la montagne de ce nom, près de Karassubasar, 117 ; grottes, cavernes, craie et silex pyromaque qui y abondent, 315.

AKKOS ou **AKGŒES**, ancienne limite de l'empire du Bosphore et des possessions des Chersonites, 341 ; motif qui fit élever cette ligne de démarcation, encore bien tracée, 342 ; trait historique qui y est relatif, 343.

AKMETSCHET ; situation agréable de la nouvelle ville de ce nom, 17 ; description de l'ancienne, 19 et suiv. ; montagnes qui la séparent de Karassubasar, 304 et suiv.

ALASMA, (Mines de fer d') au-delà de Muchalatka, 169.

- ALEXANDROFSKÔI; batterie importante près de la ville de Kertsch, page 546.
- ALMA; nombreux villages situés sur les bords de ce fleuve; excellens pâturages qu'on y trouve, 28.
- ALTSCHAKKAJA; description de ce promontoire, intéressante pour le géologue, 285 et suiv.
- ALUPKA; description des ruines sur lesquelles ce village est bâti, 184; plantes qui croissent sur les montagnes voisines et dans les vallées environnantes, 191; reptiles, insectes qui y ont été observés, 193; mœurs, travaux des habitans, 194; routes qui conduisent à travers les rochers, 195; description de la côte méridionale et des montagnes brisées qui bordent la mer depuis ce village jusqu'au Tschatyrdaglı, 202.
- ALUSCHTA; pierres qu'on trouve dans le lit du ruisseau qui traverse ce village, 209.
- ARABAT; (Fort d') sa description; coquilles qu'on découvre dans les environs, plantes qui y croissent, 336 et suiv.
- ARBAT, montagnes voisines de ce village tartare, 261 et suiv.
- ARGIN; anciens édifices de ce village tartare presque entièrement ruiné, 339.
- ASAMAT, (Riche domaine d') population nombreuse des villages qui y sont enclavés, 318.
- ASCHLAMA, château de plaisance des anciens kans près de Dshufut-Kale, 42.
- AUTKA; édifices, tombeaux en ruine, mœurs des nouveaux habitans de ce village, 208.

B

- BACHTSCHISARAI; pays qui le séparent d'Akmets-

- chet, page 27 et suiv.; situation de Bachtschisarai, capitale de la Tauride, 30; détails sur ce qu'elle renferme de plus remarquable, 31 et suiv.; palais, mosquées, 33; jardins, 33; cimetières, tombeaux, 36; canaux souterrains pour la conduite des eaux, 37.
- BAIDARI; description de cette vallée célèbre, 163; villages qu'elle renferme, 163; arbres qui y prospèrent, *ibid.*
- BALAKLAWA, (Voyage à) 112; description de cette ville, 157; position favorable de son port pour la pêche, 159; sa forteresse ancienne, 160.
- BELBECK; montagne où cette rivière prend sa source, 49; pays qu'elle parcourt, 50.
- BOSPHORE; (Pêche abondante dans le) poissons que l'on y prend communément, 360 et suiv.
- BURULTSCHA; variations dans la crue des eaux du ruisseau de ce nom, 307.
- BURUNDUK; (Hauteurs voisines de) nature de la roche dont elles sont formées, 319.

C

- CHERRONÈSE; emplacement de cette ville ancienne, mentionnée dans *Strabon*, 81; fortifications voisines ruinées, 82 et suiv.; description du phare ancien, 85; par quoi remplacé, 86; ruines, 88 et suiv.
- CHERSONÈSE héracléotique; (Tableau physique et topographique de la) 64 et suiv.; restes de l'antiquité qui en recouvrent tout le sol, 70 et suiv.; descriptions de quelques-uns des édifices les plus remarquables qui se voient entre le port de Balaklawâ et celui d'Achtiar, 72 et suiv.; plantes recueillies à différentes époques de l'année dans cette presqu'île, 95 et suiv.

CRIMÉE; était autrefois une île parfaite, page 3 et suiv.; colonnes élégantes servant à marquer les distances itinéraires, 11; variations de la température, surtout en hiver, dans toute cette presqu'île, 14; voyage dans la partie sud-ouest, 27; voyages dans les montagnes de la côte méridionale, 112; description des rives méridionales jusqu'à Kamara, 160; plantes qui y croissent, 161; description de la partie orientale des montagnes, 240; suite de la description des montagnes qui bordent la côte méridionale, 259 et suiv.; voyage dans l'intérieur le long de la presqu'île de Kertsch et dans l'île de Taman, 304. —
CROTIS-BURUN; cap voisin de la belle vallée de Simeus, 182.

D

DASTA-SU; description de la gorge profonde par laquelle ce joli ruisseau s'écoule vers la mer, 170.
DEREKOI; environs de ce village, riches en plantes, 211.
DOSIS; mausolées des kans, conservés dans les environs de ce village, près de Batschisarai, 43.
DSHO-TÜBÉ ou DSHAI-TÜBÉ; fameuse colline soulevée par l'effet d'un volcan, dont les Tartares ont conservé le souvenir, 340; nature des matières rejetées, 341.
DSHUFUT-KALÉ; cimetière établi dans les environs, 39; description de cette ville, habitée par des Juifs, 40; troupeau de cerfs nourris en hiver, aux frais du gouvernement, dans les plaines voisines, 45; sa forteresse, 48.
DUWANKOI, (Vignobles excellens près du) 48.

E

EGIS-Oba; établissemens utiles formés dans ce village,

peu distant de Bachtschisarai, par M. l'amiral *Nicolas Semenowitsch Mordwinof*, p. 44; vergers, fruits, vignobles, 45; culture de la vigne; méthode hongroise pratiquée pour la taille, 46.

ELBUSLY; nombreuse colonie russe établie en ce village; manière de vivre des Tartares qui l'habitent, 321.

ESKI-KRYM; plaine fertile où est située cette ville ancienne, 323; ses ruines, 324; colonie arménienne nouvellement établie, *ibid.*; avantages qu'offrirait l'éducation des vers à soie confiée à ces colons; moyens de faire fleurir cette branche de commerce, 326.

ESKI-SARAI; belle position de ce village, son ancien fort, plantes qui croissent dans les environs, 228.

F

FANARY; singularité remarquable qu'offre une langue de terre voisine de la baie decenom, près d'Achtiar, 60 et 70.

FUMIER-TOURBE, combustible en usage chez les Tartares qui habitent différens districts de la Crimée, 338.

G

GOLAJA, description des montagnes les plus élevées de la chaîne, dont la croupe étendue, désignée sous ce nom, fait partie, 275; roches dont elles sont formées, 277 et suiv.; énumération des plantes les plus remarquables qui y croissent, 279.

I

INKERMAN; observations sur la forteresse de cette ville, située à l'extrémité de la baie d'Achtiar, 96; description des grottes qui l'avoisinent, 97; cellules

pratiquées dans le roc, p. 97 et suiv.; édifices de la ville, 100 et suiv.; insalubrité du vallon où elle est bâtie, 104; plantes qui y croissent, 105.

J

JAILA; plantes observées sur ce plateau des alpes tauriques, 210.

JALTA ou JALITA; position de ce village, 210.

JENIKALE; forteresse, édifices, population de cette ville, 354; vallée voisine couverte autrefois de nombreux vergers, 355; ancien aqueduc qui y conduisait les eaux, 357.

JENISALA; églises, mosquées de ce village, 257.

JURSUF; gorges nombreuses qui coupent cette belle vallée, 214; objets remarquables qui s'y trouvent, 215 et suiv.

K

KAFFA; position avantageuse de cette ville, la plus importante qu'aient occupée les Génois en Tauride, mais aujourd'hui ruinée, 329; ses fortifications anciennes, 330; ses rues, ses édifices, ses fontaines, 331 et suiv.; baie voisine très-poissonneuse, 332; plantes qui croissent dans les environs, 333.

KAMARA; position de cette ville, 161.

KANGECLA; arbres qui poussent sur cette montagne, 205.

KAPSOCHOR; situation agréable de ce vallon; jardins, vignes, champs cultivés, 262.

KARADAGH; rochers qui couronnent la crête de cette montagne, 301.

KARAGOS, (Vieux rempart et monument gothique de) 327; établissement économiques formés par le propriétaire de ce village, 328.

- KARA-ILAS; remarques sur ce charmant village, p. 150; rocs déchirés qui l'environnent, 151; château du trésorier du dernier kan, un des plus beaux de toute la Crimée; harem, jardins, etc., 153.
- KARANTINNAJA-BUCHTA, baie où se fait la quarantaine, près Achtiar, 66.
- KARASSU; remarques sur la source de cette rivière, 313 et suiv.
- KARASSUBASAR; position de cette ville, ses principaux édifices, 310; moyens de subsistance pour ses habitans, 312; matériaux qu'ils emploient dans leur bâtisse, 313.
- KARAUŁ-OBO; histoire de la catastrophe qui engloutit cette colline, 247.
- KATSCHA; contrée fertile et populeuse où coule cette rivière, 47.
- KEFFE-KIL, terre à foulon excellente, exploitée par les Tartares, 115.
- KERTSCH; principaux endroits de cette presqu'île où se trouve de l'asphalte, 356; sources boueuses qui les avoisinent, 357.
- KERTSCH; position de cette ville, qui portait autrefois le nom de Bosphore, 344; son ancienne citadelle, réparée et augmentée par les Russes, 345; édifices, tombeaux, inscriptions, *ibid.*; avantages que procurerait une quarantaine générale établie dans cette ville pour la mer d'Asoph, 346; montagnes qui l'avoisinent, 348; cratères boueux encore en activité dans ses environs, 351.
- KIKENEIS; description des montagnes qui environnent ce village, 177; physionomie singulière de ces villageois, 181.

- KOKOS; mœurs des habitans de ce village, page 200.
KOOS; description de ce riant vallon, 293 et suiv.;
hautes montagnes qui le bordent, 295; population
du village de ce nom, 296.
KORSSUN; collines parsemées de monumens dans les
environs de cette nouvelle ville, 95.
KRUG-LAJA-BUCHTA; description de cette baie, près
d'Achtiar, 67.
KUTLAK; description des montagnes voisines du vallon
où ce village a été bâti, 268.
KUTSCHUK-KOI; détails sur l'éboulement des terres
qui engloutit ce village en 1786, 171; plantes ob-
servées dans les environs, 176.
KÜÜK-TEPE; nature des roches dont est composée une
montagne voisine de ce vallon, 302.

L

- LACS salés, près des baies voisines d'Achtiar, 69.
LAMBAT; description de cette baie, 219; embouchure
du ruisseau de ce nom, parsemée de cailloux roulés
de différente nature, 221.
LIMENA; description d'un promontoire escarpé dans
les environs de ce village, 178; hélice, peu com-
mune dans les autres contrées de la Crimée, 179;
physionomie extraordinaire des habitans de Limena,
180.

M

- MANKUP; description de cette ville, 144 et suiv.;
sa forteresse, ses édifices, 148; grottes et cellules
taillées dans le roc, 149.
MER Noire; les vers rongeurs des vaisseaux y pul-
lulent; moyens de remédier à cet inconvénient, 56.

MONTAGNES; aperçu général des variétés que présentent les divers ordres de celles de la Tauride, p. 120 et suiv.; description de celles d'ancienne formation et calcaires, situées à l'est de la Tauride, 153.

MUCHALATKA; pierres avec lesquelles sont construites les cabanes de ce village, 169.

N

NUMMULITES; opinion de l'auteur sur ces coquilles fossiles que renferment plusieurs montagnes calcaires de la Crimée, 25.

O

OGGUS-TEBE; fonds imprégnés de sel, voisins de ce village tartare, 338.

OTUUS; terres excellentes de ce vallon, où est situé un village de même nom, 298.

P

PANTIKAPÆUM; position de cette ville ancienne, 351; tombes nombreuses disséminées dans les environs, 352.

PARALAMKAJA, rocher remarquable près le village de Tokluk; tombeaux très-anciens qu'on y voit encore, 291 et suiv.

PARTHENIT; rapport du nom grec de ce village avec l'histoire d'Iphigénie, 218.

PAWLOFSKOI, (Batterie de) établie sur la côte voisine de la ville de Kertsch, et regardée, avec celle d'Alexandrofskoi, comme les véritables clefs du Bosphore et de la mer d'Asoph, 345.

PEREKOP; forteresse de cette ville, 4 et suiv.; importance de ce poste, 6 et suiv.; richesses des lacs salés qui sont dans le voisinage, 10.

PERTSCHAMKAJA ; plantes nombreuses au pied de cette montagne, page 278.

. R

RUSSE ; voyages entrepris dans les gouvernemens méridionaux de cet empire, dans les années 1793 et 1794, 1 et suiv.

S

SAINT-GEORGE ; position de ce célèbre monastère, 106 ; plantes qui croissent dans les environs, *ibid.* ; colonne antique trouvée dans ces lieux, 107 ; nombreux pèlerinages des Tartares, 109 ; montagnes voisines, suffisantes pour donner une idée de l'orographie de la Tauride, 110.

SALGIR ; petit nombre de poissons qu'on pêche dans ce fleuve, 22 ; montagnes calcaires qui le bordent, 23 ; coquilles qu'on y trouve, *ibid.* et suiv. ; plantes qui croissent dans le vallon où il coule, 25.

SCHIBAN ; plantes qui croissent près de ce village, 335 ; ruines, tertres que l'on voit dans les environs, 334.

SCHUMA ; plantes qui croissent dans cette vallée, 232 ; sources nombreuse près du village de ce nom, 233.

SEWASTOPOL ; population de cette ville nouvellement bâtie, 51 ; ses édifices, 52 ; son port, 53 et suiv. ; baies voisines, et mollusques qui y vivent, 53 et 57 ; sa position avantageuse, 58 ; comestibles les plus communs, 59 ; pêche, *ibid.* ; rareté des fourrages, cherté des combustibles, 60 ; difficultés des approvisionnement, 61 ; observations sur les environs, 64.

SEWERNAJA-KOSSA ; auberges établies sur cette roche élevée pour faciliter le transport des denrées des villages voisins du Belbek et de la Katscha, 51.

- SIMEUS** ; description du cap, d'où l'on jouit de la vue ravissante de cette belle vallée, page 182.
- SOLDAJA** ; forteresse génoise anciennement bâtie au-dessus de ce village ; murs chargés d'inscriptions, 281.
- SOUKSU** ; agréable position de ce village ; rochers qui l'avoisinent, 323.
- STRABON** ; description de la Chersonèse héracléotique par cet auteur, 65 ; muraille ancienne qui entourait la Chersonèse, 71 ; emplacement de cette dernière ville clairement indiqué, 81.
- SUDAGH** ; description détaillée de ce riant vallon, 269 ; montagnes qui le bordent, 271 ; plantes qui y croissent, 278 et suiv. ; fabrique d'eau-de-vie élevée par les soins du prince Potemkin, caves et pressoirs, 285.
- SULTAN-MAMUT**, résidence du conseiller d'état de la noblesse tartare ; facilités qu'on y trouve pour visiter la montagne Tschatyrdagh, 227.
- SYMPHEROPOL** ; spectacle ravissant qu'offrent les groupes de montagnes qui environnent cette ville, 13.

T

- TAMAN** ; traversée de Jenikale à cette île, 358 ; ancien fort et nouvelle citadelle de la ville du même nom, 363 ; ruines du vieux Taman, inscriptions nombreuses, 364 ; couches sableuses des environs, coquilles qu'on y trouve ensevelies, 365 ; plaines, collines et grandes baies produites par les irrptions de la mer sur son sol, 367.
- TAURIDE** ; détails relatifs aux variétés que présentent les différens ordres de montagnes de cette presqu'île, 120 et suiv. ; description des montagnes calcaires situées dans la partie de l'ouest, 153 et suiv.

TEMIRDSCHI; description de cette alpe et du village voisin, p. 241; énormes masses de rochers qui y sont entassés, 242.

TCHATYRDAGH; description de cette montagne, la plus élevée des alpes de la Tauride, 227 et suiv.; riante contrée qu'on traverse, depuis Akmetschet, pour y arriver, *ibid.*; plantes que l'auteur y a trouvées, 237.

TCHATYRDAGH (Voyage sur le) et dans la partie de l'est des montagnes qui bordent la côte méridionale de la Crimée, 226.

TSCQBAN-KALÉE; description de ce vieux château grec, bâti dans les environs d'Uskut et de Kapsochor, 259; plantes qui croissent le long des murs, 261.

TSCHORGUNA, (Voyage à) 112; ancienne tour que l'on voit dans ce village, 119; maison voisine du pacha, 120.

TSCHOTSCHUN, baie près de la ville d'Achtiar, 66.

TSCHUKA et Sinor, montagnes près des villages de Laspi et de Pschatka, 167.

TUJAK; description de cette agréable vallée, plantes qui y croissent, finesse du lin qu'on y cultive, 250.

U

USKUT; vignobles abondans dans ce valton, pourquoi le vin n'y est pas meilleur, 253; description des montagnes que ce valton sépare, 254 et suiv.

USSUN-ALAN; (Croupe boisée d') plantes nombreuses qui y croissent, 317.

V

VIGNE, (Manière de tailler la) dite hongroise,

pratiquée avec succès dans les environs d'Egis-
Oba, page 45.

W

WARNUTKA ; description de ce beau vallon, 163.

WOGIBELÉE, Aibèle ou Ogibel ; (Station de) sa
metschet, ses collines, ses pâturages, 339.

F I N.